

Les enquêtes dialectologiques de l'abbé Jolidon (1909-1953)

Comment l'une des plus précieuses contributions à la
dialectologie jurassienne a failli être perdue :
quelques pistes en vue d'une remise en valeur.

Boile Suisse

"Schweizer Leinen"

Merli

Papeterie - Mollis - Tel. 4 42 44

Mémoire de Bachelor de Félix Légeret

Janvier 2025

Université de Neuchâtel – Centre de dialectologie et d'étude du français régional – Prof. Mathieu Avanzi

Table des matières

Introduction.....	I
Les enquêtes de l'abbé Jolidon.....	I
Robert Jolidon.....	I
Le sort des documents.....	3
L'énigme de la thèse.....	3
Une publication qui n'a jamais vu le jour.....	4
Le fonds aujourd'hui.....	6
État et nature des documents.....	6
Potentiel de revalorisation.....	7
Les tableaux phonétiques du Jura (TPJ).....	9
La graphie.....	10
Numérisation.....	11
Que faire de ces données ?.....	12
Quelques pistes.....	12
Convertir la graphie.....	12
Petit atlas des patois jurassiens.....	14
Morphologie.....	15
Phonétique générale.....	27
Évolutions phonétiques particulières.....	45
Lexique.....	57
Autres.....	61
Conclusion.....	62
Bibliographie.....	64
Publications.....	64
Archives.....	64
Géodonnées utilisées pour les fonds de cartes.....	65

Introduction

Le canton du Jura est, avec le Valais et le canton de Fribourg, l'un des derniers endroits en Suisse romande où vivent encore des personnes dont un patois est la langue maternelle. Les parlers jurassiens se distinguent toutefois des autres parlers romands, francoprovençaux, puisqu'ils appartiennent au domaine oïlique, auquel on rattache également le français. J'ignore s'il faut voir là l'origine du désintérêt de la recherche pour le patois jurassien, mais le fait est que la documentation à son sujet est relativement pauvre. Contrairement au Valais, qui bénéficie de projets de grande envergure concernant ses patois¹, le Jura suisse reste la plupart du temps négligé par les études dialectologiques, en particulier en ce qui concerne la collecte de nouvelles données. Cela est d'autant plus préoccupant que les locuteurs se font rares, au point que le patois peut être considéré comme définitivement éteint dans un nombre considérable de villages.

Ce problème n'est pas nouveau : le territoire du Jura a rarement été étudié en tant qu'ensemble. Les études réalisées jusqu'à présent s'inscrivent dans un cadre plus large et comptent peu de points d'enquête dans l'actuel canton. Par exemple, les *Tableaux phonétiques de la Suisse romande* (enquêtes de terrain entre 1904 et 1907) et l'*Atlas linguistique de la Franche-Comté* (enquêtes de terrain dès 1959) n'y incluent que quatre points d'enquête chacun. Quant au *Glossaire des patois de la Suisse romande* (enquêtes par correspondance menées entre 1900 et 1911), bien que le Jura y soit mieux représenté, cet ouvrage à visée lexicologique et ethnographique n'a pas vocation à servir d'atlas, ce qui rend son utilisation à des fins de géographie linguistique particulièrement ardue. Ainsi, même en combinant ces différentes sources, le réseau reste trop lâche ou disparate pour permettre une étude systématique de la variation interne du patois jurassien. De plus, si la phonétique est relativement bien documentée, les études morphologiques sont rares et incomplètes.

Les enquêtes de l'abbé Jolidon



L'abbé Robert Jolidon

Robert Jolidon

Robert Jolidon naît le 24 décembre 1909 à Saint-Brais, dans le Jura nord. Bon élève, mais issu d'une famille modeste, c'est la voie ecclésiastique qu'il choisit pour faire ses études, qu'il effectue à Maîche (en France voisine), à Porrentruy, puis à Saint-Maurice (en Valais) où il obtient sa maturité en 1931. Il poursuit sa formation avec cinq ans de séminaire à Paris, Lucerne puis Soleure. Ordonné prêtre, il fait ensuite quatre années de vicariat à Porrentruy puis à Kleinwangen².

¹ Tels que l'ALAVAL (*Atlas linguistique audiovisuel du Valais romand*), le *Dictionnaire du Val de Bagnes*, ainsi qu'un grand nombre d'études de terrain et de publications en tous genres.

² HENRY (1994), pp. 119-123.

Mais Robert Jolidon aimerait poursuivre son cheminement intellectuel. En 1939, alors âgé de trente ans, il profite d'un poste d'aide paroissial à la *Mission catholique française* de Zurich pour commencer des études de romanistique à l'université. Étudiant brillant et connaisseur du patois de Saint-Brais, il attire l'attention du professeur Jakob Jud, figure éminente de la dialectologie romane en Suisse. Celui-ci devient son directeur de thèse et l'oriente vers l'étude des dialectes jurassiens³. Dans un premier temps, Jolidon a l'intention de réaliser une monographie portant uniquement sur le parler de son village. Il commence alors à recueillir de nombreux matériaux, notamment auprès de sa mère, excellente patoisante.

Jud n'est toutefois pas convaincu par un travail de ce type, et lui propose plutôt d'entreprendre une étude comparative des patois des Franches-Montagnes. Jolidon reprend alors le questionnaire des *Tableaux phonétiques de la Suisse romande* et effectue des relevés à Saint-Brais, à Épauvillers et aux Pommerats. Mais il est forcé de constater que les différences entre ces parlers sont trop minimes et qu'il doit élargir son domaine de recherche. S'appêtant à étendre son travail à l'ensemble des Franches-Montagnes, Jolidon apprend que Jud a en tête une étude encore plus ambitieuse, qui engloberait l'entièreté du Jura bernois. Les parlers du Jura Sud étant déjà éteints à cette époque, elle se baserait à la fois sur des relevés de terrain et des données anciennes et comporterait une dimension historique. Manifestement désarmé par l'ampleur inattendue de ce travail, et doutant de pouvoir trouver encore assez de locuteurs, Jolidon s'adresse en 1946 au célèbre folkloriste et dialectologue jurassien Jules Surdez. Celui-ci l'encourage et lui conseille de se restreindre au nord du domaine (l'actuel canton du Jura), là où les patois sont encore parlés⁴.

Ainsi, entre 1946 et 1949, en parallèle de ses nombreuses obligations, Robert Jolidon récolte une quantité impressionnante de matériaux : il mène des enquêtes de terrain auprès de 41 témoins dans 33 localités ; à Saint-Brais, il passe son temps à noter inlassablement des phrases entendues lors de conversations quotidiennes ; il échange avec le *Glossaire des Patois de la Suisse Romande*, qui lui prête des matériaux afin qu'ils les recopie ; il correspond avec diverses personnes, notamment en France voisine, pour recueillir des informations sur leurs patois ; et surtout, il tire de ces données brutes des observations linguistiques d'une précision inédite.

Une œuvre d'une telle ampleur, réalisée avec autant de soin, ne peut jamais être véritablement terminée, surtout dans de telles conditions matérielles. Malgré tout, après avoir beaucoup temporisé, Jolidon finit par soutenir sa thèse en juillet 1951. Celle-ci, bien que présentée sous une forme réduite, permet à Jolidon d'obtenir le titre de docteur en philologie romane avec la mention *summa cum laude*, la plus haute distinction obtainable, et d'accéder à un poste d'enseignant à l'université⁵.

Mais le travail ne s'arrête jamais et Jolidon étoffe sans cesse son étude, qui n'a bientôt plus rien de comparable avec la thèse d'origine. Sa recherche est tentaculaire : plus de 400 pages sont prévues, dont plus de 200 sont consacrées à décrire en détail la morphologie du parler de Saint-Brais. À cela s'ajoutent

3 HENRY (1994), pp. 119-123.

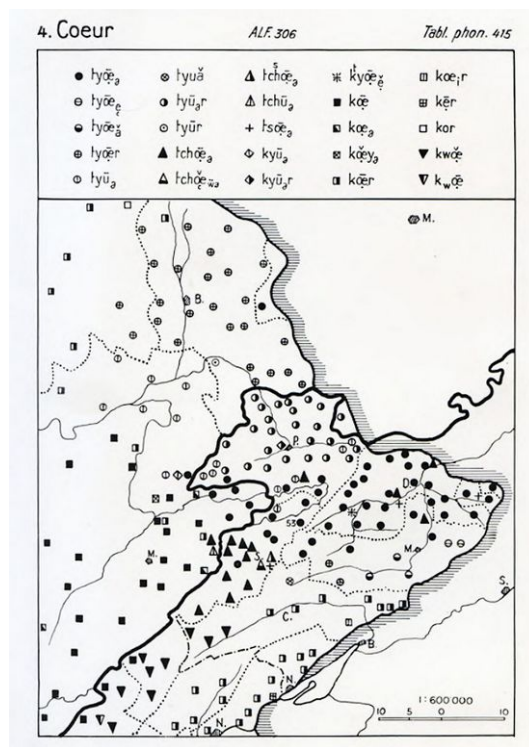
4 Lettre de Jolidon à Surdez du 19 janvier 1946 et réponse de Surdez du 22 janvier, *Jolidon GPSR*.

5 REVAZ (1953).

une étude comparative des patois de 33 localités jurassiennes (tableaux phonétiques), un recueil de textes illustrant la variété des patois jurassiens, et un glossaire de plus de 7 000 fiches en patois de Saint-Brais. Un des atouts de ce travail est son ancrage dans le terrain : Jolidon est immergé depuis son enfance dans ce milieu qu'il connaît et dont il parle la langue. Il note spontanément, sur n'importe quel support, des phrases qu'il entend prononcées dans leur contexte. Loin du purisme que l'on pourrait imaginer chez un ecclésiastique, il transcrit fidèlement le langage familier des habitants d'un petit village de la fin des années quarante, que ce soit en patois ou en français régional.

L'étude morphologique est accompagnée d'une série de 45 cartes linguistiques illustrant la variation lexicale et phonétique d'une région s'étendant des Vosges à Neuchâtel, remplaçant ainsi le Jura catholique dans son contexte linguistique. Les données du Jura Sud et de Neuchâtel proviennent des matériaux du GPSR⁶, alors que celles du Jura Nord et de France sont principalement issues d'enquêtes ultérieures faites par Jolidon, sur place ou par correspondance.

Cette étude est inédite à tous les niveaux : description presque exhaustive de la morphologie, méthode d'enquête immersive et quantité impressionnante de données. Elle constitue assurément l'une des plus précieuses contributions à la dialectologie jurassienne et serait certainement passée à la postérité si Robert Jolidon n'était pas subitement décédé d'une crise cardiaque à l'âge de 44 ans, sans avoir jamais pu faire publier ses travaux⁷.



Une des cartes linguistiques conçues par Jolidon.

Le sort des documents

L'énigme de la thèse

Un certain mystère entoure encore l'histoire de Robert Jolidon, personnage discret et probablement très humble. Un des points les plus intrigants est que sa thèse, telle qu'il l'a défendue en 1951 à l'Université de Zurich, n'a jamais été retrouvée, en dépit de recherches entreprises tant dans le fonds Jolidon qu'à l'université même⁸. Seule subsiste l'étude ultérieure, qui reprend la thèse en la développant. Cet aspect ne fait peut-être que refléter les conditions difficiles dans lesquelles Jolidon a mené ses études. En effet, dans les rares documents à son sujet, il est souvent fait mention de sa précarité financière⁹ et d'une première publication restée minimale pour cette raison :

⁶ Il s'agit des *Relevés phonétiques*, une enquête non publiée ayant précédé les *Tableaux phonétiques*. Jolidon avait de bons rapports avec le Glossaire et a pu les recopier en 1950.

⁷ HENRY (1994).

⁸ PRONGUÉ (2014).

⁹ HENRY (1994).

« L'impression de la thèse, imposant des frais excessifs à l'auteur, devrait être réduite à une première partie destinée à faire voir les traits essentiels de la géographie dialectale du Jura bernois.¹⁰ »

Certaines personnes sont allées jusqu'à supposer que Jolidon n'aurait jamais défendu sa thèse. J'estime cette hypothèse peu crédible : comment aurait-il pu enseigner pendant deux ans à l'université sans avoir obtenu son diplôme ? Serait-il possible de recevoir une mention d'excellence sans avoir terminé sa thèse ? Il est plus probable que cette dernière ait été soutenue avec un nombre très restreint d'exemplaires, manuscrits ou dactylographiés. La mort de Jakob Jud l'année suivant la soutenance a peut-être précipité la disparition de ces documents.

Une publication qui n'a jamais vu le jour

Malgré cette énigme, une grande partie des travaux de Robert Jolidon était encore intacte au moment de sa mort, bien que sous forme de brouillons. Cela incluait les éléments suivants :

- « Une étude sur la morphologie du patois de St-Brais ; une partie en fut présentée comme thèse à Zurich en 1951.
- Un fichier lexicologique de St-Brais de plus de 7000 mots.
- Des relevés dialectologiques dans 33 localités du Jura septentrional [...], d'après le questionnaire des "Tableaux phonétiques des patois suisses romands" de Gauchat, Jeanjaquet et Tappolet.
- Une collection de textes patois jurassiens, en partie transcrits par R. Jolidon lui-même.
- 45 cartes linguistiques, comprenant le Jura bernois et les régions voisines (Suisse et France), basées essentiellement sur des enquêtes personnelles.¹¹ »

À la mort de Robert Jolidon, ses héritières, à savoir sa sœur Isabelle et sa mère Julia, ne savent trop que faire des affaires de leur proche disparu. Elles font alors appel à l'un de ses amis, André Chèvre, qui devient leur porte-parole. Originaire de Mettembert, il est à ce moment-là vicaire à Bassecourt mais avait travaillé à Zurich pendant quelques années en compagnie de Jolidon¹². Soucieux de mettre en valeur le travail de ce dernier, André Chèvre prend contact avec Ernest Schüle, directeur du *Glossaire des patois de la Suisse romande* (GPSR ou *Glossaire*), en vue de faire publier la fameuse thèse. Ce matériau dialectologique de grande qualité suscite naturellement l'intérêt des milieux scientifiques : simultanément, la *Société jurassienne d'émulation* (SJE) propose également à la famille d'éditer les travaux du défunt. Après de nombreux échanges, un accord est trouvé entre André Chèvre, représentant les héritières, Ernest Schüle, du *Glossaire*, et André Rais, de la SJE. Ainsi, le « Fonds

¹⁰ Feuille de notes de Jud en vue de la soutenance de thèse, *Jolidon GPSR*.

¹¹ Demande de financements d'Ernest Schüle au FNRS du 20 septembre 1954, *Publication avortée*, p. 23.

¹² *Hommage à André Chèvre (1912-2008)*. En ligne : <https://www.e-periodica.ch/cntmng?pid=asj-006:2009:112::25>.

Jolidon » est transféré en dépôt au GPSR, qui doit se charger de préparer le manuscrit pour l'édition et de faire une demande de financement au *Fonds national de la recherche scientifique* (FNRS). La SJE accepte quant à elle de prendre en charge les couts restants. Nous sommes alors en 1954¹³.

Au début, l'affaire prend une tournure encourageante. Schüle rapporte, à travers des lettres optimistes, ses nombreuses démarches pour l'impression et l'édition, et obtient en 1955 le financement du FNRS. Cependant, les années passent, et la publication se fait toujours attendre. Cela n'empêche pourtant pas Schüle d'intégrer les matériaux de Jolidon dans son propre glossaire. Les réponses aux sollicitations des héritières se font de plus en plus rares, parfois espacées de plusieurs années. En 1962, la mère de Jolidon doit probablement être décédée, car c'est sa sœur, Isabelle, qui s'inquiète du sort de la publication. Schüle invoque des raisons de santé et le rythme de publication du Glossaire. André Chèvre s'impatiente :

« Si vraiment, pour des raisons de santé ou de surcharge de travail, il vous est impossible de mener la chose à bien, nous en prendrons acte en vous priant de renvoyer les papiers déposés au Glossaire, tels qu'ils sont énoncés dans votre requête au Fonds national du 20.9.1954. Il était convenu que ces papiers vous étaient remis en dépôt seulement et que le Glossaire ne pourrait en disposer qu'après publication de l'essentiel du travail de l'abbé Jolidon. Mais votre attitude incompréhensible nous fait sérieusement douter que cette publication voie jamais le jour.¹⁴ »

En 1967, soit treize ans (!) après la cession des matériaux au *Glossaire*, Isabelle Jolidon décède à son tour, alors que la publication n'a toujours pas montré le moindre signe d'avancement. C'en est trop pour André Chèvre, qui, par l'intermédiaire de l'avocat André Cattin, somme Ernest Schüle de lui restituer immédiatement l'entièreté du fonds. En 1974, André Chèvre lègue finalement l'ensemble des documents au *Musée jurassien d'art et d'histoire* (MJA), où ils sont sommairement entreposés dans les combles et plus ou moins oubliés¹⁵.

Une quarantaine d'années passent encore. Ce n'est qu'aux alentours de 2014 que le *Réseau patois Djâsans*¹⁶ obtient un financement et mandate l'historien Jean-Paul Prongué pour s'occuper de ce fonds. Ce dernier trie, classe, inventorie et améliore le conditionnement de ces archives, et en scanne une partie, mise à disposition du public sur Internet, accompagnées d'un inventaire décrivant leur contenu et leur emplacement¹⁷. En 2025, le personnel du MJA achève de reconditionner le fonds dans des contenants adaptés à leur conservation à long terme.

13 *Publication avortée*. Pour avoir une bonne idée de l'affaire à ce moment-là, lire la requête de financement auprès du FNRS (p. 23).

14 Lettre d'André Chèvre à Ernest Schüle du 31 octobre 1962, *Publication avortée*, p. 33.

15 PRONGUÉ (2014).

16 La plus grande base de données au sujet du patois jurassien, entretenue par Louis-Joseph Fleury : <https://www.image-jura.ch/djasans/>. Pour le fonds Jolidon en particulier : <https://image-jura.ch/djasans/spip.php?rubrique99>.

17 En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/130420Pub_inventaire_du_fonds.pdf.

Le fonds aujourd'hui

État et nature des documents

L'histoire des travaux de Robert Jolidon est si mouvementée qu'elle en est presque décourageante. De l'étude inachevée aux cartons ballottés et dispersés, objets de procédures judiciaires puis finalement entreposés dans les combles d'un musée, on pourrait croire que le fonds Jolidon est maudit. On peut toutefois saluer le travail de mise en valeur entrepris par le *Réseau patois*, qui a permis de faire connaître l'existence de ces documents oubliés et de les inventorier. Mais le fonds, bien que classé, reste difficile d'accès. Tout d'abord, la démarche entreprise par Prongué s'apparente à un sauvetage d'urgence : tout n'a pas pu être scanné, notamment les matériaux dialectologiques les plus techniques.

De plus, le fonds semble manifestement incomplet. Par exemple, bien que 7 000 mots (et donc tout autant de fiches ?) aient été mentionnés en 1954, il ne reste aujourd'hui qu'environ 4 200 fiches lexicologiques (non scannées)¹⁸. Est-il possible que des matériaux inédits soient restés dans les bibliothèques des différents endroits par lesquels ils ont transité¹⁹ ? Dans le chaos des événements, combien de documents ont été perdus ou jugés indignes d'être conservés ?

Le fonds Jolidon a certes été en partie dépouillé pour être inclus au Glossaire (16 000 fiches en ont été tirées) mais uniquement sous forme de copies²⁰. Ayant eu la chance de consulter les archives du GPSR, j'ai constaté qu'il n'y reste effectivement plus de matériau inédit. Seule la correspondance conservée là-bas²¹ s'avère précieuse : contrairement à celle du MJAH, elle ne se limite pas aux échanges posthumes et éclaire de nombreuses zones d'ombre de l'élaboration de la thèse. En revanche, l'exploitation des matériaux – que ce soit en vue d'une publication ou pour alimenter le Glossaire – a peut-être encore perturbé un classement déjà désordonné.

Mais surtout, ce qui rend le fonds le plus difficile à appréhender, c'est le fait que – Robert Jolidon étant mort prématurément – tout est resté à l'état de notes. Si lui-même s'y retrouvait certainement avec aisance, ce n'est assurément pas le cas pour nous, surtout compte tenu du destin chaotique du fonds. Les documents sont de natures très variées, la plupart du temps manuscrits, au mieux dactylographiés, minimalement voire pas du tout étiquetés. Une part importante du fonds est constituée d'innombrables versions de documents similaires, et des papiers ont souvent été réutilisés des deux côtés pour des usages complètement différents. L'inventaire de 2014 est précieux pour obtenir une première vue d'ensemble, mais le fonds demande, rien que pour être appréhendé, un investissement de temps très important. Par ailleurs, certaines informations essentielles ne figurent parfois tout simplement pas dans les documents : une foule de détails cruciaux n'a peut-être jamais été consignée à temps sur le papier.

¹⁸ PRONGUÉ (2014).

¹⁹ Notamment l'appartement de Jolidon à Zurich, le domicile familial à Saint-Brais, le bureau du GPSR à Berne, la résidence personnelle de Schüle à Crans, et finalement le domicile d'André Chèvre dans le Jura.

²⁰ Rapports du GPSR n°658, 1963.

²¹ *Jolidon GPSR*.

Potentiel de revalorisation

Tel qu'il est conservé aujourd'hui au MJAH à Delémont, le fonds Jolidon contient toute une variété de documents, certains moins intéressants que d'autres. L'abbé philologue a notamment recopié à la main une grande quantité d'études dialectologiques ou de glossaires, probablement davantage pour les avoir à sa disposition sans devoir les acquérir qu'avec l'intention de les publier. Il a également retranscrit de nombreux textes patois issus d'ouvrages folkloriques.

En revanche, les éléments inédits sont nettement plus intéressants. Il s'agit, entre autres, de :

- la morphologie du patois de Saint-Brais²² ;
- l'étude comparative des parlers jurassiens (tableaux phonétiques) ;
- le fichier lexicologique (4 200 fiches, non scannées) ;
- 45 cartes linguistiques représentant le Jura et les régions avoisinantes, imprimées aux frais de l'auteur ;
- les carnets d'enquête de Jolidon, remplis de listes de mots et de remarques grammaticales ;
- les questionnaires originaux, remplis par Jolidon ou par ses correspondants ;
- les carnets des enquêtes inédites de Willy-Martin Jeker, un chercheur méconnu ayant étudié les patois d'Ajoie dans les années trente, avec qui Jolidon a probablement été en contact.

Les matériaux sont d'une qualité incontestable, mais leur degré de complétude est très variable. Certains sont déjà achevés, alors que d'autres nécessitent des retouches, et que d'autres encore demanderaient à être complétés en fouillant dans les manuscrits pour y retrouver d'éventuelles parties ébauchées. Enfin, certains devraient être entièrement rédigés à partir des matériaux bruts du fonds.

À court terme, c'est l'**étude comparative** qui aurait le plus haut potentiel de valorisation. En effet, c'est la seule partie du fonds que l'on peut considérer comme définitive : les tableaux sont complets et les sources sont bien documentées ; seule l'introduction, ébauchée par Jolidon, demanderait une mise en forme. Les **cartes linguistiques** complèteraient bien la publication de ces tableaux, mais elles nécessitent encore un travail de reconstitution des sources et une rétrodigitalisation pour présenter les données de façon moins touffue. L'**étude morphologique de Saint-Brais** est elle aussi dans un bon état d'avancement, mais il en manque quelques sections. Il faut espérer que ces dernières aient été ébauchées dans le cahier manuscrit correspondant. Ce document présente toutefois d'importants défis d'édition.

La présence des **relevés de Willy-Martin Jeker** dans les affaires de Jolidon est encore une énigme. La seule publication de ce romaniste méconnu porte uniquement sur le parler de Chevenez, mais ses carnets manuscrits, inédits, renferment une série d'enquêtes comparatives réalisées vers 1935, couvrant de nombreux villages d'Ajoie. Jeker a par endroits utilisé le même questionnaire que Jolidon, et ses

22 En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Etude_morphologique-web.pdf.

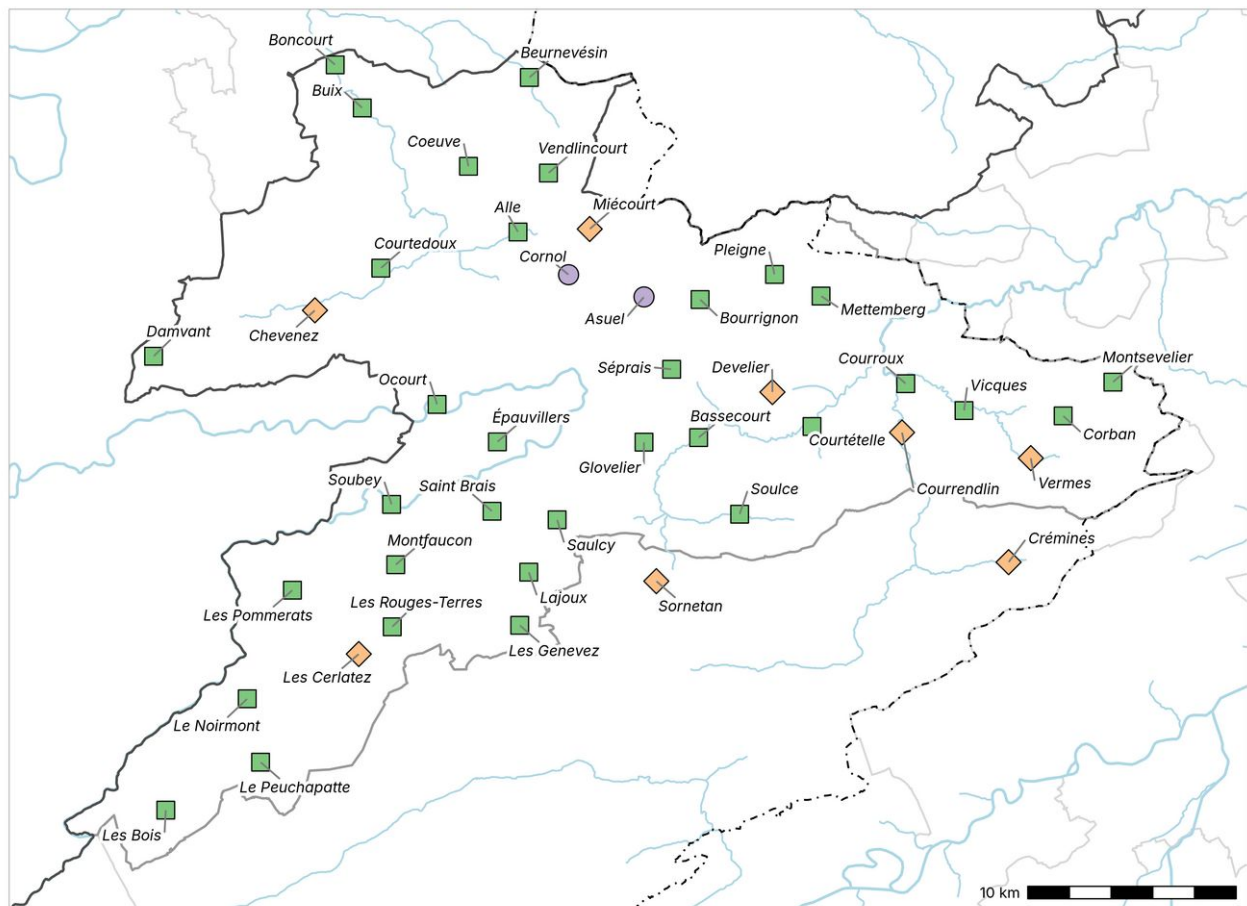
points d'enquête comblent des lacunes dans le maillage établi par ce dernier. Ces documents constituent donc un précieux complément, mais devraient faire l'objet d'une réflexion supplémentaire quant à leur intégration.

Le fichier lexicologique devant servir à établir un **glossaire de Saint-Brais** est sans doute le document le moins susceptible d'être publié, car sa rédaction n'a jamais commencé. Il se compose de deux cartons de fiches lexicologiques, ainsi que de carnets manuscrits difficilement déchiffrables. Son état de complétude au moment du décès de Jolidon n'a jamais été estimé, mais le nombre de fiches laisse penser qu'il est incomplet. Ce matériau brut pourrait éventuellement servir de base à un ouvrage, mais cela relèverait d'un projet à part entière.

Si la valeur de ces éléments a toujours été reconnue, leur publication est restée théorique. Dans la suite de ce dossier, j'explorerai les possibilités offertes par les technologies actuelles pour mettre en valeur ces documents, en particulier les **tableaux phonétiques**, autant aux yeux de la recherche que du grand public.

Les tableaux phonétiques du Jura (TPJ)

Entre 1946 et 1950, Jolidon a mené des enquêtes de terrain dans 33 localités du Jura afin de réaliser une étude phonétique comparative. Les témoins, au nombre de 41, ont été invités à traduire des centaines de phrases contenant au total 480 items²³. À ce réseau de base s'ajoutent deux petites enquêtes complémentaires²⁴, portant uniquement sur quelques critères essentiels à la production des cartes prévues par Jolidon, ainsi que huit dépouillements de sources écrites. La densité du réseau obtenu surpasse de très loin toutes les sources énoncées précédemment.



■ enquête complète ● enquête partielle ◆ source écrite dépouillée

Réseau des Tableaux phonétiques de Robert Jolidon.

-
- 23 La différence entre le nombre de témoins et le nombre de points s'explique par la présence de plusieurs informateurs par point : certains n'ont pas pu être retenus, d'autres ont été indiqués comme "variantes", et, dans un seul cas, deux membres d'une même famille ont chacun répondu à la moitié du questionnaire. Les informations sur les témoins et les sources écrites sont consignées dans un document à part contenant tous types de matériaux en lien avec l'élaboration de la thèse. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Jolidon_I_a_Proverbes-web.pdf, p. 7.
- 24 « Tableaux Phonétiques II ». Contient également des données sur la France voisine dont la source n'est pas toujours claire : correspondants, dépouillements de glossaire locaux, et les *Relevés phonétiques* du GPSR, une enquête non publiée ayant précédé les TPSR, que Jolidon avait recopiés en 1950. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Jolidon_II_Tableaux-web.pdf

Simplement appelés « Étude comparative » ou « Tableaux phonétiques » par Jolidon (car basés sur le questionnaire des *Tableaux phonétiques de la Suisse romande*), ces tableaux ont rapidement été surnommés *Tableaux phonétiques du Jura* ou *Tableaux phonétiques de Jolidon*, les deux commodément abrégés en TPJ. Comme son nom l'indique, cette étude se présente sous la forme d'un tableau, avec en ligne les villages et en colonne les formes linguistiques. Les formes se répétant d'une ligne à l'autre sont économiquement résumées par un “=”. Le squelette du document est dactylographié et les symboles phonétiques ajoutés à la main :

Tabl. 17. col. 97 - 102	97 Il balaie	98 devant	99 la <u>porte</u> C.8	100 de la grange	101 on a	102 ³⁴⁸ perdu
53. Saint-Brais	el ekʷv	dvě	le pō,tch	d le grēdj	ān õ	poerdjũ
54. Epauvillers	= =	=	= =	= = =	= =	prədjũ
55. Soubey	= =	=	= =	= = =	= =	poerdjũ
67. Ocourt	= =	=	= =	= = =	= =	=
68. Chevenez/Jeker/	- -	-	- pō,tch	- - -	- -	prədjũ
69. Damvant	el ekʷv	dvě	le pũ,t	d le grēdj	õn õ	prədjũ
63. Courtedoux	= =	=	= pũ,tch	= = =	ān =	=
63a.Buix	= =	=	= =	= = =	= =	=
64. Boncourt	= =	davě	= pũ,tch	= = =	= =	=
62. Coeuve	= =	dvě	= pũ,tch	= = =	= =	=
61a.Beurnevésin	= =	d·vě	= =	= = =	= =	=
65. Vendlincourt	= =	dvě	= =	= = =	= =	=
65a.Alle	= =	=	= =	= = =	= =	=
66. Miécourt/Rossat/	el ekʷv	=	lě =	= lě =	- -	prədjũ
47. Fleigne	el ekʷv	=	le pō,tch	= le =	ān õ	prədjũ

Extrait des TPJ.

La graphie

La graphie employée par Jolidon est unique. Il s'agit d'un mélange entre la graphie de Gilliéron (pour les principes généraux), celle de Böhmer (ogoneks et points souscrits pour noter l'aperture des voyelles), celle du GPSR (⟨ə⟩ pour noter le *e neutre*, ⟨ch⟩ pour noter le son /ʃ/), et des conventions qui lui sont propres (notamment ⟨ũ⟩ pour la semi-voyelle /w/). Bien qu'hybride, sa notation reste cohérente tout au long de ses travaux.

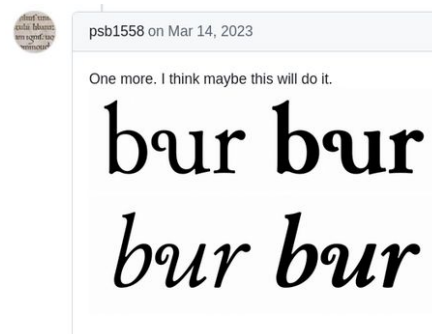
Cette graphie est paramétrique : sur les caractères de base se rajoutent, si besoin, des diacritiques indiquant des traits secondaires. Elle est donc la plupart du temps phonologique, mais peut acquérir localement une précision phonétique. Par exemple, alors que les nombreuses réalisations du phonème /a/ sont très rarement précisées, l'opposition géographique entre les diphtongues [ʲā] et [ʲa] est systématiquement indiquée. Jolidon, lui-même dialectophone, semble avoir noté ce qui lui semblait pertinent pour décrire la variation interne des parlers jurassiens.

Numérisation

De nos jours, le mot *numérisation* est à la mode et est employé pour désigner un large éventail de pratiques. Dans le cas présent, il s'agit avant tout d'une *structuration* des données, c'est à dire une saisie associant une sémantique aux données brutes. Ainsi, un mot de patois n'est pas recopié comme une suite de lettres mais comme un élément composé d'une forme linguistique, d'un sens et d'une localisation. Le but est de faciliter la recherche au sein du document, l'analyse, le tri, la transformation et surtout la présentation des données. Heureusement, l'organisation sous forme de tableaux phonétiques, même imprimés, est déjà très structurée et inclut naturellement les métadonnées mentionnées ci-dessus. La saisie dans un simple tableur simplifie l'opération tout en gardant la possibilité d'un export ultérieur vers un format de base de données plus avancé.

Le principal défi réside alors dans la complexité des caractères phonétiques à restituer. Heureusement, les technologies actuelles – notamment la norme Unicode – nous permettent de transcrire ce type de document avec une fidélité presque absolue. Il y a quelques années à peine, d'importants compromis, notamment sur l'accessibilité, étaient inévitables : usage massif de caractères à usage privé (des caractères non standard dépendant d'une police spécifique) ou détournement de caractères ayant une ressemblance approximative. Mais ici, à de très rares exceptions²⁵, l'entièreté des tableaux a pu être transcrite avec des caractères Unicode standards. Un grand usage a été fait des diacritiques combinatoires : pour des raisons de flexibilité qui seront développées plus après, aucun caractère précomposé n'a été utilisé, quand bien même il était disponible.

Pour disposer de tous ces caractères de façon décemment rapide et commode, une disposition clavier a spécialement été créée. Elle consiste en un clavier suisse romand classique dont bon nombre de touches ont été redéfinies pour produire tous les caractères nécessaires. Pour l'affichage, je me suis tourné vers *Junicode*²⁶. Cette police de grande qualité a été créée par des médiévistes pour l'édition de textes anciens, mais sa capacité à afficher avec précision des caractères rares fait qu'elle est aujourd'hui utilisée dans de nombreux autres domaines. En dialectologie, elle excelle tout particulièrement à gérer les



Proposition finale de Peter Baker pour la forme du u bouclé.

²⁵ Exceptions :

- Le *tilde bouclé* indiquant les semi-nasales (ð̃) n'existant pas dans Unicode, c'est le *tilde barré* (ð̄) qui a été utilisé.
- Les lettres souscrites, marquant une articulation réduite, ont été considérées comme des variantes des lettres de base et balisées en conséquence : $\text{ə} \text{k} \text{ð̣} \text{ɲ} \rightarrow \text{ek} \text{ð̣} [\text{ɲ}]$. Ceci permet la conservation complète de l'information et la restitution ultérieure du format. Les petites lettres les plus courantes ont toutefois été transcrites avec des caractères propres pour gagner en temps et en lisibilité : $\text{l} \text{ə} \text{p} \text{ð̣} \text{tch} \rightarrow \text{l} \text{ə} \text{p} \text{ð̣}^{\text{tch}}$, $\text{l} \text{ə} \text{s} \text{y} \text{ɲ} \rightarrow \text{l} \text{ə} \text{s} \text{y}^{\text{ɲ}}$.
- Quelques caractères de la zone à usage privé de Junicode ont dû être utilisés pour saisir une source secondaire fidèlement retranscrite par Jolidon, l'*Atlas linguistique de la France* et sa notation excessivement compliquée. Cette source, qui diverge trop systématiquement des autres pour être considérée comme fiable, aurait même pu être écartée lors de la saisie.

²⁶ <https://github.com/psb1558/Junicode-font>

empilements complexes de diacritiques typiques des notations romanistes. Son développeur actuel, Peter Baker, est très coopératif : après quelques échanges sur *GitHub*, les caractères manquants ont été ajoutés à la police.

En juin 2024, j'ai entamé la numérisation des *Tableaux phonétiques du Jura*. J'ai conservé la structure originale, transposée dans un tableur de données, à l'exception des trois points que Jolidon a recopiés depuis les TPSR, car ceux-ci ont déjà été numérisés et publiés²⁷. J'ai ensuite saisi les données à la main, avec l'aide d'Olivia Gerber, étudiante au *Centre de dialectologie* de Neuchâtel. Ainsi, en moins d'un mois, la totalité des TPJ avait été transcrite sous forme de données structurées.

Que faire de ces données ?

Quelques pistes

Les données ainsi saisies dans un tableur sont déjà, dans leur état actuel, bien plus accessibles. Premièrement, les très nombreuses formes abrégées en “ = ” sont désormais développées. Ensuite, l'entête en français est accessible par une **recherche** en plein texte.

Cependant, les véritables potentiels de cette base de données résident dans :

- l'analyse de données et la production de **cartes linguistique** ;
- la possibilité de créer un **site web** capable de présenter automatiquement chaque forme linguistique répartie sur le territoire ;
- les manipulations sur le texte et notamment la **graphie**.

En travaillant sur la restitution des données, je me suis demandé comment surmonter l'obstacle de la notation de Jolidon. Celle-ci est complètement inédite, hybridant plusieurs systèmes, dont certains sont d'ailleurs tombés en désuétude. Si cela ne pose pas de problème aux dialectologues, habitué·es à jongler avec de nombreuses graphies souvent fluctuantes, il n'en va pas de même pour les patoisant·es ou le grand public.

Convertir la graphie

La plupart des autres projets de numérisation de données dialectologiques anciennes tablent sur une conversion en *Alphabet phonétique international* (API). Dans le cas présent, même si elle est envisageable, je ne pense pas qu'il s'agisse forcément de la solution la plus pertinente :

1. Les alphabets phonétiques anciens ne représentent pas d'obstacle majeur pour les spécialistes.
2. À l'inverse, l'API ne sera probablement pas d'une grande aide pour le grand public et n'aura pas d'effet sur le fossé qui sépare le monde académique des milieux patoisants.

²⁷ <https://tpsr.clld.org/>

3. La notation de Jolidon est phonologique et paramétrique : certains sons sont, volontairement, sous-définis. L'API, qui impose par nature une plus grande précision, risquerait de donner une illusion de détail qui n'existe pas dans les données d'origine²⁸.

La graphie qui fait référence de nos jours chez les patoisants est celle de Simon Vatré. Ce pharmacien de Vendlincourt, passionné de patois jurassien, a entrepris une grande collecte de vocabulaire parue en 1947 sous le nom du *Glossaire des patois de l'Ajoie et des régions avoisinantes*. Cet ouvrage, s'il intéresse peu les dialectologues car il s'agit d'une vaste compilation dont les sources sont rarement précisées, a eu dès sa parution un grand impact sur les patois jurassiens en plein déclin. Il est aujourd'hui considéré comme une référence, voire une norme, par bon nombre de patoisants qui y accordent plus de confiance qu'à leur propre patois. La graphie de Vatré est la continuation d'un ensemble de pratiques graphiques ayant émergé au cours du 19^e siècle²⁹, qui allaient d'une orthographe étymologisante à une transcription quasi-phonétique, mais avaient toutes en commun d'être basées sur les conventions du français et agrémentées de graphèmes spécifiques pour transcrire les sons propres au patois.

C'est sur ce principe que j'ai décidé de m'aligner. J'ai pour cela utilisé un utilitaire *Python* permettant d'exécuter dans un ordre précis un grand nombre d'instructions complexes de recherche et de remplacement. Grâce à la rigueur de la numérisation et à l'utilisation exclusive de caractères décomposés, cette méthode s'est avérée rapide et efficace. Le résultat a été même plus lisible que prévu :

1. *əl əkʰv dvē lə pō,tch d lə grēdj / ǎn ǒ pærdjũ lə syē di syætchĩ,*
2. *əl ékouv dvain lè pō,tch d lè graindj / an on peurdju lè syê di syeutchiê*

On peut questionner l'intérêt d'une telle graphie, puisqu'elle n'a ni la précision phonétique de la notation de Jolidon, ni les marquages morphologiques et étymologiques de celle de Vatré. Je suis conscient qu'il s'agit d'un compromis imparfait et dont certains choix sont discutables. Mais force est de constater que la majorité des personnes intéressées par le patois jurassien n'ont pas de connaissance approfondies en philologie romane. Ce traitement automatique (capable de convertir en quelques secondes plusieurs dizaines de milliers de formes phonétiques) présente alors le grand avantage de rendre accessible une source que la plupart n'auraient autrement pas eu l'occasion d'appréhender. À mes yeux, c'est une étape essentielle dans la démocratisation de ces données d'intérêt public.

²⁸ À titre d'exemple, la graphie de Jolidon n'indique pas systématiquement les longueurs et précise très rarement le timbre de /a/, bien que ce son possède bon nombre de réalisations phonétiques différentes. Dans une notation paramétrique, ces aspects peuvent simplement être omis s'ils ne sont pas jugés saillants. En revanche, en API, une voyelle à la longueur non marquée est forcément lue comme courte, et l'on est obligé de spécifier son timbre exact. Ainsi, la voyelle /a/ de la notation Jolidon deviendrait /ǎ/ en API, indiquant un *a centralisé mi-long* ; il n'y a aucune raison d'affirmer cela. Par ailleurs, il est très contre-intuitif qu'une voyelle initialement "non marquée" se retrouve affublée de deux diacritiques.

²⁹ Notamment sous forme de chroniques patoises dans les journaux. Voir l'ouvrage *Lo Jura di duemoenne. Patoises lattres, 1896–1914* édité en 2021 par la *Société jurassienne d'émulation*.

Petit atlas des patois jurassiens

Les tableaux phonétiques de Robert Jolidon sont basés sur les *Tableaux phonétiques de la Suisse romande* (TPSR) et partagent avec ceux-ci plusieurs avantages : les données recueillies sont systématiques, complètes et comparables, et contiennent des phrases entières permettant des analyses qui dépassent le cadre strict de la phonétique. En revanche, un des désavantages d'une enquête systématique est son besoin d'être basée sur des phrases préexistantes en français. Comme diraient les concepteurs des TPSR, il s'agit d'un « patois de traduction dépourvu de toute spontanéité³⁰ ». Jolidon était pleinement conscient de ces limitations, auxquelles il ajoutait les préoccupations suivantes :

« Il est vrai aussi que les phrases des *Tableaux*, si elles permettent un assez bon coup d'œil sur les différences phonétiques, sont infiniment moins révélatrices aux points de vue lexicologique et syntaxique, cela se comprend. Il est d'ailleurs téméraire de tabler sur les réponses d'un seul sujet pour conclure ensuite à l'existence ou à la non-existence de tel ou tel mot dans un village. Ainsi, à Épauvillers, mon “sujet”, Mr. Paul Maitre, que vous connaissez bien, semble ignorer le mot *fō* (de *fagus*), que nous connaissons encore à Saint-Brais (peut-être grâce à un lieu dit: *dō lē fō*). Mais, conclure de là que le mot *fō* est inconnu à Épauvillers me semble tout au moins risqué.³¹ »

Jolidon se gardait toutefois bien de mettre en avant ses atouts. En effet, il parlait lui-même le patois et appliquait déjà des méthodes d'enquête modernes, reposant autant que possible sur l'écoute. Il n'hésitait pas non plus à adapter la structure canonique des tableaux afin de mieux refléter l'ordre naturel des mots. Il a aussi récolté ses données de façon systématique et sur une période réduite, leur garantissant une uniformité.

Pour clore ce dossier et illustrer concrètement les aspects discutés jusqu'ici, je tenterai de produire un petit atlas des patois jurassiens. Les cartes ont été générées avec *RStudio*, l'interface graphique du langage *R* dédiée à l'analyse et à la visualisation de données. Le fond de carte a été assemblé à partir de géodonnées publiques. Les données linguistiques proviennent principalement des enquêtes de Jolidon, complétés par quelques sources secondaires signalées sur les cartes par un astérisque.

Je ne chercherai pas à produire un atlas exhaustif. Tout d'abord, je suis limité aux phrases des *Tableaux phonétiques*, repris par Jolidon, conçus au début du 20^e siècle avant tout pour l'analyse de la phonétique historique. C'est un corpus relativement restreint. De plus, les patois jurassiens sont assez uniformes : en fonction du mot, les variations sont parfois infimes, voire inexistantes. Cela n'aurait pas de sens de présenter une carte remplie d'une unique forme dupliquée sur l'ensemble du territoire. Ainsi, je me bornerai aux variations significatives.

³⁰ TPSR, p. vii.

³¹ Lettre de Jolidon à Surdez du 19 janvier 1946, *Jolidon GPSR*.

Morphologie

L'article défini

	singulier	pluriel
masculin	<i>lə ~ əl ~ lõ, l</i> (forme élidée)	<i>lə, lez</i> (devant voyelle)
féminin	<i>lē, l</i> (devant voyelle)	

Au féminin et au pluriel, l'article défini est uniforme sur tout le territoire. Il ne varie qu'au masculin singulier devant consonne :

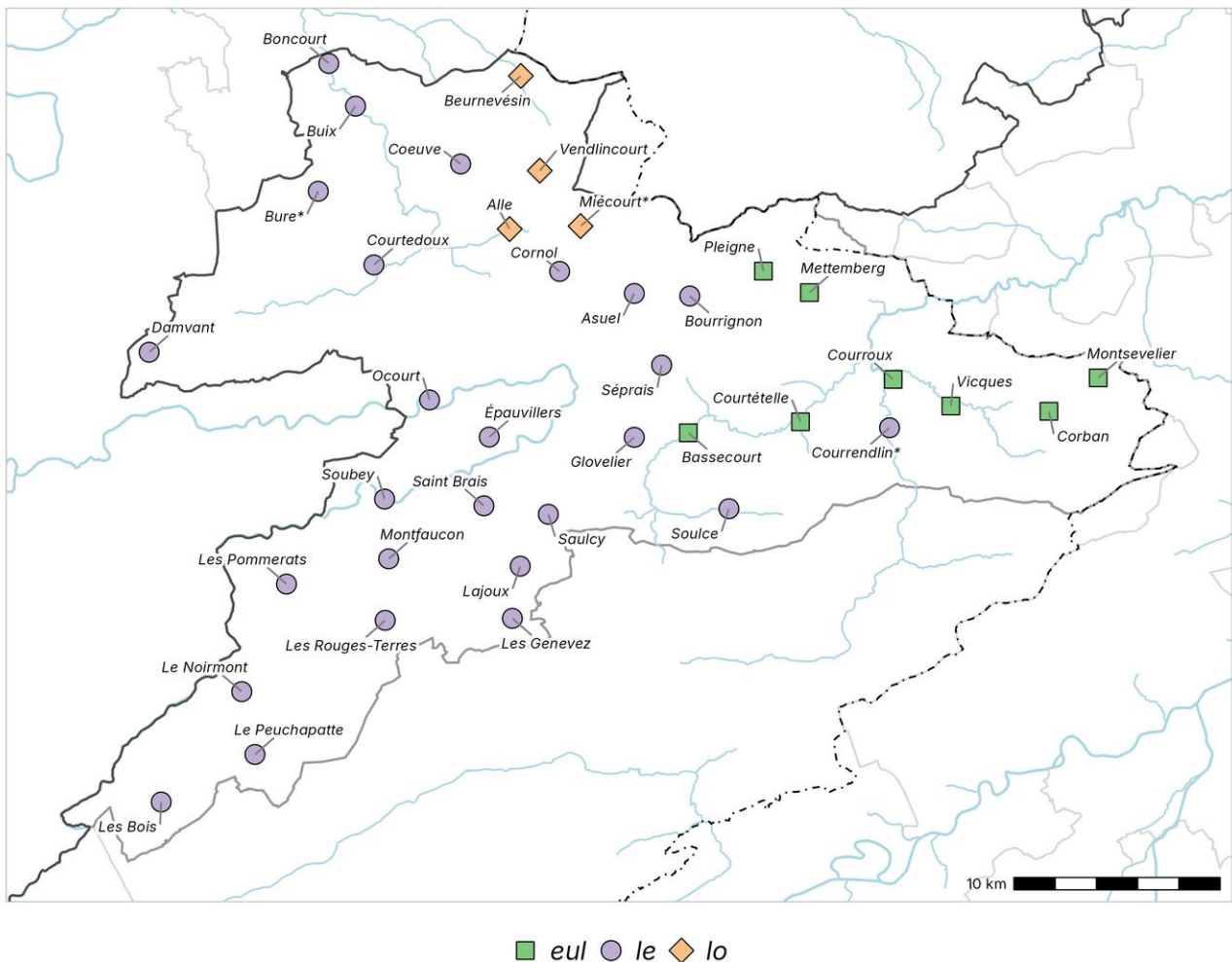


Figure 1: l'article "le" dans la phrase « Le bœuf a des cornes » (TPJ 87).

La forme *le* est de loin la plus courante. La forme *eul*, propre à la vallée de Delémont, n'est aujourd'hui plus que résiduelle, suite au déclin de ces patois et sous l'effet normatif de l'Ajoie. La forme *lo*, propre au nord-ouest ajolot, est aujourd'hui considérée comme la forme la plus « pure », sans doute parce qu'elle diverge du français. Aux alentours du domaine, on trouve également la forme *lou*, majoritaire dans le territoire de Belfort et la Franche-Comté³².

³² Voir la carte n° 19 de Jolidon. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/O_Fichier_noir_a_131126-web.pdf

Cette répartition très nette est en fait celle de la forme *canonique* de l'article en conditions idéales (c'est-à-dire en début de phrase ou en isolation). Mais la situation est plus complexe que cela. Dans certains cas, la forme canonique continue d'être produite dans la chaîne parlée :

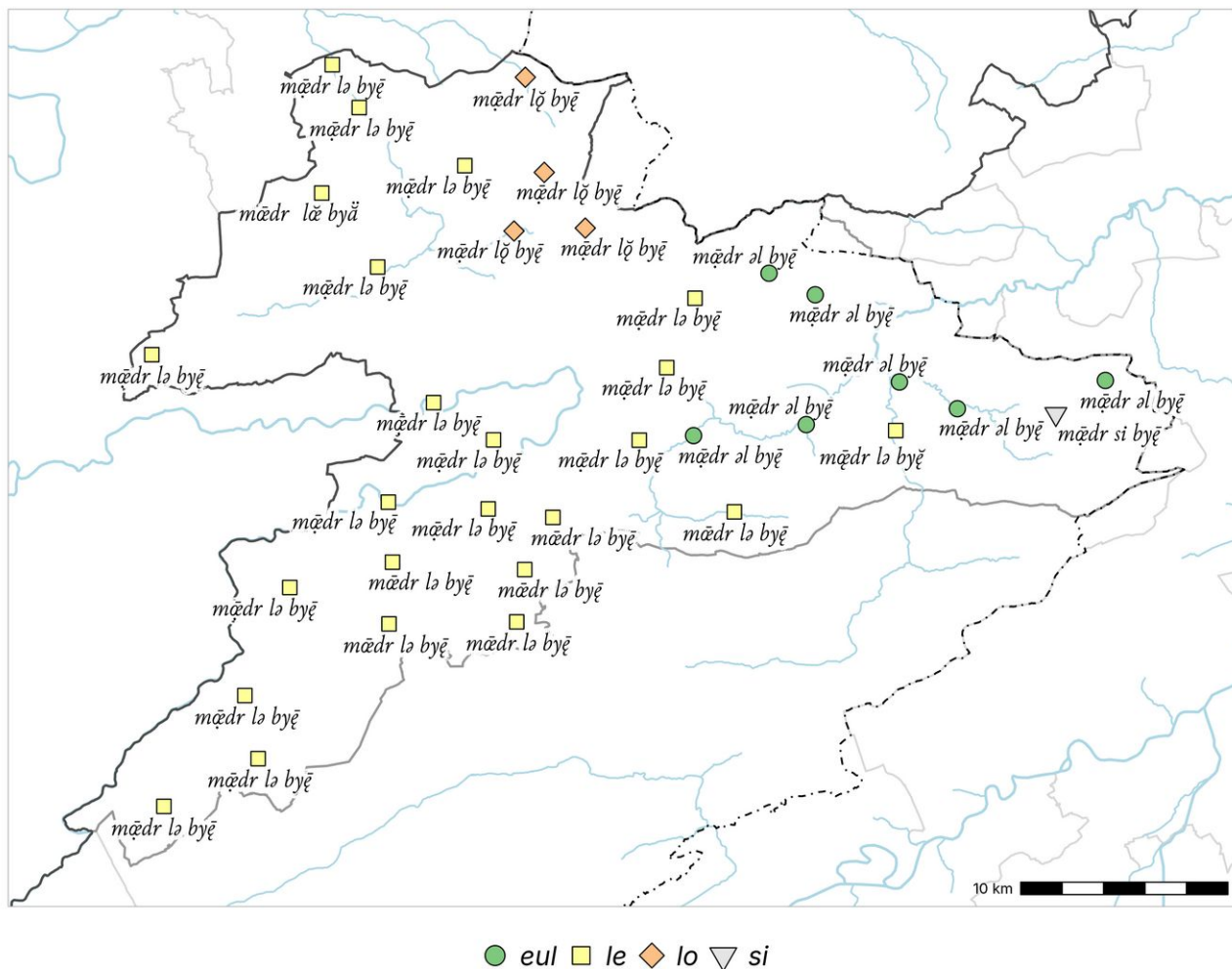


Figure 2: « moudre le blé » (TPJ 166).

Mais, curieusement, dans des conditions phonétiques parfaitement identiques, certains parlers réajustent l'article. Il est difficile de savoir s'il s'agit de la forme élidée de l'article précédée d'un morphème de soutien (un *e caduc* à la fin du verbe *cheûdre*, c'est ce qu'interprète Jeker pour Bure) ou d'une métathèse de l'article (c'est ce qu'interprète Jolidon pour Damvant, Chevenez et Séprais) :

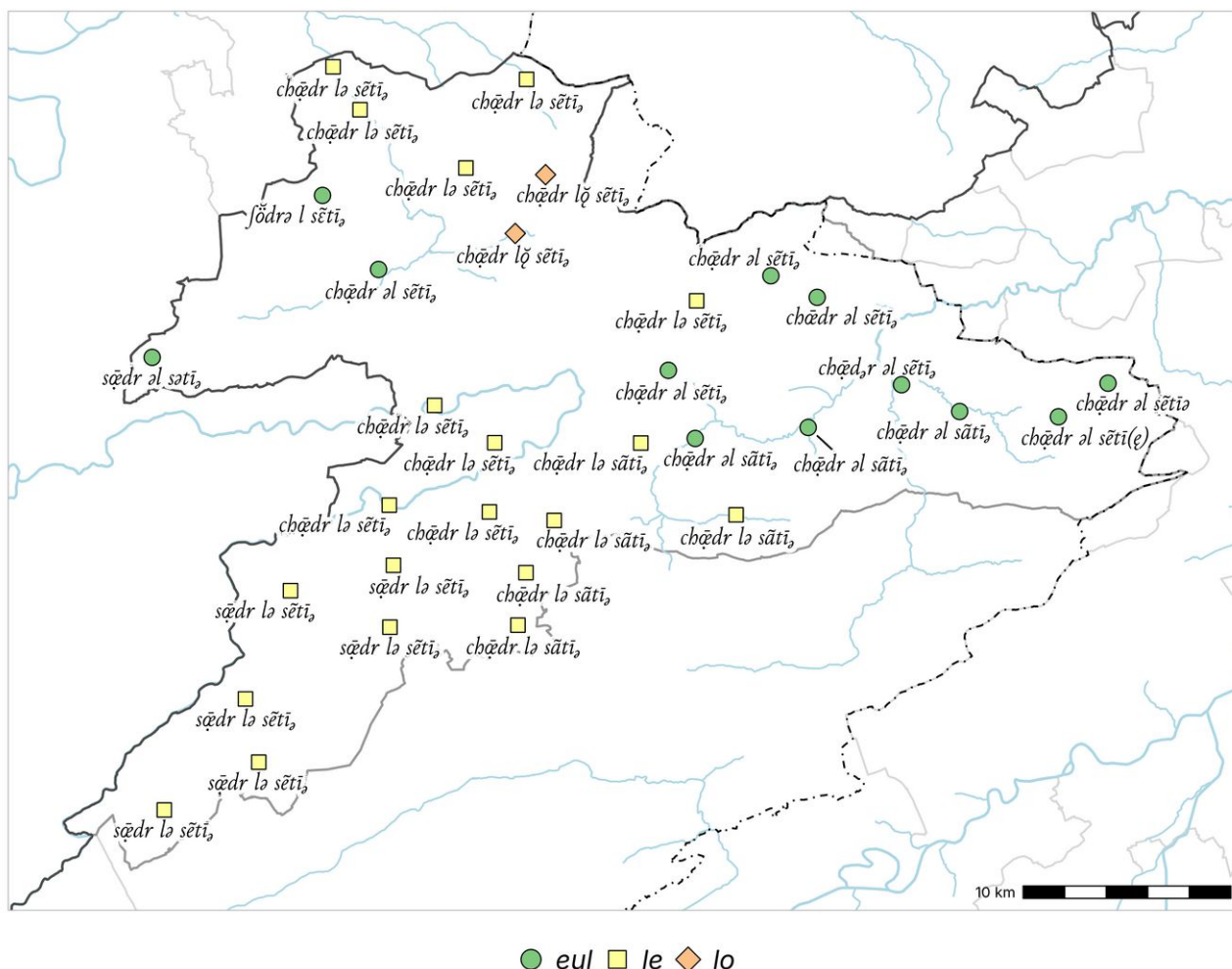


Figure 3: « suivre le sentier » (TPJ 52).

On constate aussi que Beurnevésin hésite entre *le* ou *lo*. La forme *lo* n'y est utilisée qu'en début de phrase (voir TPJ 67, 75, 81 ou 87), tandis qu'ailleurs on ne trouve que la forme *le/l'* (voir TPJ 52, 56, 57 ou 60).

Dans d'autres contextes, les résultats sont encore complètement différents. Dans le syntagme « le pré », les formes sont presque toutes élidées, bien que devant consonne :

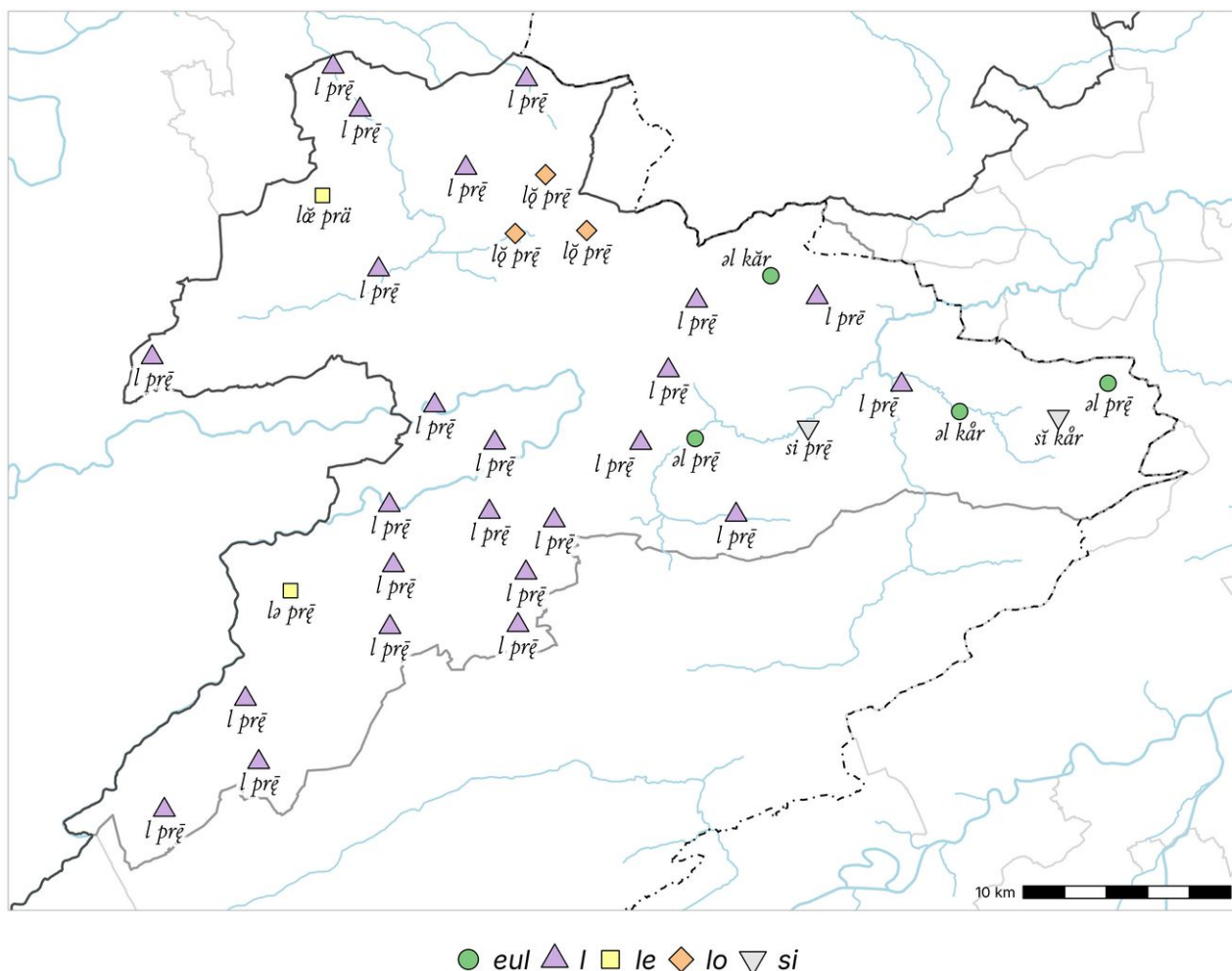


Figure 4: « (traverser) le pré » (TPJ 57)

En effet, l'élision de l'article masculin ne se fait pas uniquement devant une voyelle. À l'instar du français, elle peut avoir lieu dans presque tous les contextes, tant qu'elle ne crée pas de suite imprononçable de consonnes³³. La forme *lo*, plus tonique, est toutefois moins susceptible d'être élidée (voir aussi TPJ 172, 264), bien qu'elle puisse l'être aussi (voir TPJ 56, 463, 429).

Quelques parlers illustrent la tendance – essentiellement vâdaise – à exprimer l'article défini par un démonstratif (*si*, « ce »).

³³ Jolidon précise les règles d'élision dans son *Étude morphologique* (p. 20).

Les pronoms personnels atones (elle, elles, ils, il)

		singulier	pluriel
masculin	devant consonne	ξ	ξ
	devant voyelle	ξl	ξl
féminin	devant consonne	$\xi l \sim i$	$\xi l \sim \xi$
	devant voyelle	$\xi l \cdot l \sim i \cdot y$	$\xi l \cdot l \sim \xi l^?$

Au masculin, les pronoms personnels sont uniformes sur tout le territoire. Ils ont la particularité d'être invariables en nombre : *èl é* (il a), *èl ain* (ils ont) ; *è veu* (il veut), *è vlan* (ils veulent). Toutefois, aujourd'hui, on entend souvent une liaison à la française au pluriel devant voyelle (*èlz ain*).

C'est au féminin que l'on trouve une variation importante :

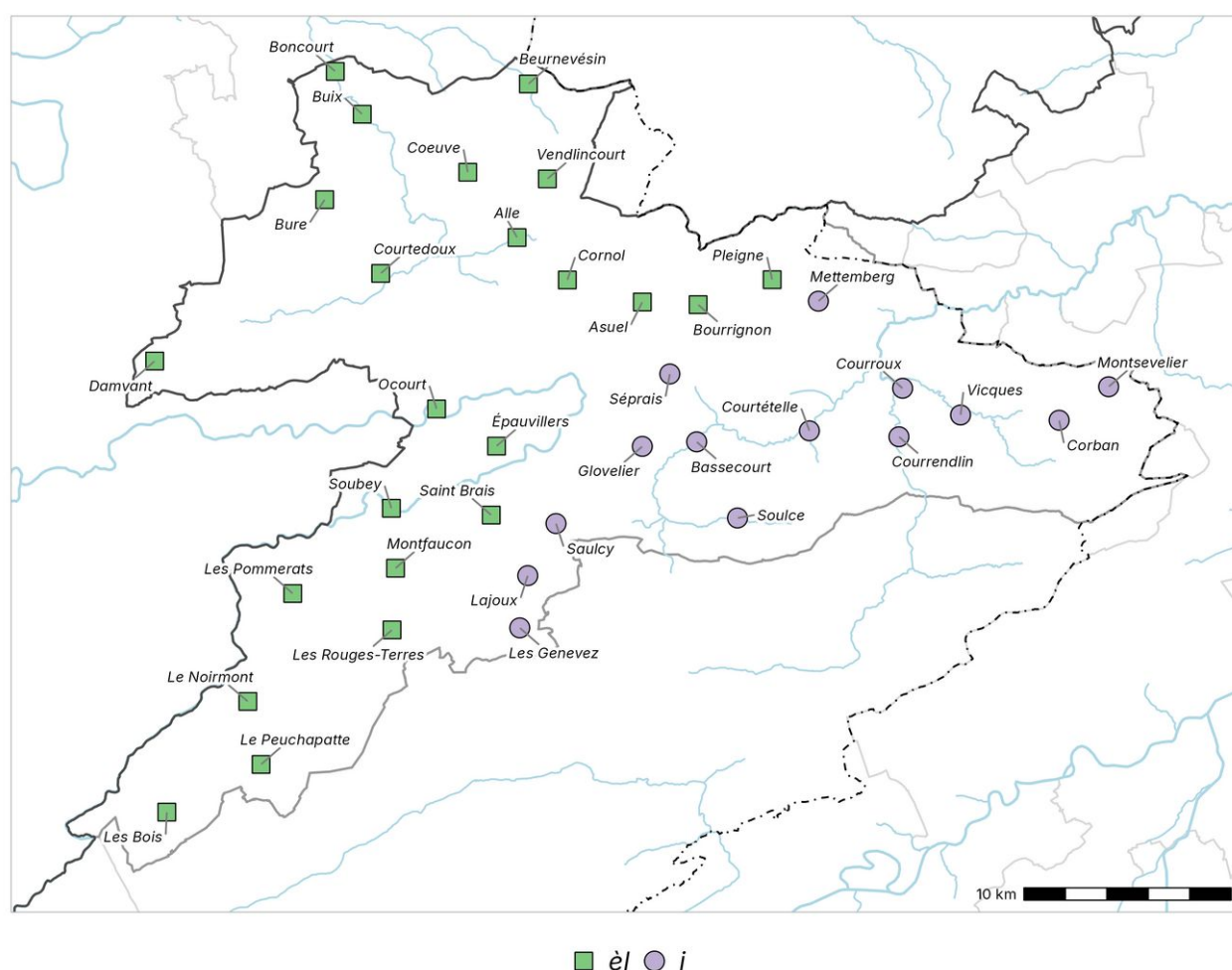


Figure 5: le pronom “elle” dans la phrase « Elle est perdue » (TPJ 105).

Aux formes ajoulottes et taignonnes *èl' â* (elle est) et *èl dôe* (elle dort) s'opposent les formes vâdaïses *i'y â* et *i dôe*. Le pronom “elle” est donc identique au pronom “je”, qui se dit également *i*. Pour lever l'ambigüité, certains parlers rajoutent alors une terminaison à la première personne (voir fig. 10).

Le pronom pluriel présente aussi une variation, qui n'a cependant pas la même extension géographique :

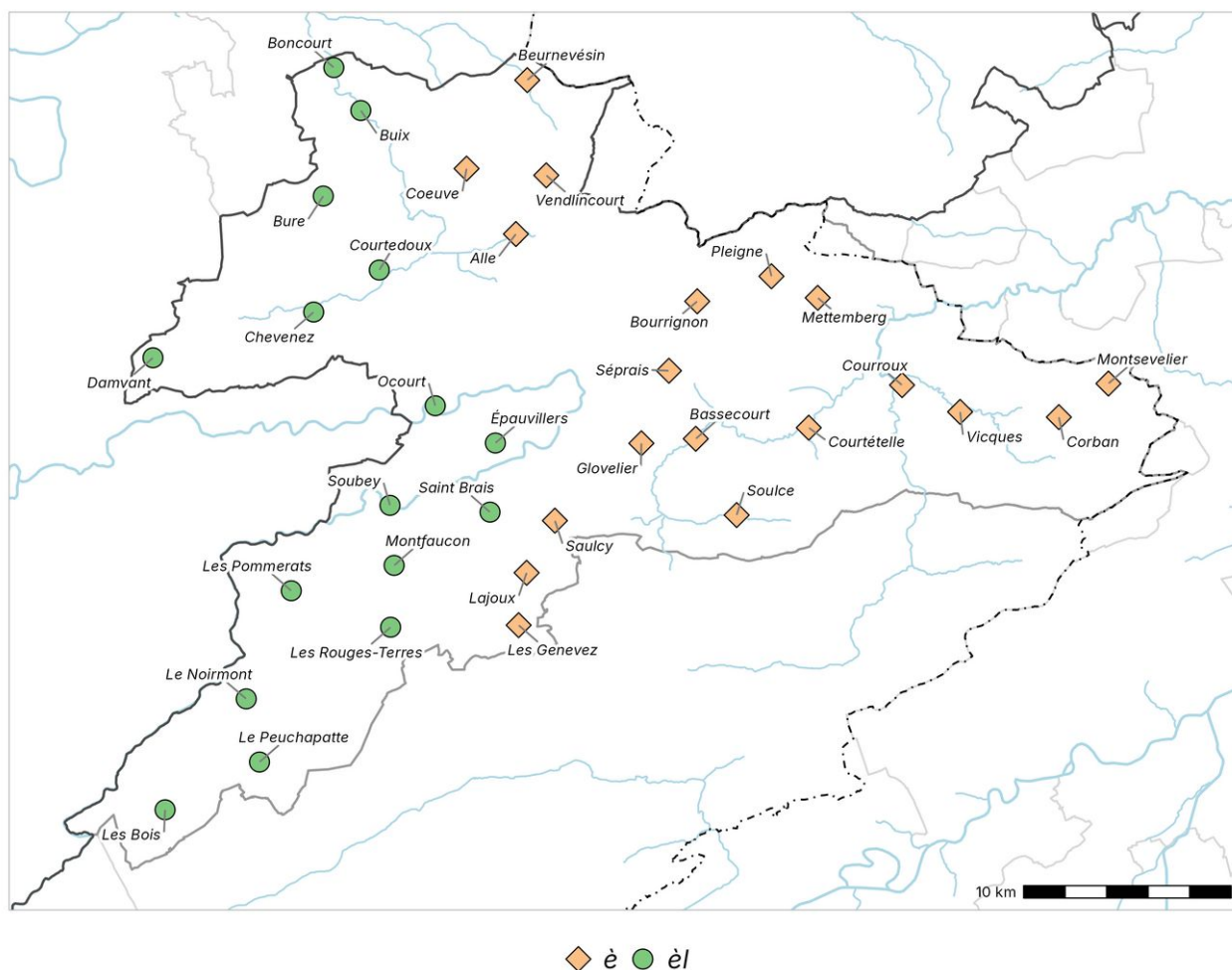


Figure 6: Le pronom "elles" dans la phrase « Elles sont chères » (TPJ 182).

Cette carte est très instructive mais démontre aussi les faiblesses des TPJ. Tout d'abord, on constate un véritable trou dans le maillage entre Bressaucourt, Saint-Ursanne et Charmoille, une région où passent justement de nombreuses isoglosses. Il serait intéressant ici de compléter ces données avec celles de l'ALFC, qui comporte un point d'enquête à Saint-Ursanne.

Deuxièmement, il est impossible de déterminer uniquement à l'aide des TPJ le comportement de ce pronom devant voyelle. En effet, la seule phrase qui pourrait nous renseigner, « elles ont été mal chantées », se traduit en patois jurassien par une construction du type *elles sont eu mal chantées* (*è son-t-èvu mâ tchaintê*). Il faut donc se tourner vers d'autres sources. Pour la zone occidentale, l'étude morphologique de Saint-Brais indique la forme *èl'l* devant voyelle³⁴ (*èl'l ain*, elles ont). Pour la zone

³⁴ Étude morphologique, p. 68.

orientale, le GPSR atteste la forme *əl*, notamment à Séprais (*Èl in doua fæyur, sé tial*, elles ont deux nervures, ces tuiles³⁵). Les pronoms pluriels sont alors neutres en genre, tant devant consonne que devant voyelle.

Les pronoms personnels toniques (*elle, elles, lui, eux*)

	singulier	pluriel
masculin	<i>lũ</i> ?	<i>γø ~ lĩ, ~ γũ ~ lũ</i>
féminin	<i>lē ~ lĩ</i>	

Le pronom tonique “lui” n’apparaît malheureusement pas dans les TPJ. On peut toutefois supposer, sur la base des données de l’*Atlas linguistique de la France*, qu’il ne varie pas. Au féminin singulier, seul l’ouest de l’Ajoie se distingue du reste du domaine :

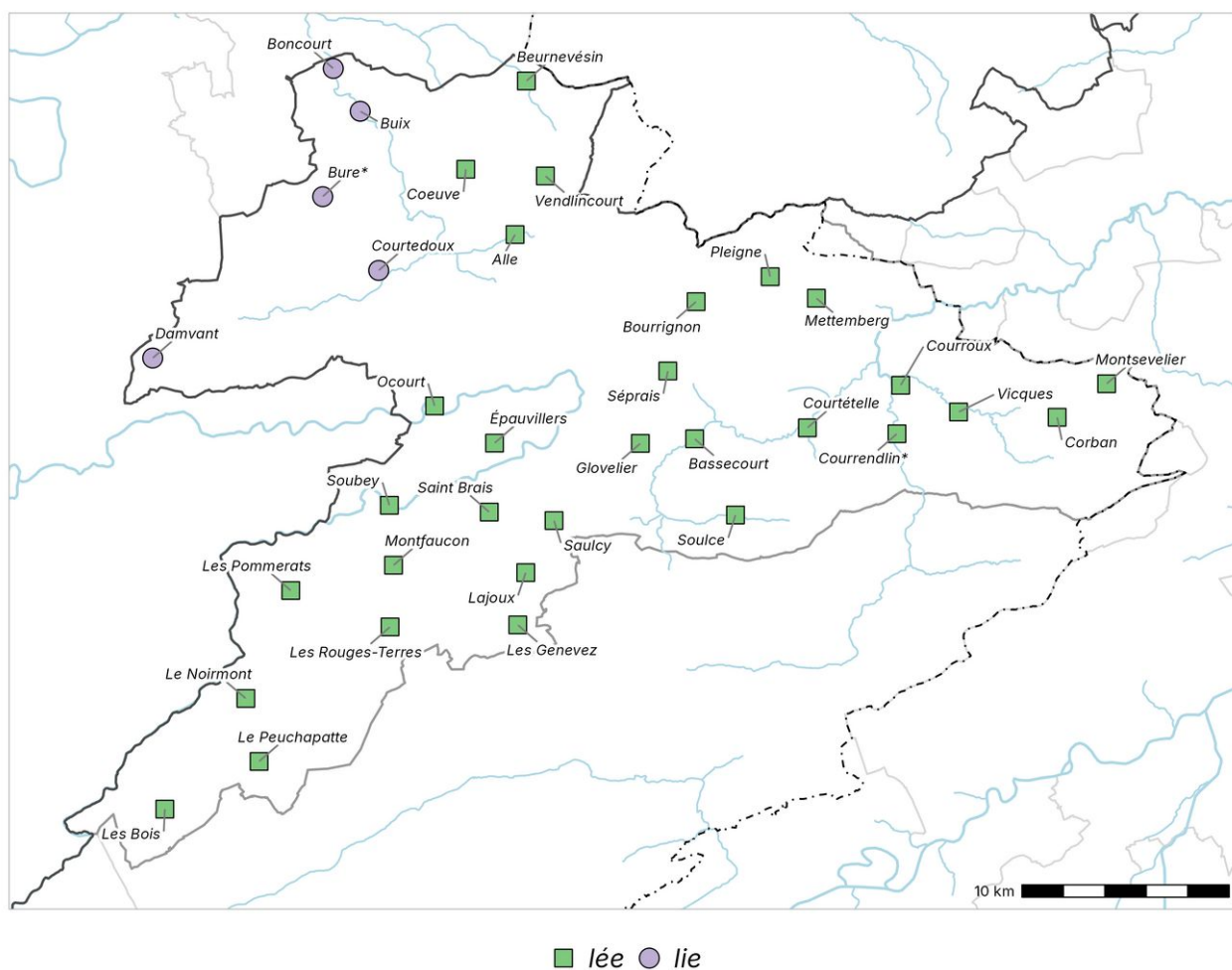


Figure 7: Le pronom tonique “elle” dans la phrase « Tu chantes mieux qu’elle » (TPJ 301).

35 FEUILLURE (éd. Li.), Glossaire des patois de la Suisse romande, fondé par L. Gauchat, J. Jeanjaquet et E. Tappolet, Genève, Droz, 1924, Tome VII, p. 377.

Ce sont les formes du pluriel (ici au masculin) qui présentent la plus grande fragmentation :

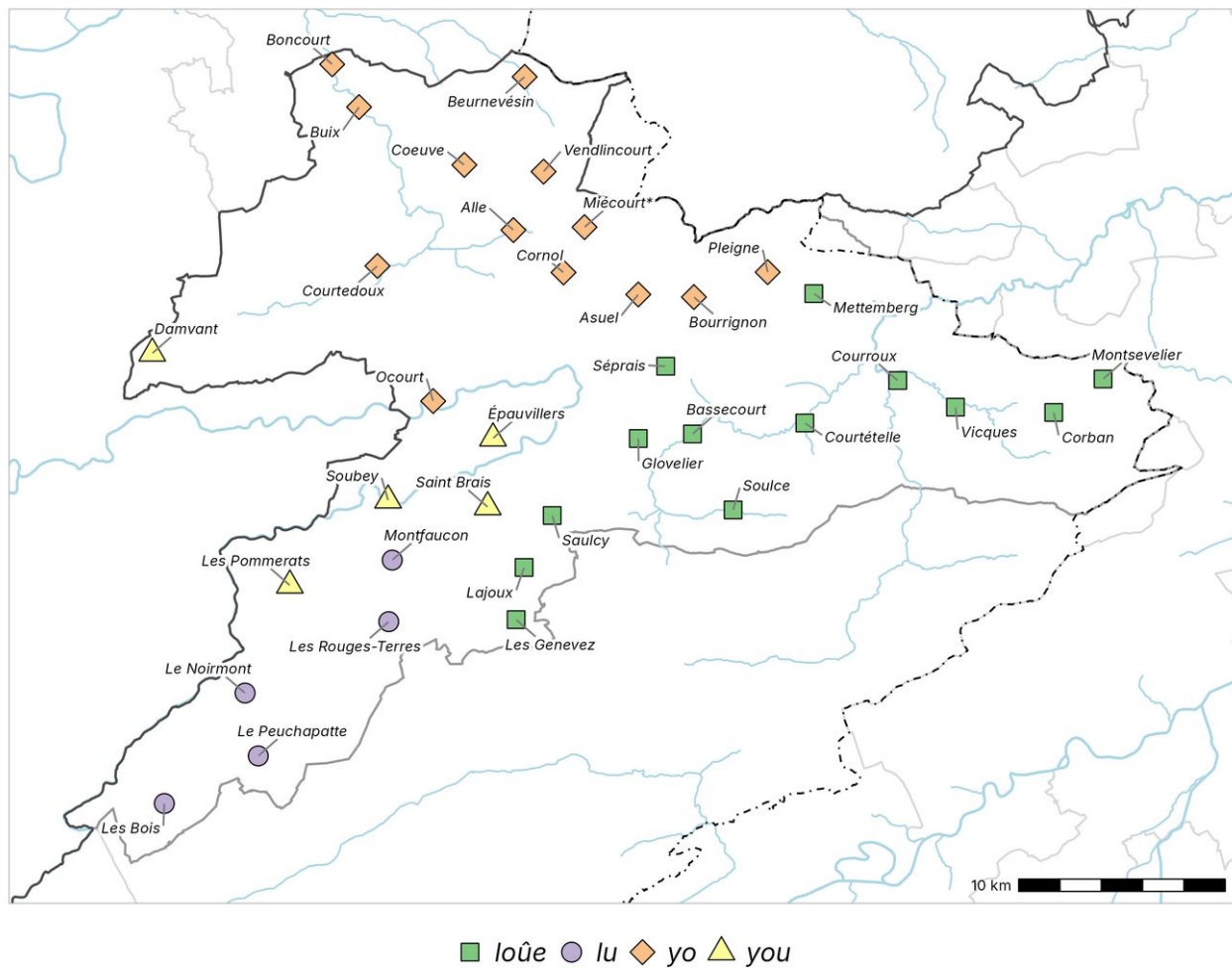


Figure 8: Le pronom tonique “eux” dans la phrase « Je ne le dis qu'à eux » (TPJ 346).

Au féminin, la répartition est presque identique :

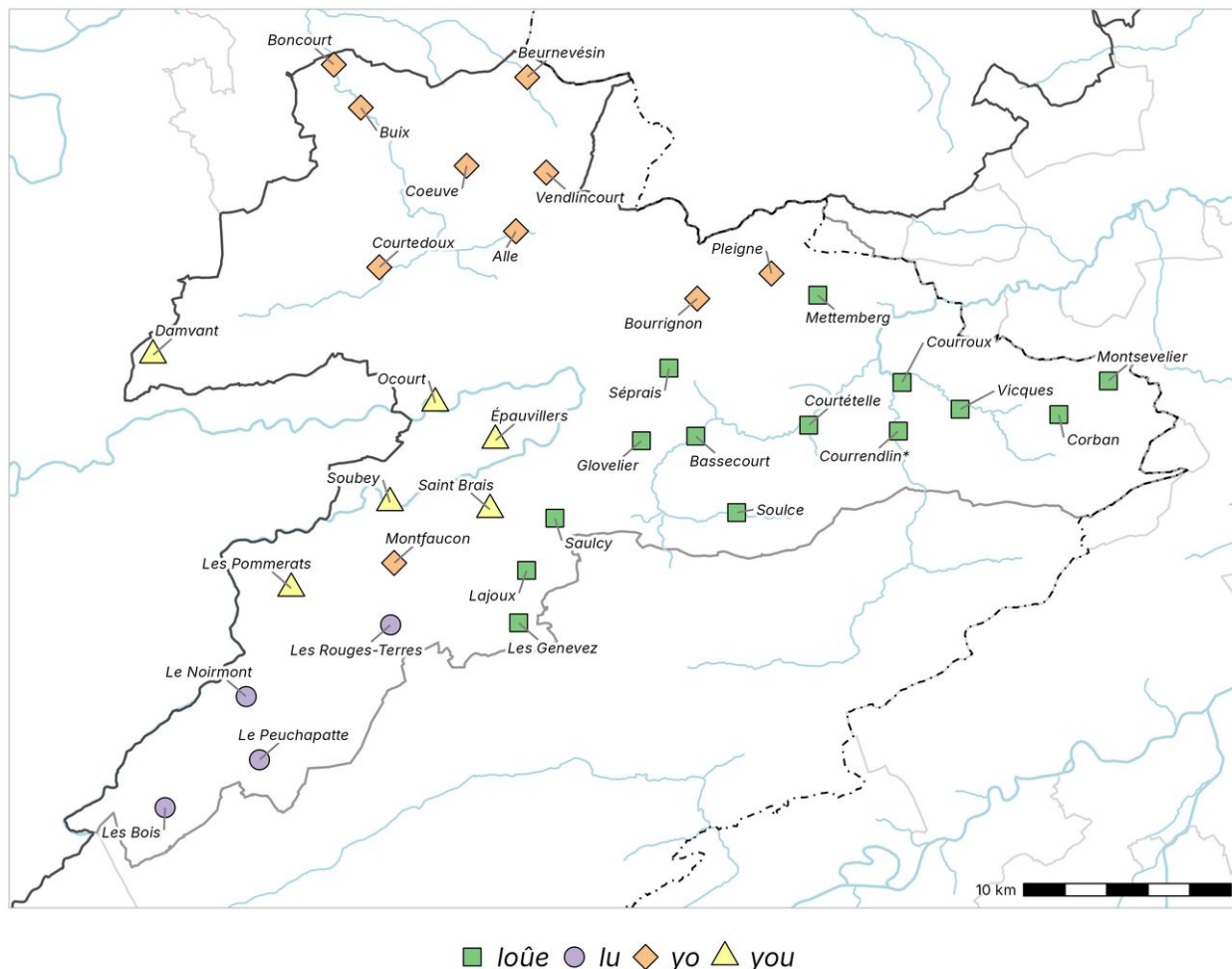


Figure 9: Le pronom tonique "elles" dans la phrase « J'en ai plus qu'elles » (TPJ 370)

Seuls deux points d'enquête présentent des formes distinctes selon le genre. Il s'agit d'Ocourt, avec *you* au féminin et *yo* au masculin, et de Montfaucou avec *yo* au féminin et *lu* au masculin. Ces deux témoignages étant isolés et mal attestés (une seule occurrence de chaque pronom dans les TPJ), il est difficile de savoir s'il s'agit d'une réelle opposition ou des aléas de la traduction, voire d'erreurs.

Le marquage de la première personne

Dans la zone où “je” et “elle” se prononcent pareil (voir fig. 5), certains parlers rajoutaient à la première personne des verbes du premier groupe un marquage en -è :

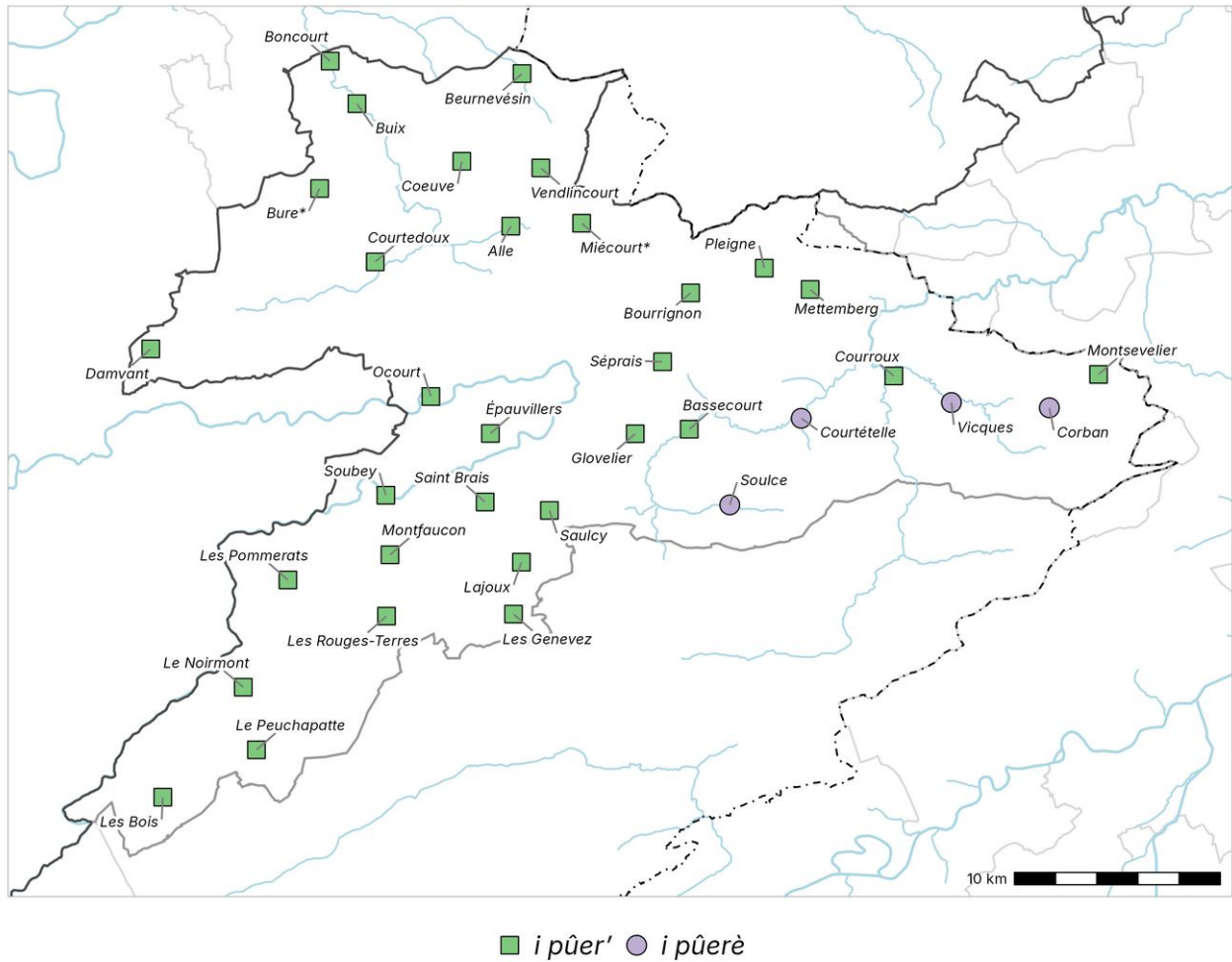


Figure 10: Marquage morphologique de la première personne dans la phrase « Je pleure » (TPJ 340).

Dans ces villages, *i pûere* (elle pleure) s'opposait donc à *i pûerè* (je pleure).

La formation du subjonctif

Dans la plupart des patois jurassiens, le subjonctif a une conjugaison hybride issue de la fusion entre subjonctif présent et imparfait. Il est caractérisé, au singulier, par l'ajout d'un incrément (généralement *-euch-*) au radical du verbe et, au pluriel, par une terminaison identique à celle de l'indicatif imparfait. En théorie, ce temps est donc analogique et régulier.

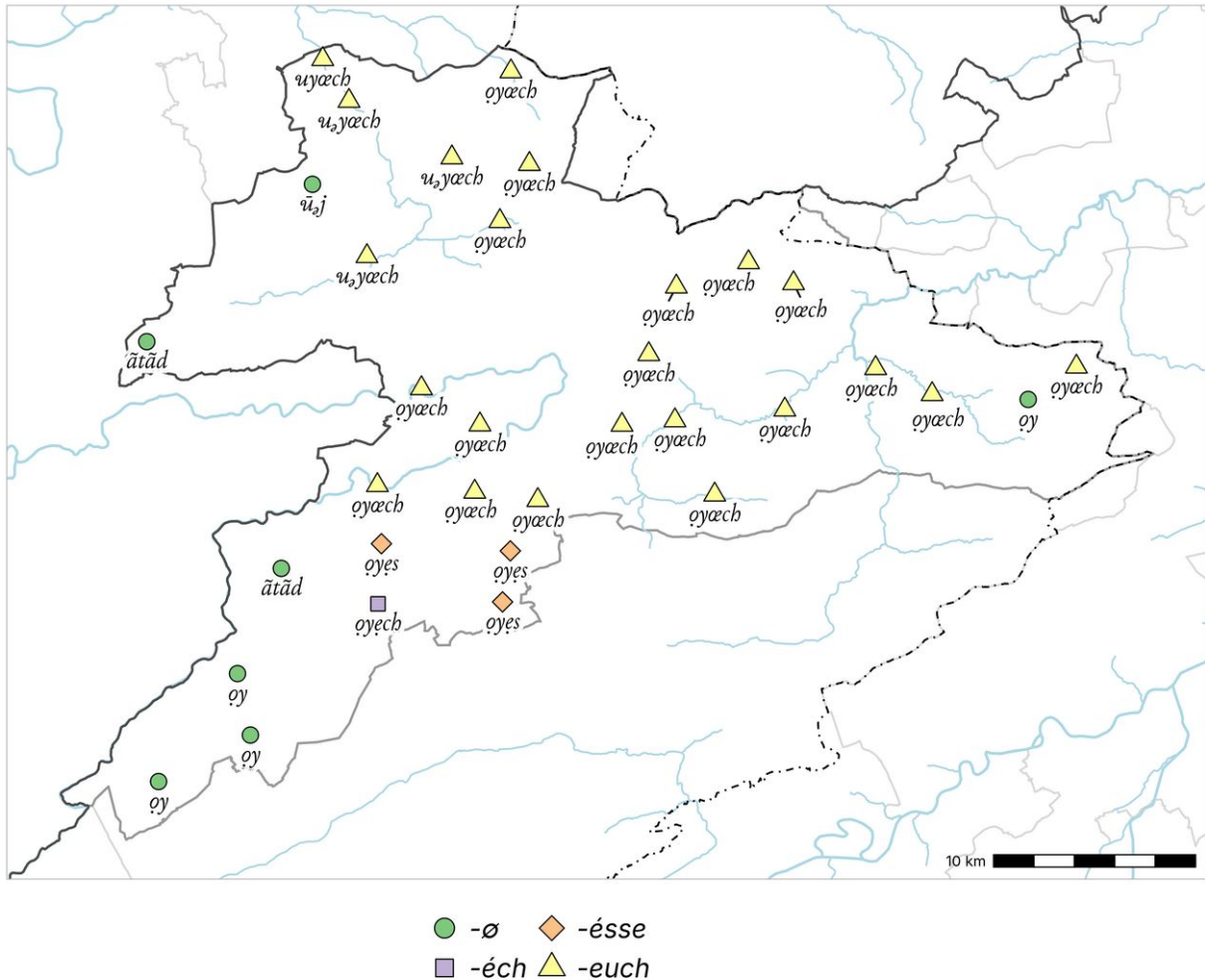


Figure 11: Formation du subjonctif dans la phrase « Pour qu'on ne m'entende pas » (TPJ 342).

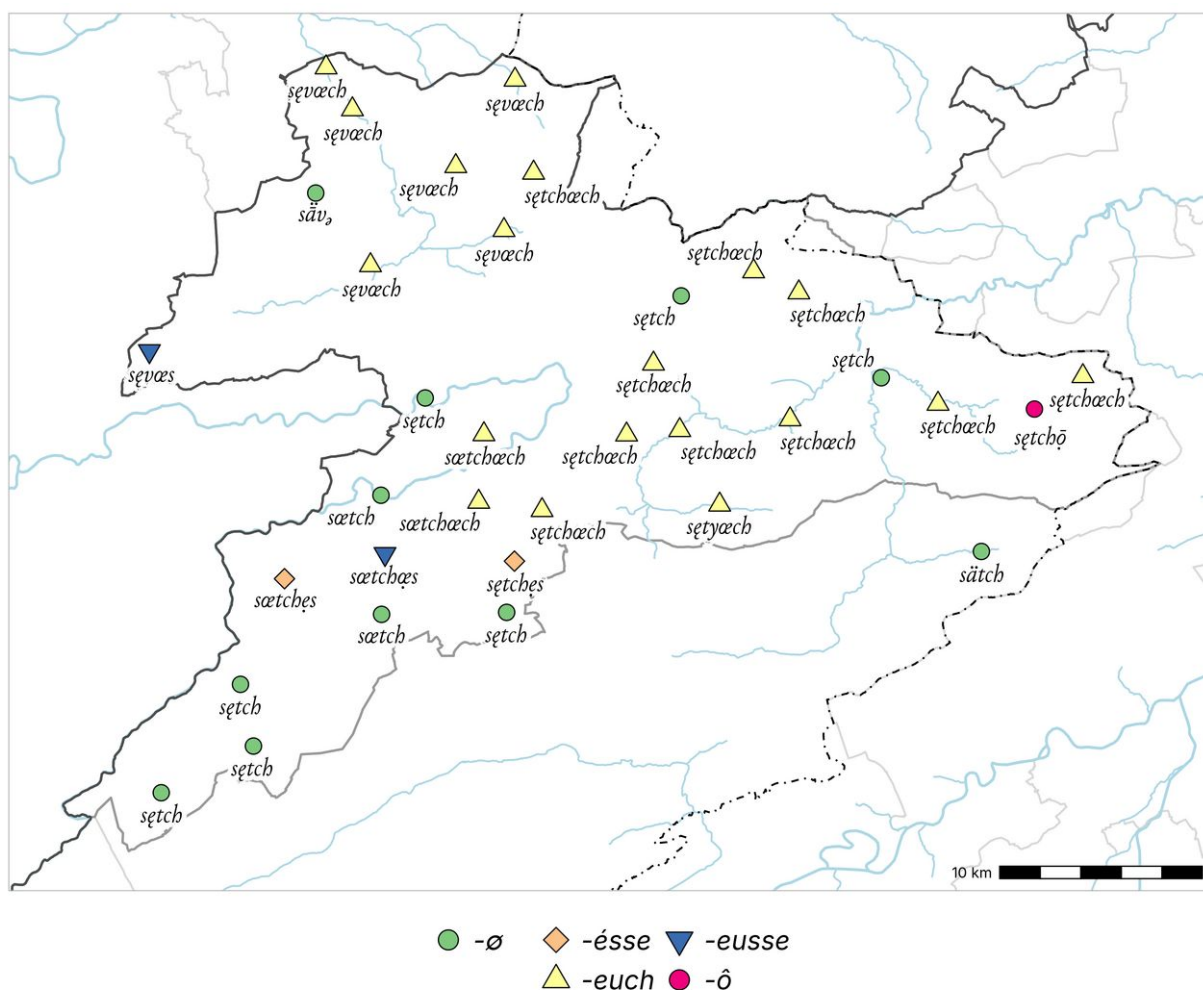


Figure 12: Formation du subjonctif dans la phrase « Vous voudriez que je ne le sache pas » (TPJ 337).

Ces deux cartes sont touffues mais permettent de nombreuses observations :

- Bure³⁶ et l'ouest des Franches-Montagnes utilisent exclusivement les formes sans incrément.
- L'usage d'un incrément dépend de la racine du verbe : les formes sans incrément sont plus fréquentes avec *savoir* et *entendre* qu'avec "ouïr".
- Peu importe l'ajout d'un incrément, la racine varie également, présentant des radicaux étymologiques (*sètch-*, *seutch-*) et analogiques (*sèv-*, cf. l'infinitif *sèvoi*).
- Montfaucon présente à la fois *ôyésse* et *seutcheûsse*.
- Corban présente à la fois une forme sans incrément et une forme avec une terminaison de type imparfait/conditionnel (*sètchô*).

³⁶ Les formes relevées à Bure sont surprenantes. Cet endroit n'est pourtant pas connu pour son conservatisme ou son particularisme, contrairement à la Montagne des Bois, Damvant ou le Val Terbi. De plus, il s'agit du seul point relevé par Jeker. La forme *ŭ₂j* pourrait être une variante erronée de *ŭ₂*, Jeker semblant parfois influencé par la notation germaniste. Malgré tout, la concordance de ces deux formes plaide plutôt en faveur d'un système propre à Bure. La forme *säv₂* serait alors la seule attestation d'un subjonctif sans incrément présentant un radical analogique.

Phonétique générale

Type “porc”

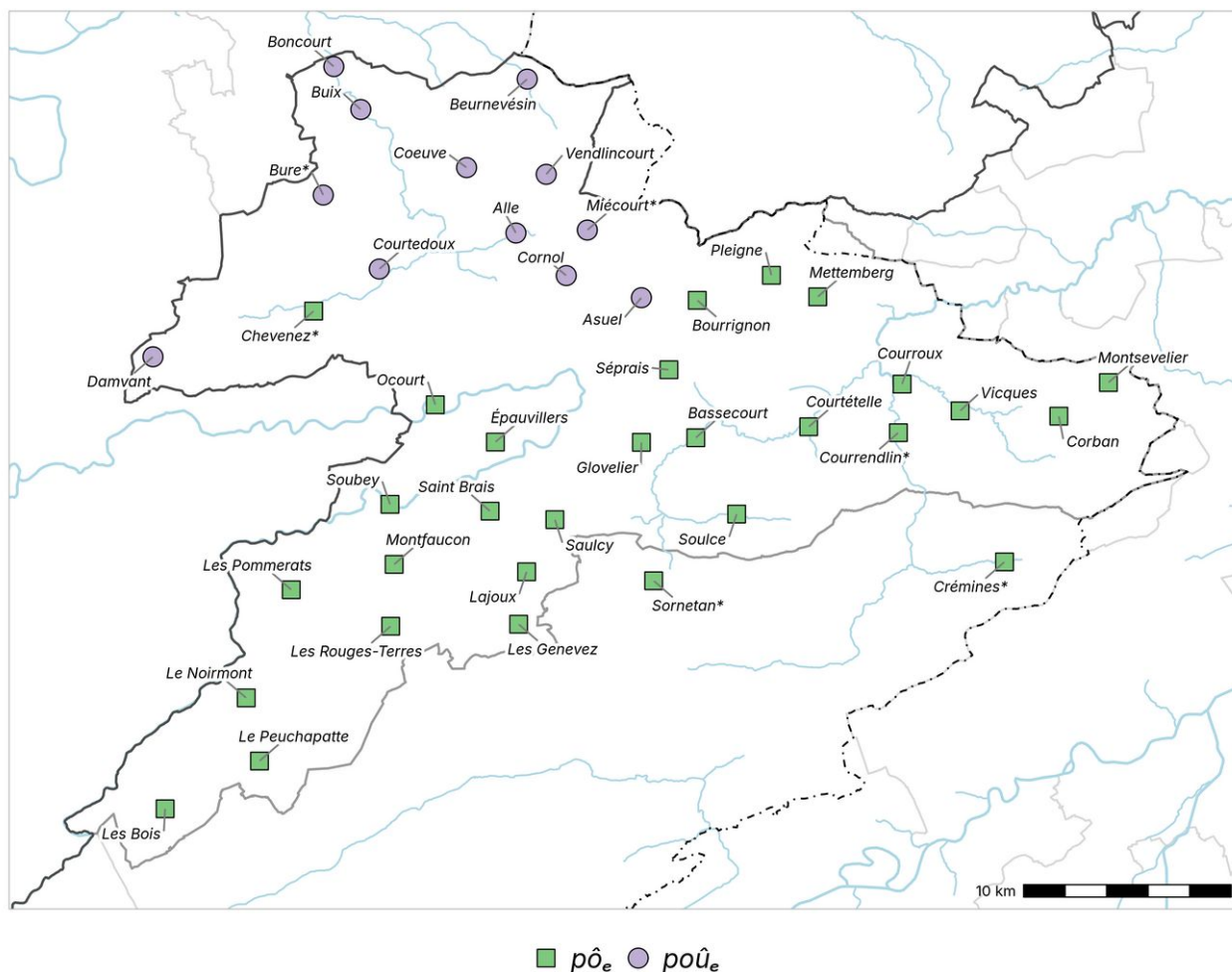


Figure 13: « porc » (TPJ 183).

Conditions : O ouvert tonique + R + consonne / AU tonique.

Mots témoins : porc (PORCUM), corde (CHORDAM), corne (*CORNA), “vent” (AURAM).

Aboutissements : $\bar{o}$ (général), $\bar{u}$ (Ajoie).

Remarque : ce changement, relativement récent, était encore en cours lors des relevés des TPSR, de Jeker et de Jolidon, ce qui engendre des divergences notables. Pour un changement parallèle, voir le type *herbe* (fig. 16).

Type “monnaie”

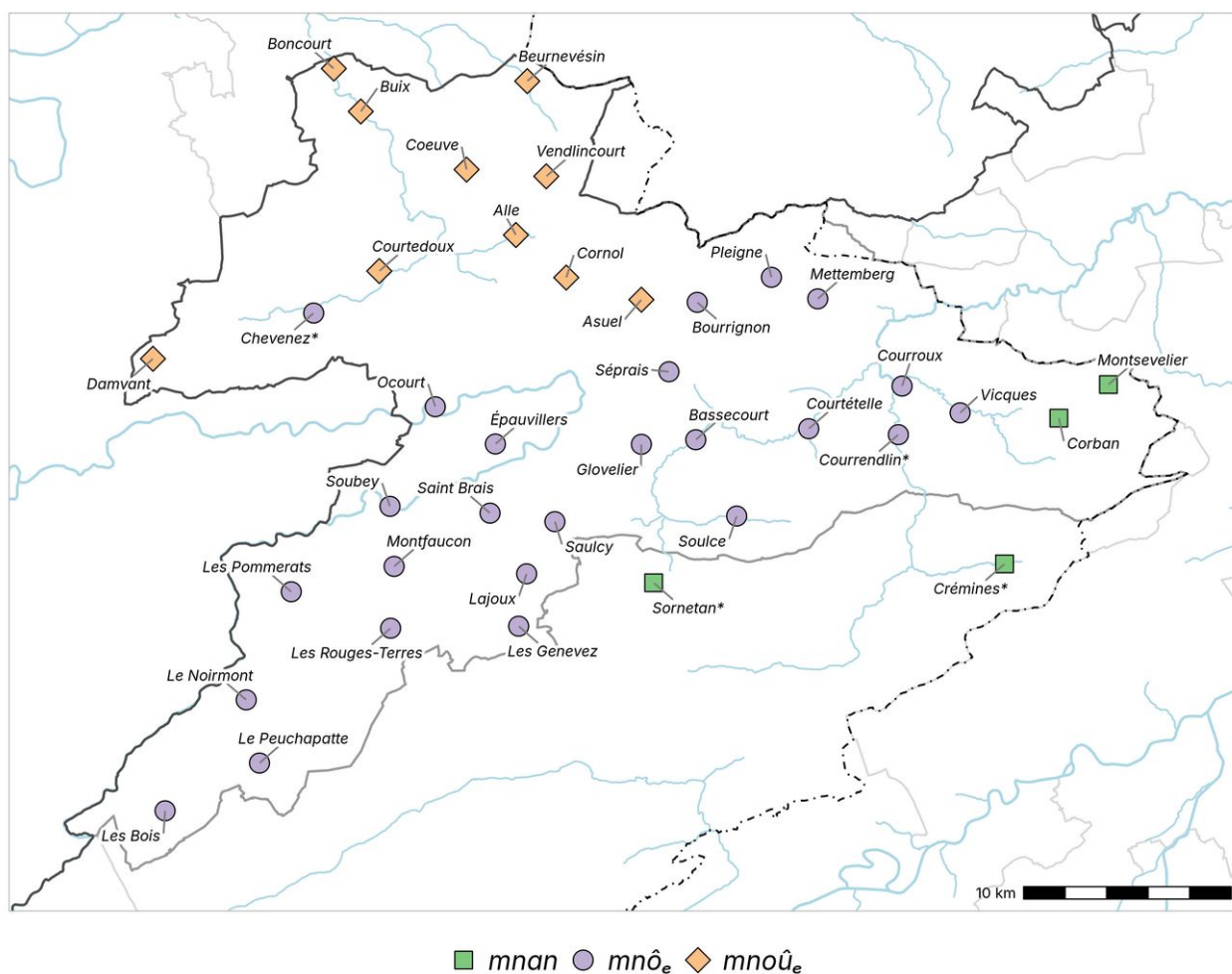


Figure 14: « monnaie » (TPJ 367).

Conditions : E fermé + dentale.

Mots témoins : monnaie (MONETAM), soie (SETAM).

Aboutissements : $\bar{o}$ (général), $\bar{u}$ (Ajoie), $\bar{a}$ (Val Terbi et Moutier-Grandval).

Remarques : en dehors du Val Terbi, l'aboutissement est identique au type *porc*. Pour le Val Terbi, cf. type *rosée* (fig. 15).

Type “rosée”

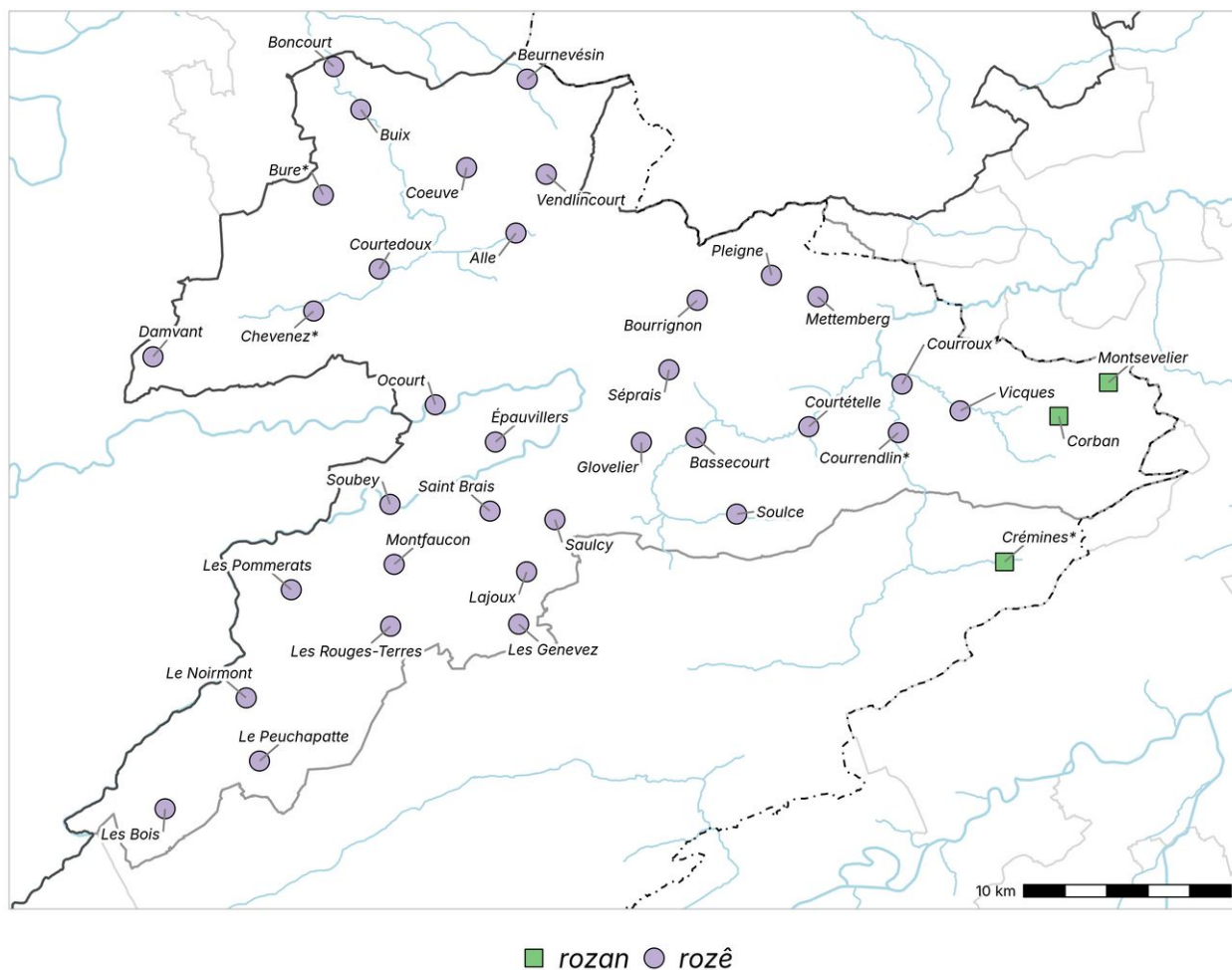


Figure 15: « rosée » (TPJ 16).

Conditions : -ATA non précédée de palatale.

Mots témoins : rosée (ROSATAM), gelée (GELATAM).

Aboutissements : - $\bar{e}$ (général), - $\tilde{a}$ (Val Terbi).

Remarques : cette particularité, propre au Val Terbi et à Moutier-Grandval, a fait couler beaucoup d'encre. Elle est considérée comme une des preuves du recul du francoprovençal, qui allait jadis jusqu'aux Vosges, face au franc-comtois. En effet, la finale - $\tilde{a}$ serait issue :

1. de la conservation de A tonique latin (trait francoprovençal) qui passe normalement à $\hat{e}$ dans notre domaine (*PRATU > *prê*) ;
2. de la conservation de la voyelle atone et de sa nasalisation spontanée, qui se serait propagée à la voyelle tonique : $-a_a > -a_{\tilde{a}} > -\tilde{a}_{\tilde{a}} > -\tilde{a}$.

Cette nasale aurait ensuite entravé le passage $a > \hat{e}$ lors de la substitution linguistique³⁷.

³⁷ DONDAINE (1972), p. 417.

Type “herbe”

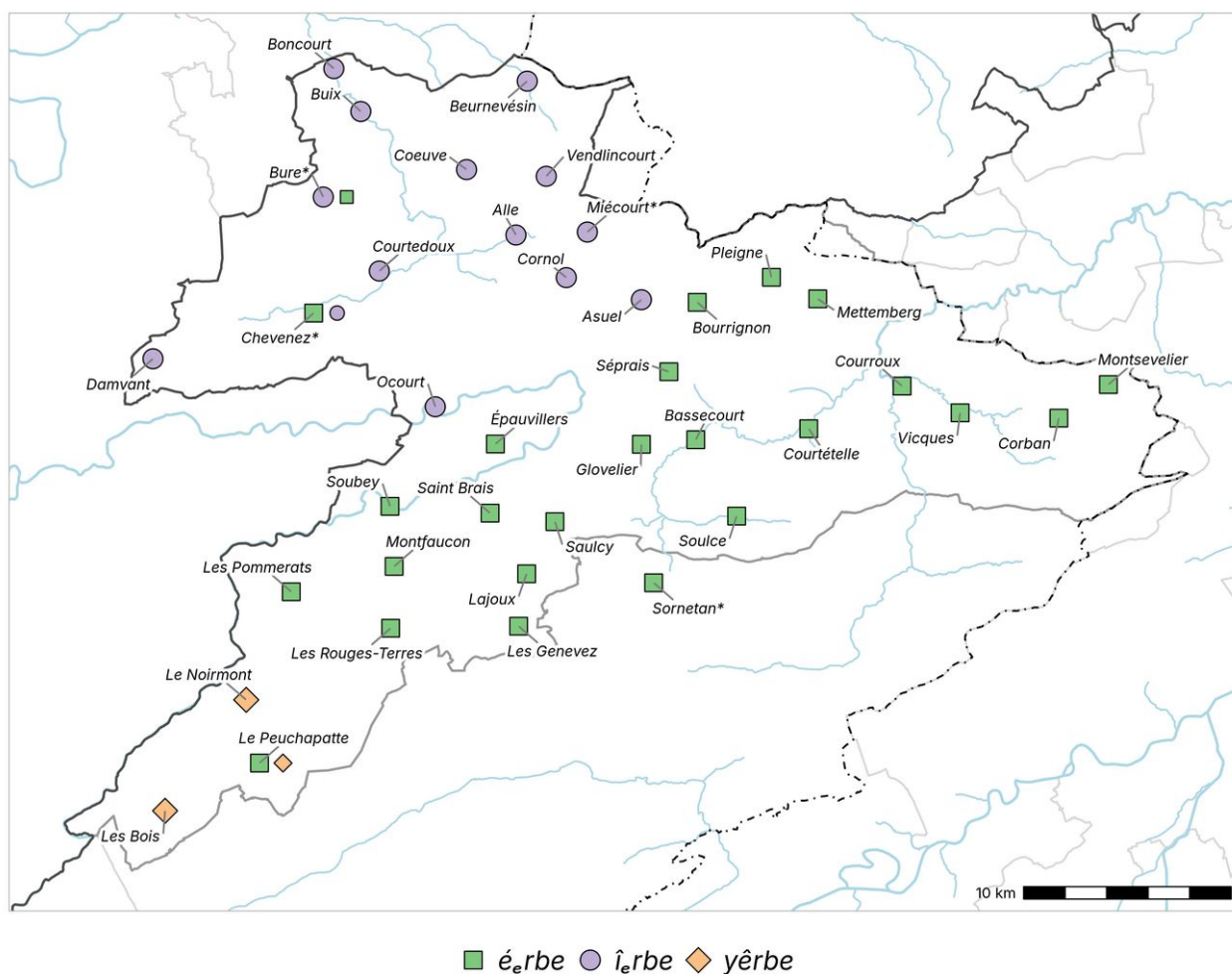


Figure 16: « herbe » (TPJ 189).

Conditions : E ouvert tonique + R + consonne / palatale + A tonique + R + consonne.

Mots témoins : herbe (HERBAM), fer (FERRUM), “viande” (CARNEM), char (CARRUM).

Aboutissements : ē̄ (général), î̄ (Ajoie), yê̄ (ouest des Franches-Montagnes).

Remarques : le type *herbe* suit plus ou moins la même répartition que le type *porc* (fig. 13), mais la plus grande quantité de données (notamment les variantes, qui figurent en plus petit sur la carte) permettent de voir le changement phonétique « en mouvement »³⁸. Le type *herbe* présente cependant, à l'ouest des Franches-Montagnes, un basculement d'accent qui n'a pas lieu avec le type *porc*.

38 François Fridelance était le témoin du GPSR pour Charmoille. Lors de la “grande enquête” dans les années 1900, il indique, sur la fiche concernant le mot *bière* : « La prononciation *éi²r* [...] est celle des vieilles gens. L'*i* a d'abord été un *é* : on le retrouve dans le patois des Franches-Montagnes, du Doubs, de la Vallée, etc. où l'on dit *l'uvé²*, *lè té²r*, tandis que nous disons *l'uvéi²*/*l'uvi²*, *lè téi²r*/*lè ti²r*. »

Type “jour”

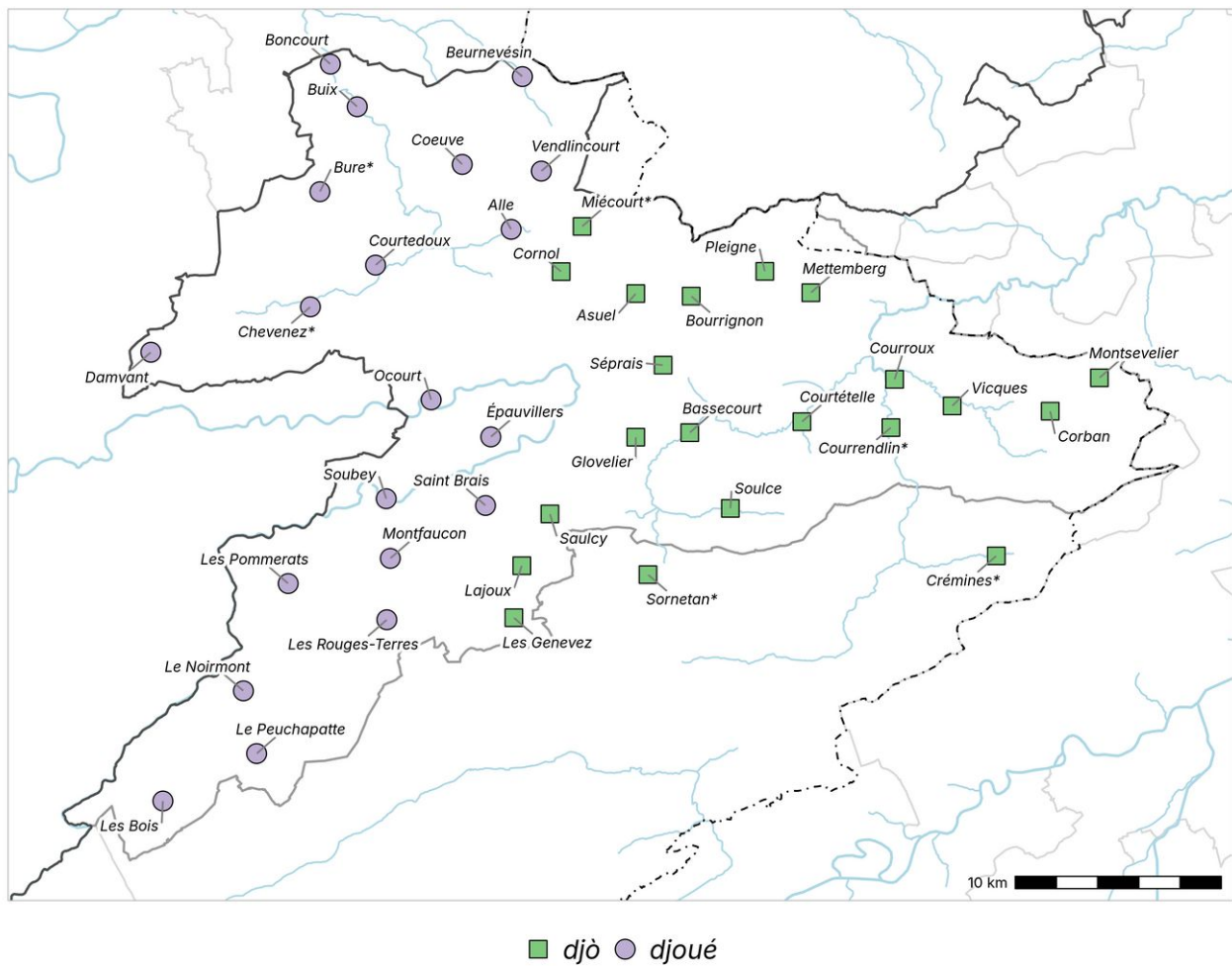


Figure 17: « jour » (TPJ 12).

Conditions : O fermé tonique + R + consonne.

Mots témoins : jour (DIURNUM > *DIÓRNO), tour (TURREM > *TÓRRE).

Aboutissements : *uě* (Ajoie, Clos du Doubs, Franches-Montagnes), *ø* (vallée de Delémont, Courtine, Baroche).

Type “oreille”

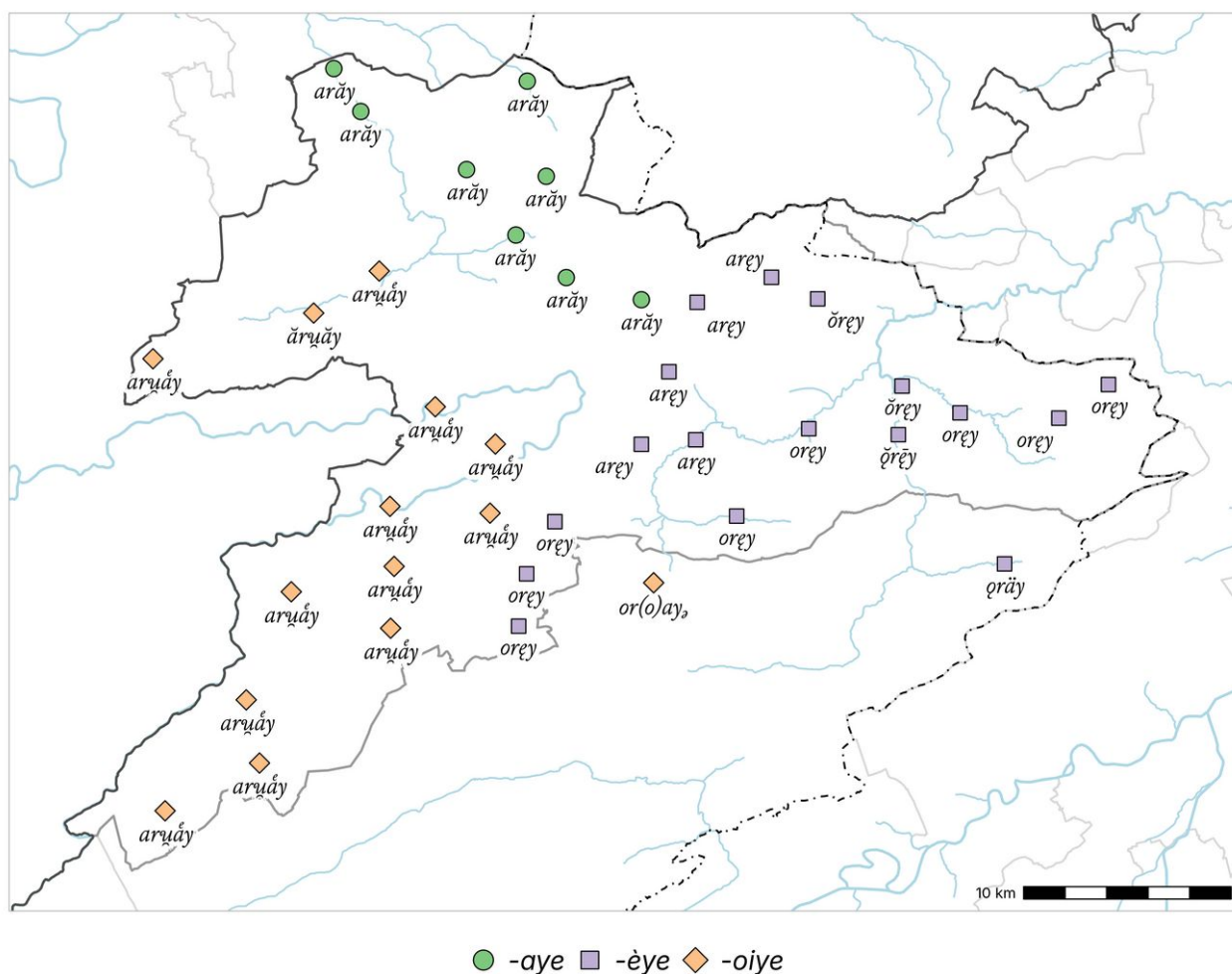


Figure 18: « oreille » (TPJ 125).

Conditions : -ICULU, -ICULA

Mots témoins : oreille (AURICULAM), orteil (ARTICULUM), bouteille (BUTTICULAM).

Aboutissements : -*uáy* (Clos-du-Doubs, Franches-Montagnes, Haute-Ajoie), -*áy* (reste de l'Ajoie), -*ěy* (vallée de Delémont et Courtine).

Type “clé” et “flamme”

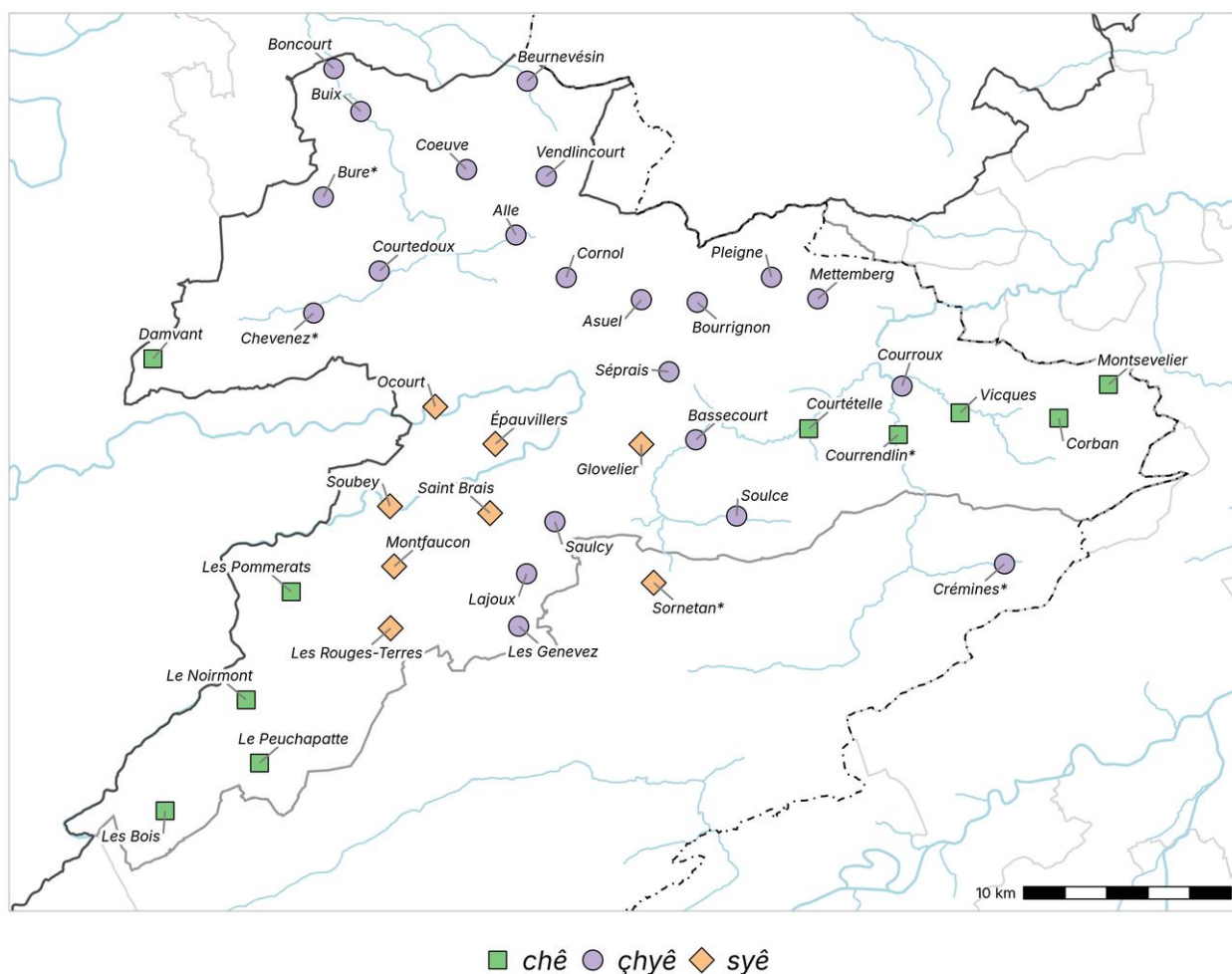


Figure 19: « *clé* » (TPJ 103).

Conditions : CL-

Mots témoins : clé (CLAVEM), “fermer” (CLAUDERE), cercle (CIRCULUM).

Aboutissements : *çy-* (général), *ch-* (ouest des Franches-Montagnes, Damvant, fonds de la vallée de Delémont, Val Terbi), *sy-* (Clos du Doubs, est des Franches-Montagnes).

Remarque : Saulcy et Soulce présentent un son intermédiaire entre *sy* et *çhy*.

Type “porte”

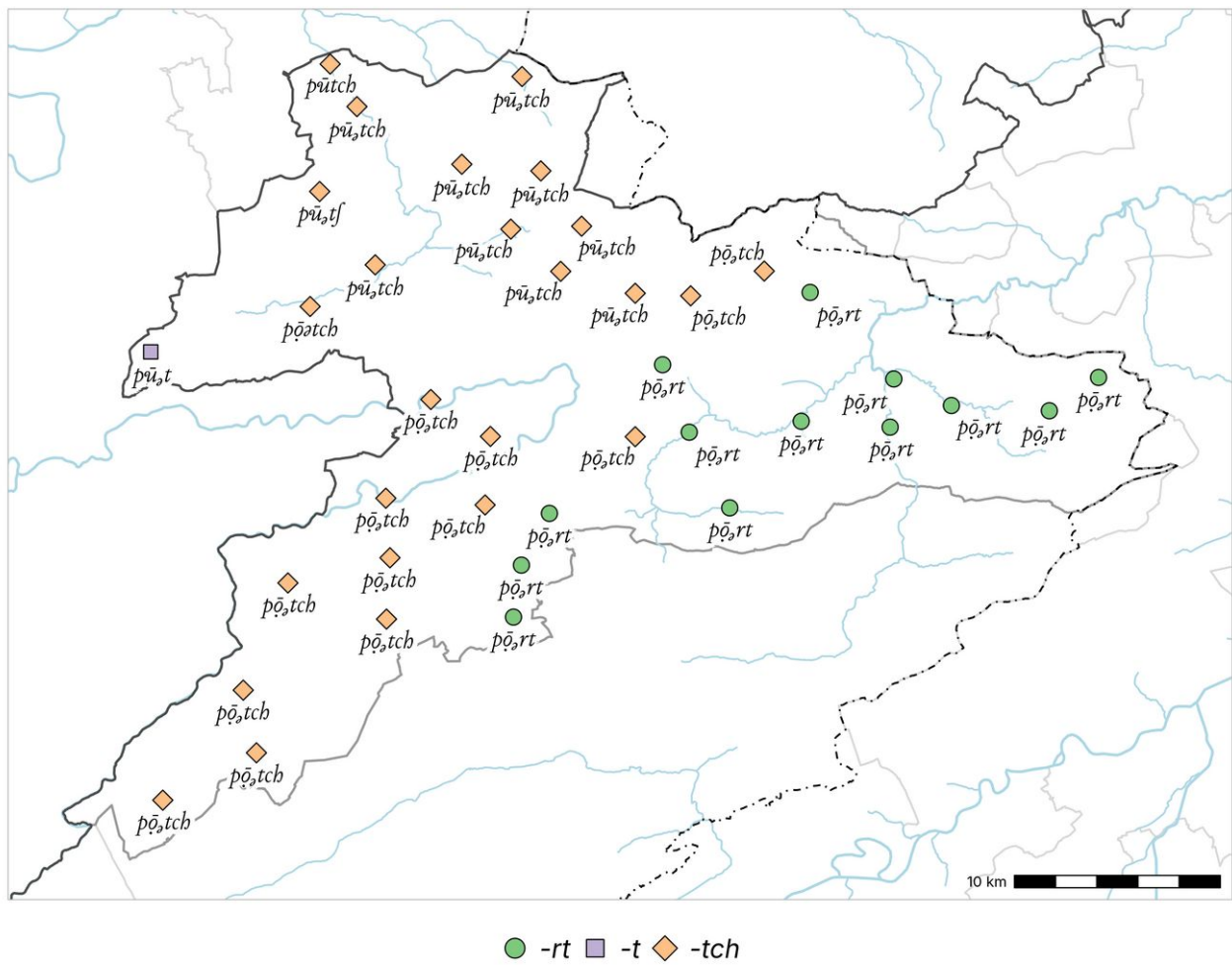


Figure 21: « porte » (TPJ 99).

Conditions : -RT-

Mots témoins : porte (PORTAM), “jardin” (COHORTILEM), orteil (ARTICULUM).

Aboutissements : *-tcb-* (Ajoie, plateau de Pleigne, Clos-du-Doubs, Montagne), *-rt-* (Vallée, Courtine), *-t-* (Damvant).

Type “verte”

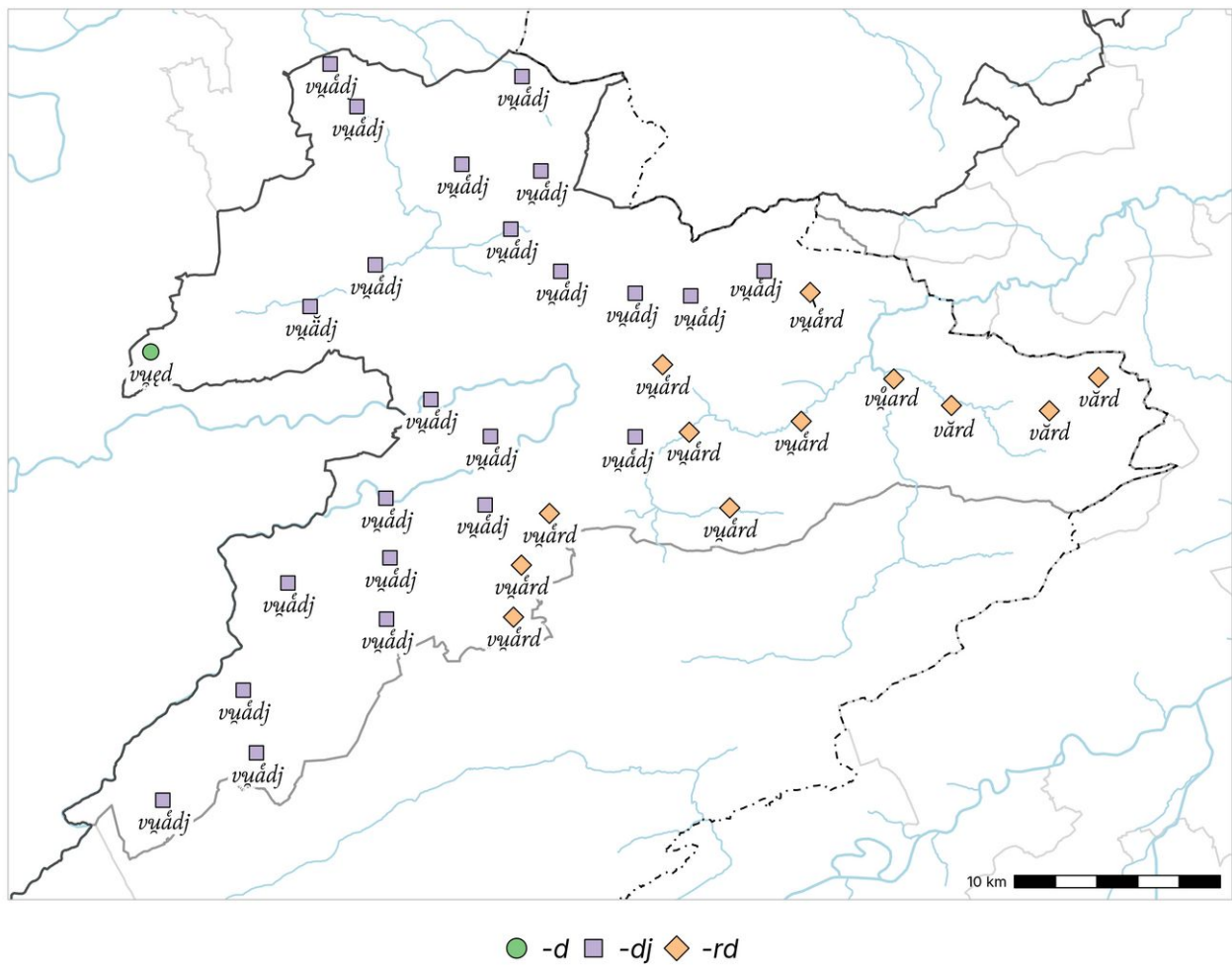


Figure 22: « verte » (TPJ 396).

Conditions : -RD-

Mots témoins : verte (*VIRDEM), garder (*WARDARE), corde (CHORDAM).

Aboutissements : -dj- (Ajoie, plateau de Pleigne, Clos-du-Doubs, Montagne), -rd- (Vallée, Courtine), -d- (Damvant).

Type “traverser”

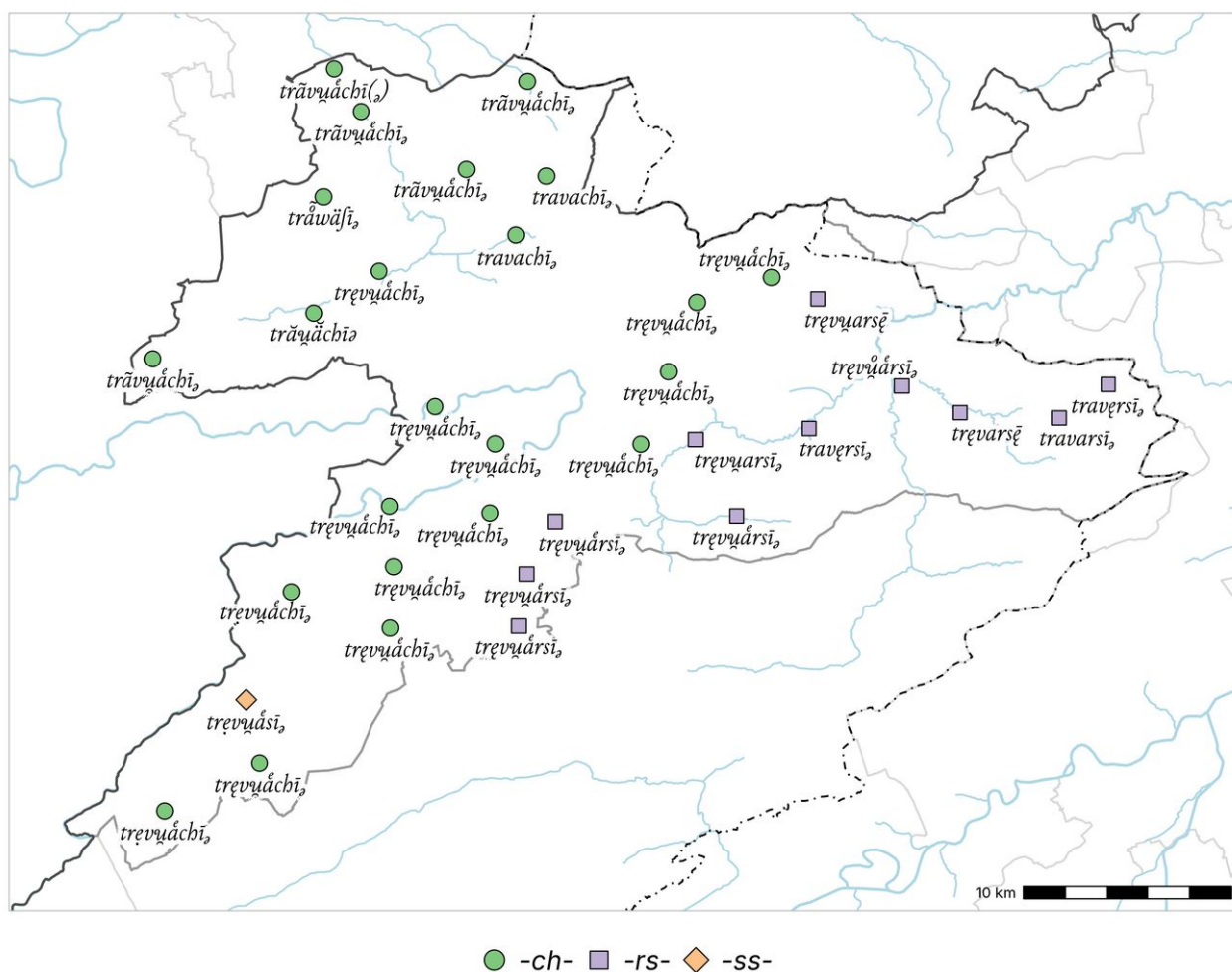


Figure 23: « traverser » (TPJ 55).

Conditions : -rs-

Mots témoins : *traverser* (TRANSVERSARE), *forces* (FORFICES).

Aboutissements : -ch- (général), -rs- (vallée de Delémont, Courtine), -s-² (Le Noirmont).

Remarque : une fois de plus, les TPJ sont assez limités. Il est difficile d’affirmer que ce traitement particulier correspond au traitement générale de -rs-.

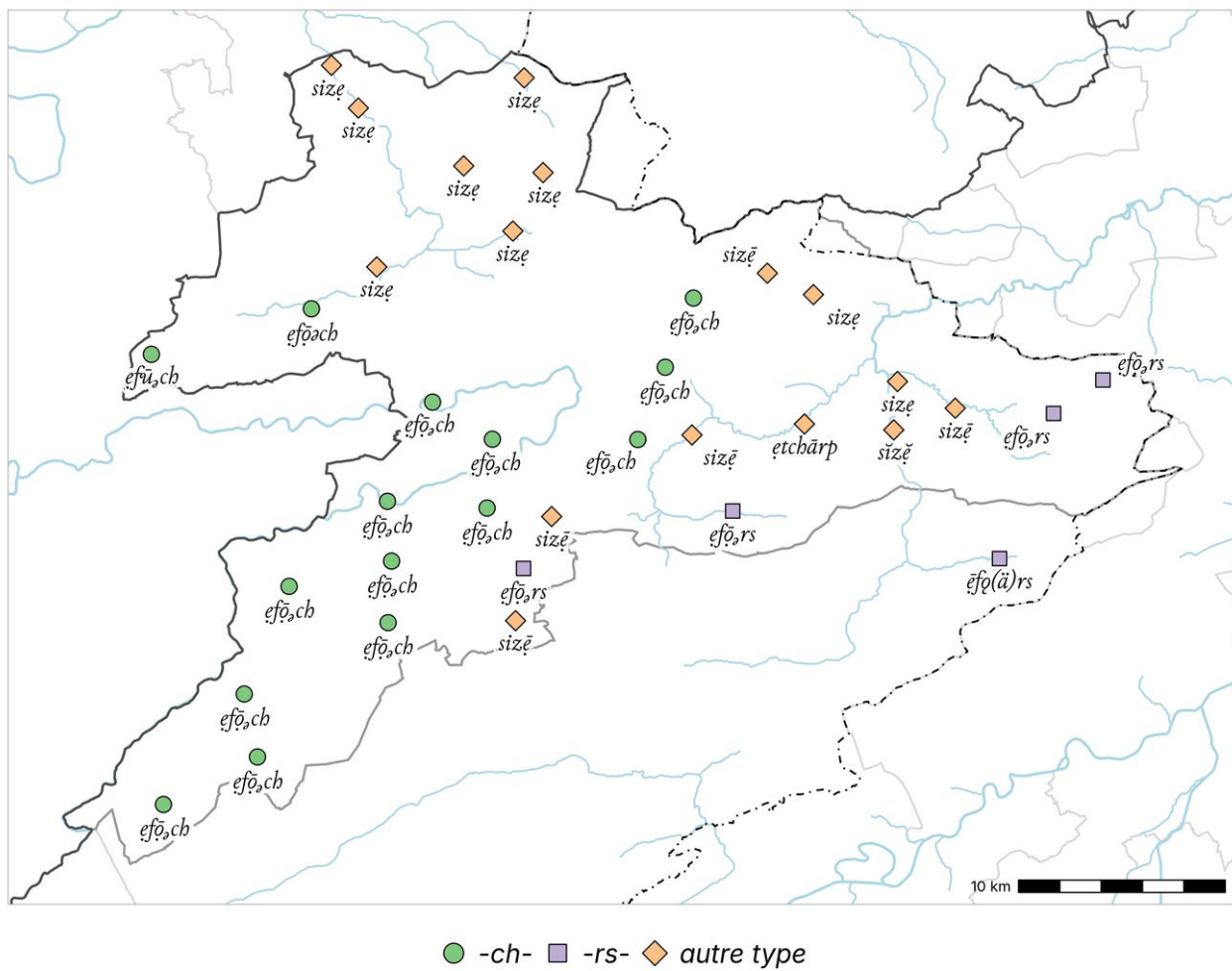


Figure 24: « ciseaux » (TPJ 127).

Le mot *efō, ch* (“forces”, ciseaux à laine) n’apparaît que dans une partie du domaine, le reste étant occupé par *sizē* (ciseau), mais montre une répartition similaire, si ce n’est l’absence de forme en *-ss-*.

Quatorze

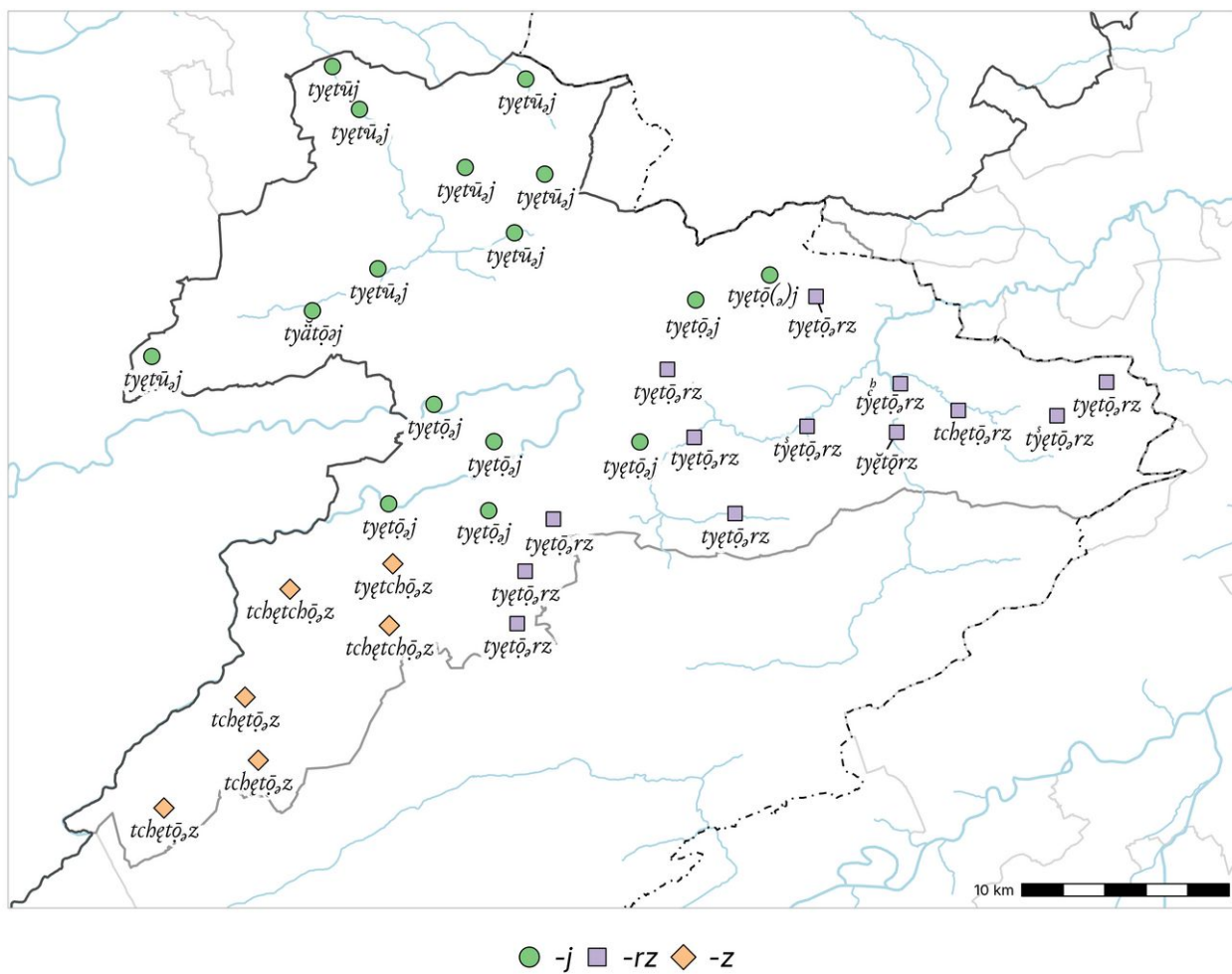


Figure 25: « quatorze » (TPJ 478a).

Conditions : -rz-

Mot témoin : *quatorze* (QUATTUORDECIM).

Aboutissements : *-j-* (général), *-rz-* (vallée de Delémont, Courtine), *-z-* (Franches-Montagnes).

Remarque : l'aire conservant le $-r-$ dans le groupe $-rz-$ est similaire à celle du groupe $-rs-$ (fig. 23). La séparation entre les deux autres aires correspond environ à celle du type *voisin* (fig. 30).

Type “corne”

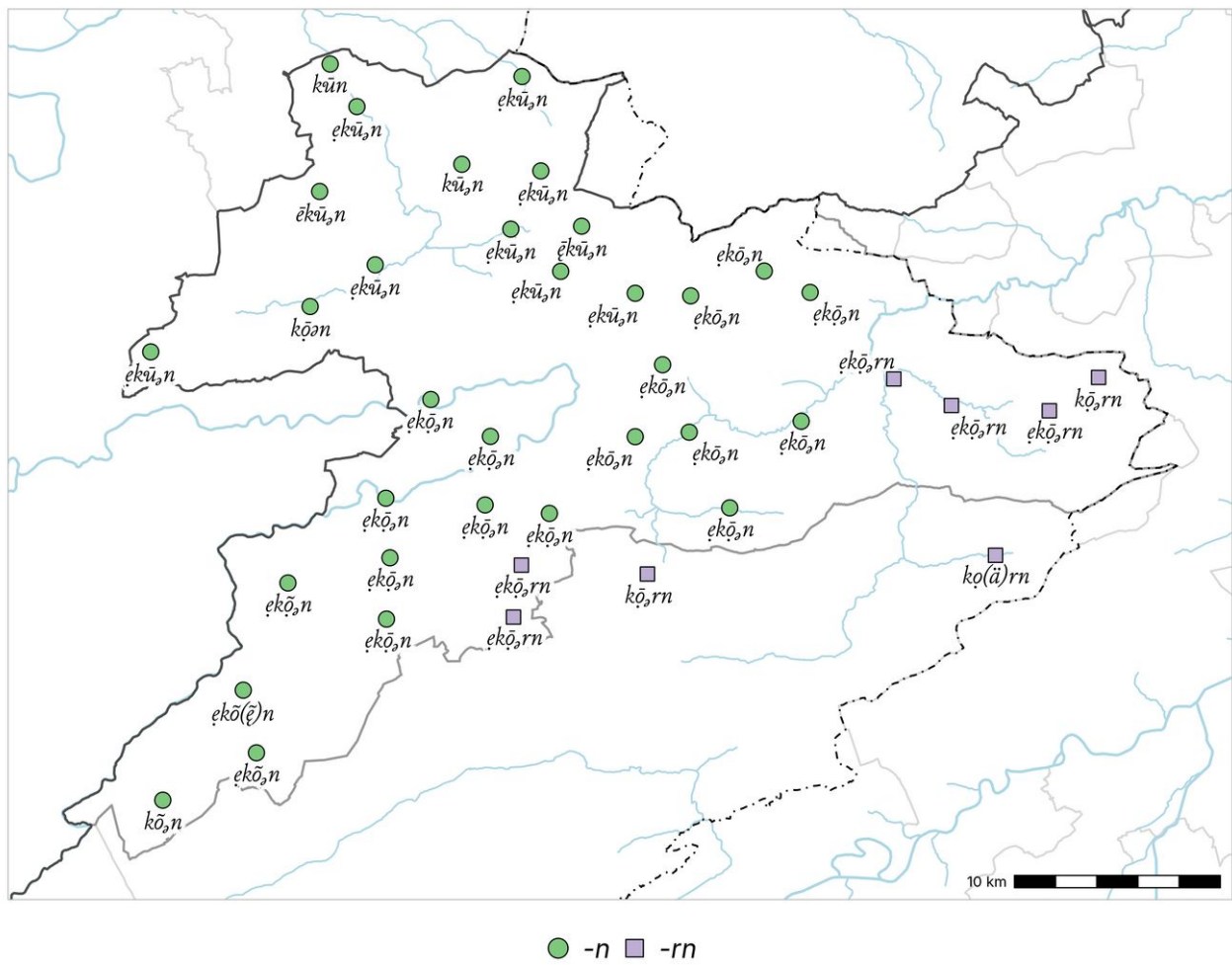


Figure 26: « corne » (TPJ 88).

Conditions : -RN-

Mot témoin : *corne* (*CORNA).

Aboutissements : -n- (général), -rn- (Val Terbi, Courtine, Moutier-Grandval).

Type “cuir”

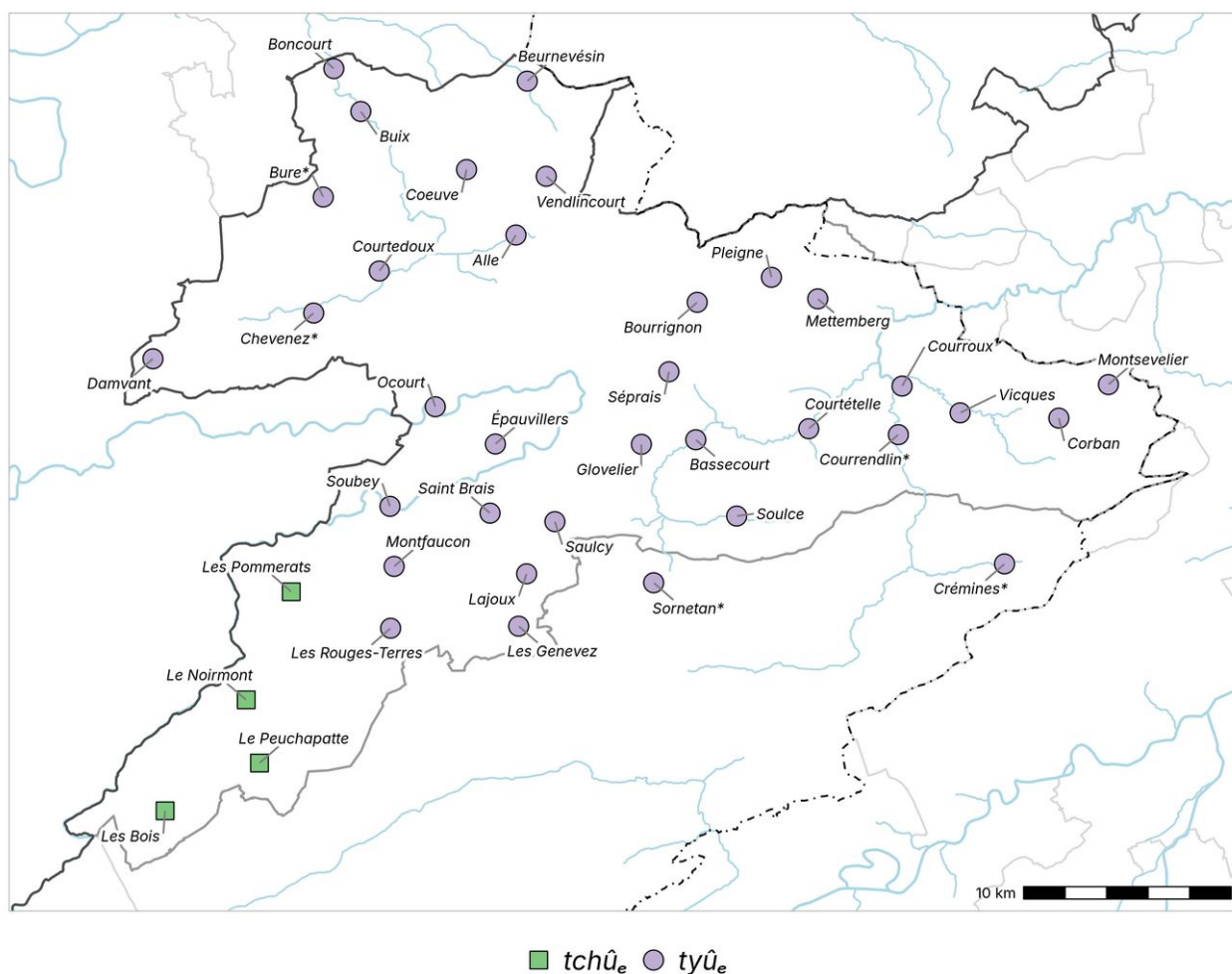


Figure 27: « cuir » (TPJ 138).

Conditions : K + voyelle antérieure fermée (*i, ï, u, ù, é, è, ê, ë*)

Mots témoins : cuir (*tyûe*), cuillerée (*tyiyrê*), quinze (*tyînze*), quelqu'un (*tyétyün*), cuite (*tyeûte*), “jardin” courtîl (*tyeûrti*), quatorze (*tyètô,rz*), quand (*tyain*)³⁹.

Aboutissements : *ty-* (général), *tcb-* (est des Franches-Montagnes).

Remarque : ce changement doit être plutôt récent : le GPSR (dont la plupart des matériaux datent du début du 20^e siècle) donne encore des formes en *k-* dans la vallée de Delémont (voir notamment l'article *courtîl*).

³⁹ Ce phénomène est plus tardif et conditionné par une phonétique n'ayant plus grand-chose à voir avec le latin. Pour cette raison, j'utilise les « étymons patois » (c'est-à-dire la forme la plus conservatrice du mot en question).

Type “lit”

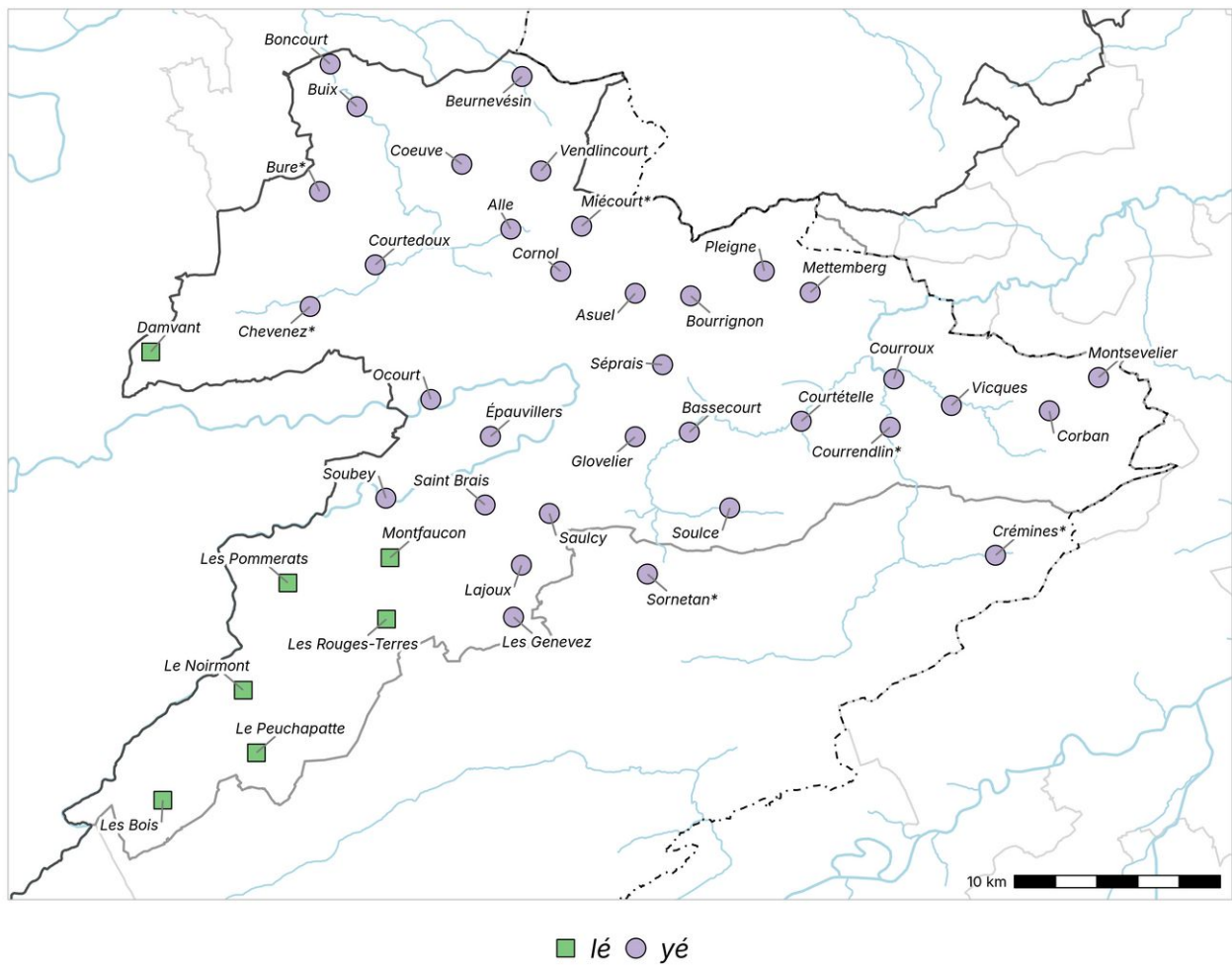


Figure 28: « lit » (TPJ 124).

Conditions : L + voyelle antérieure fermée (*i, u, ù, á, é*)

Mots témoins : lit (*lé*), lieu (*lû*), lundi (*lündi*).

Aboutissements : *y-* (général), *l-* (Franches-Montagnes, Damvant).

Type “dû” et “mûr”

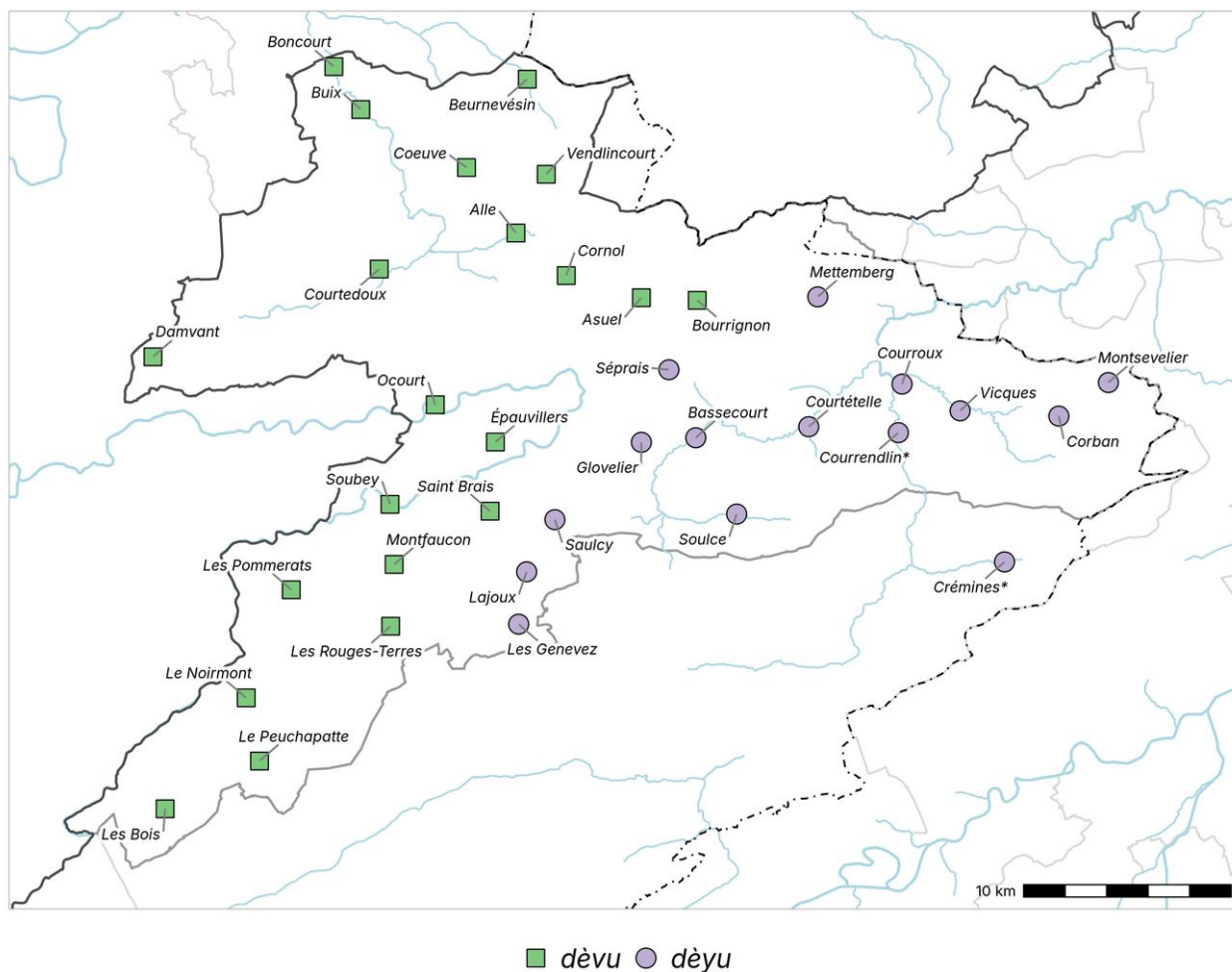


Figure 29: « dû » (TPJ 389).

Conditions : voyelle + P, B, T, D + voyelle postérieure

Mots témoins : dû (*DEBUTU), eu (*HABUTU), mûr (*MATURU).

Aboutissements : -v- (général), -y- (vallée de Delémont, Courtine).

Remarques : le -v- ne serait pas une survivance de la labiale latine mais une stratégie de résolution du hiatus⁴⁰.

⁴⁰ DONDAINE (1972), p. 149.

Type “voisin”

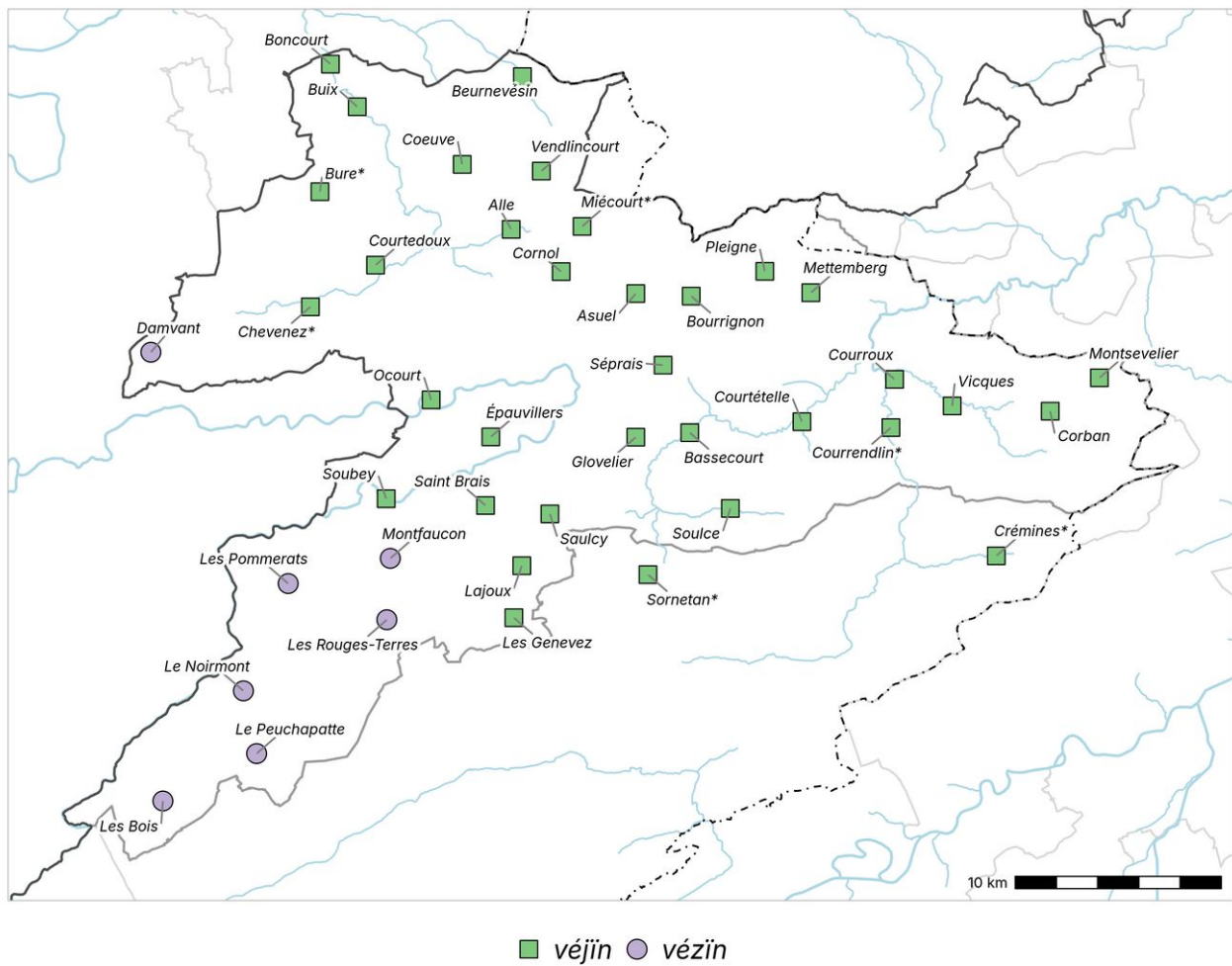


Figure 30: « voisin » (TPJ 354).

Conditions : -TY-, -SY-, -CE-, -CI-.

Mots témoins : voisin (VICINUM), saison (SATIONEM), oiseau (AUCELLUM), maison (MANSIONEM).

Aboutissements : -j- (général), -z- (Franches-Montagnes, Damvant).

Évolutions phonétiques particulières

Froid

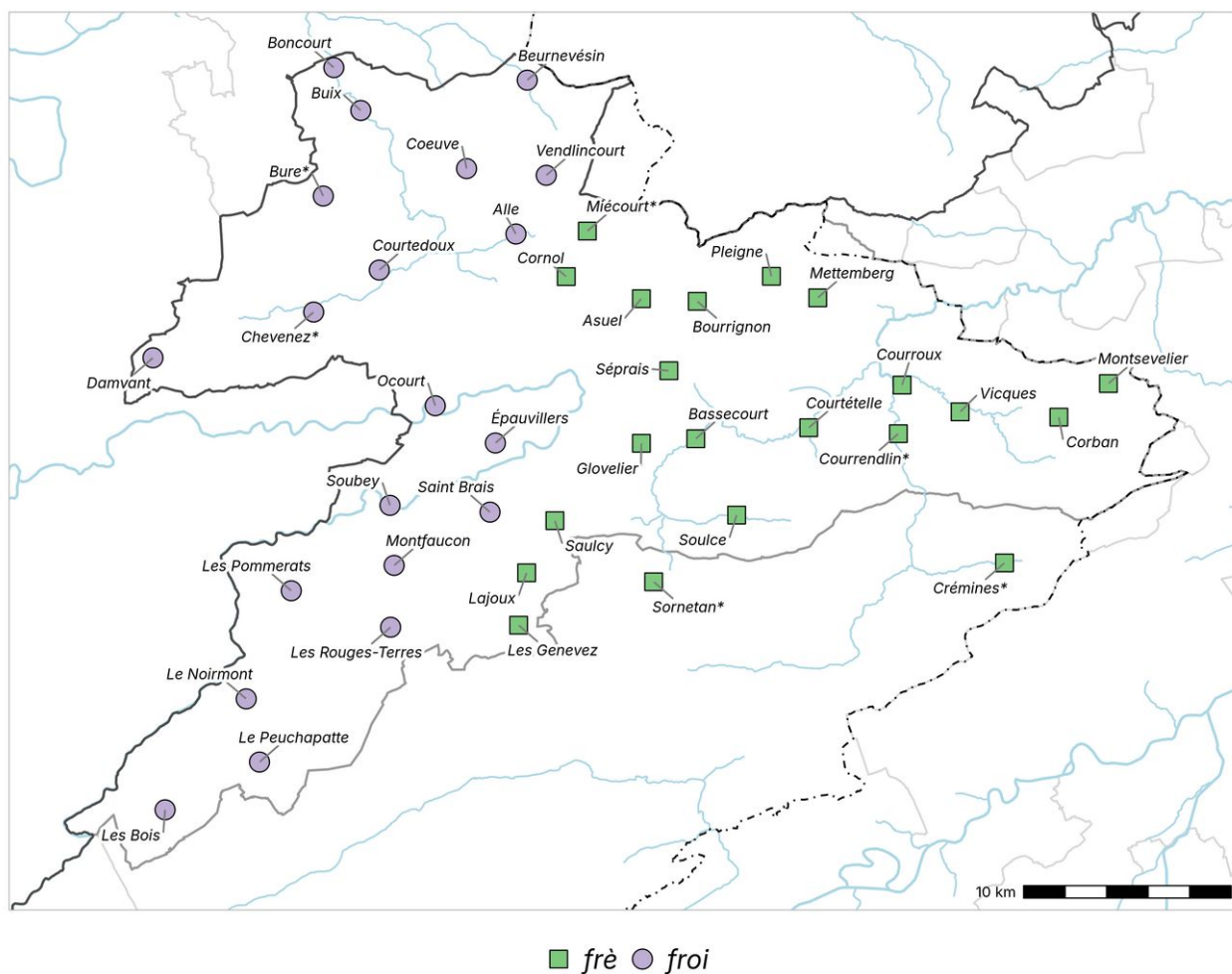


Figure 31: « froid » (TPJ 18).

La répartition est identique au type *jour* (fig. 17).

Prière

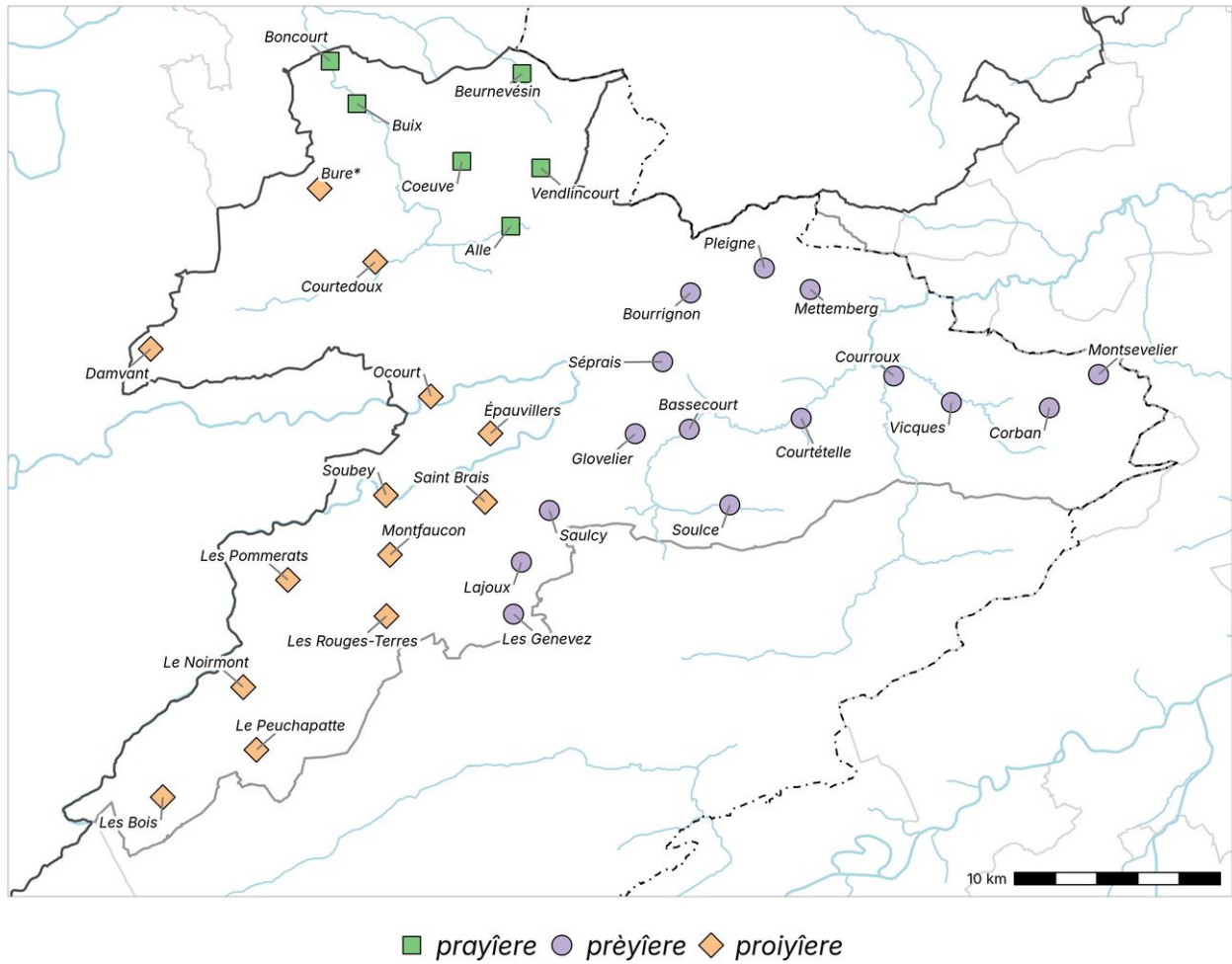


Figure 32: « *prayer* » (TPJ 327).

La voyelle initiale de *PRECÁRIA* (*prayer*) se comporte exactement comme la tonique d'*ORÍCLA* (*oreille*, voir fig. 18). On pourrait généraliser cette règle comme le traitement de *e* proto-roman suivi de palatale.

Léger

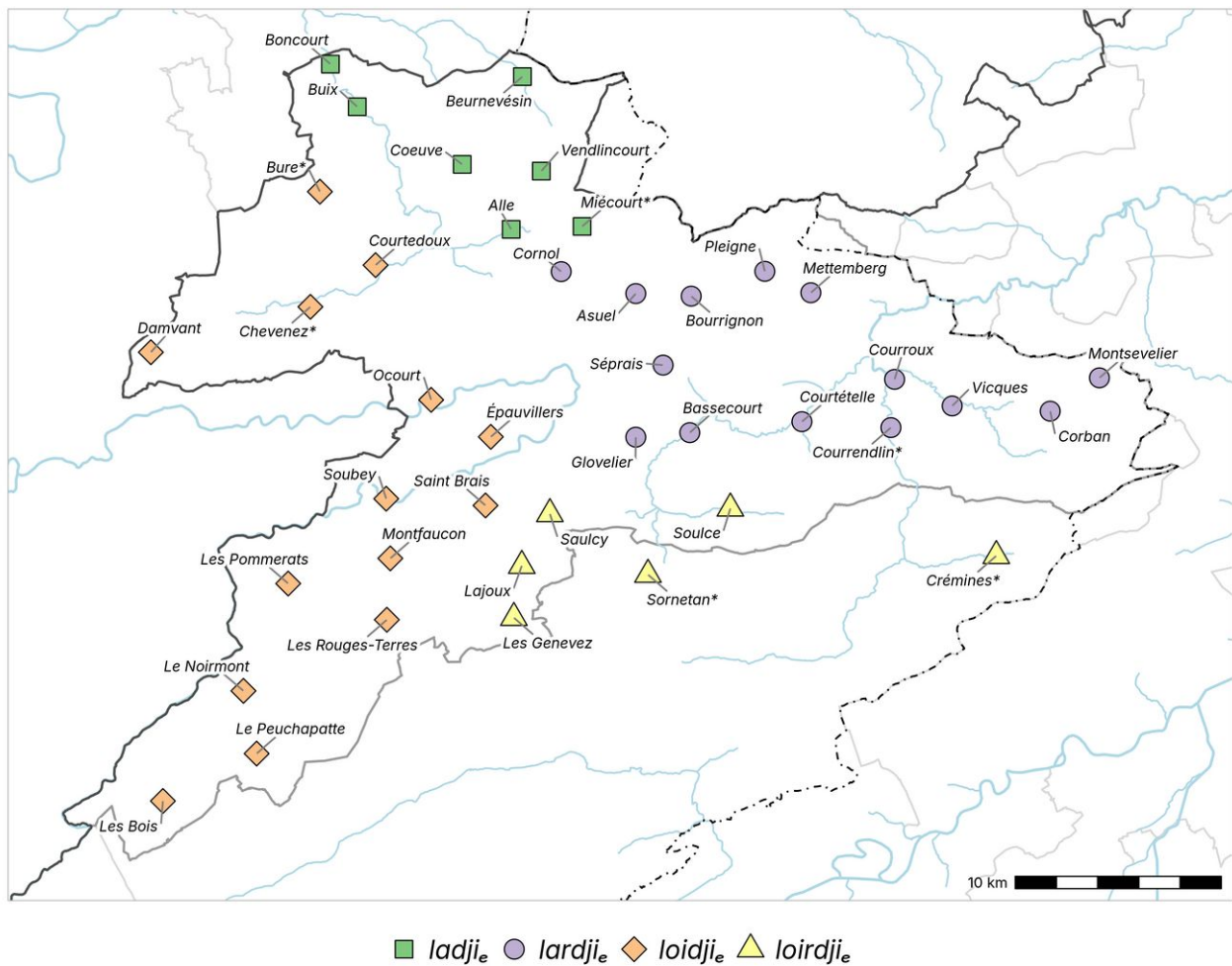


Figure 33: « léger » (TPJ 148).

Ce mot (étymon *LEVIARIU) semble obéir aux mêmes règles que le type *oreille* ou *prière*, mais l'apparition d'un *r* adventice complique l'analyse. Ce *r* aurait-il entravé des réductions plus tardives (*a* > *è* dans la Vallée et la Baroche, *oi* > *è* dans la Courtine, le Pichoux et Moutier-Grandval) ?

Peur

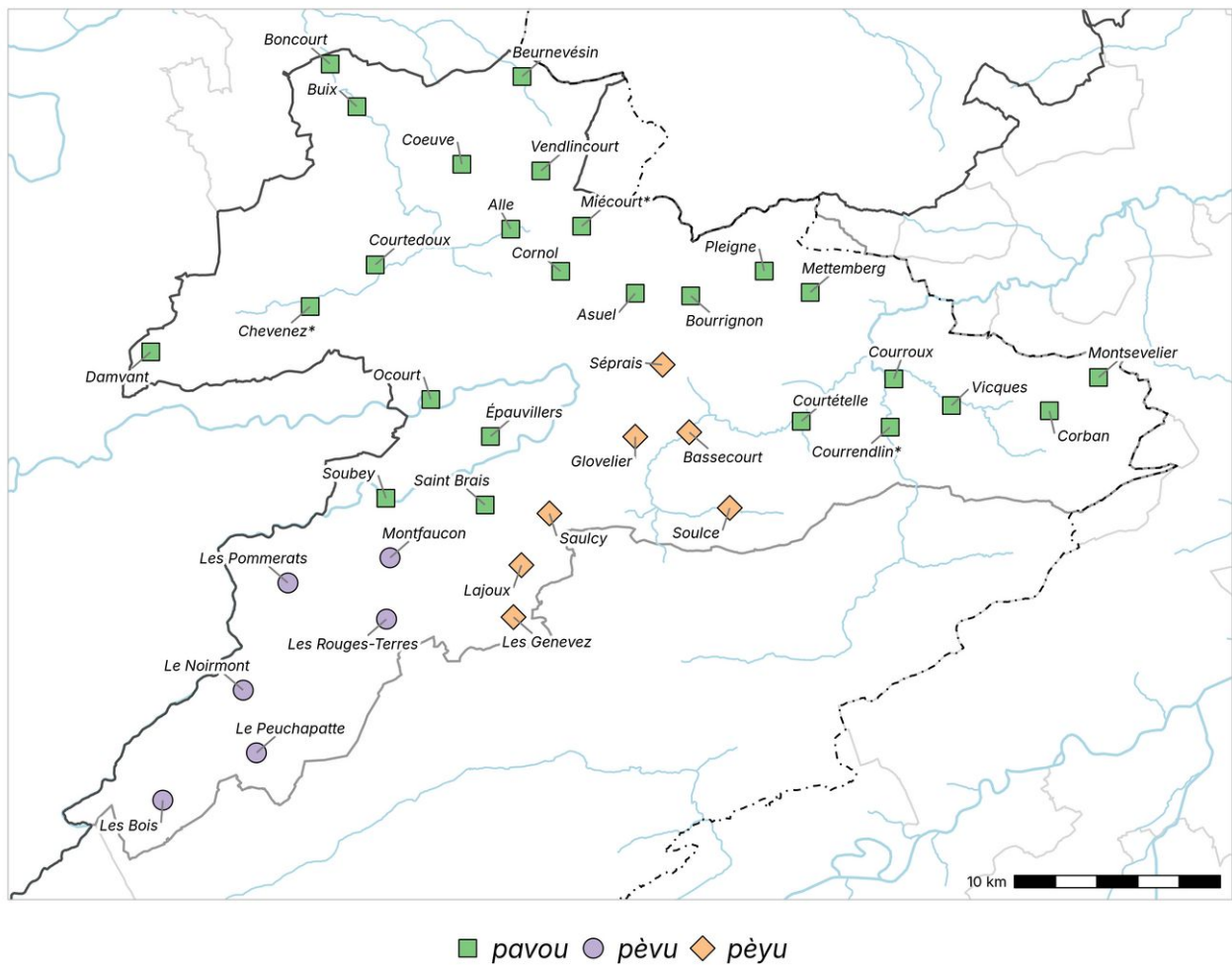


Figure 34: « peur » (TPJ 35).

Au delà de l'alternance de voyelle, la répartition des formes en -y- est plus réduite que pour le type *dû* (fig. 29).

Lune

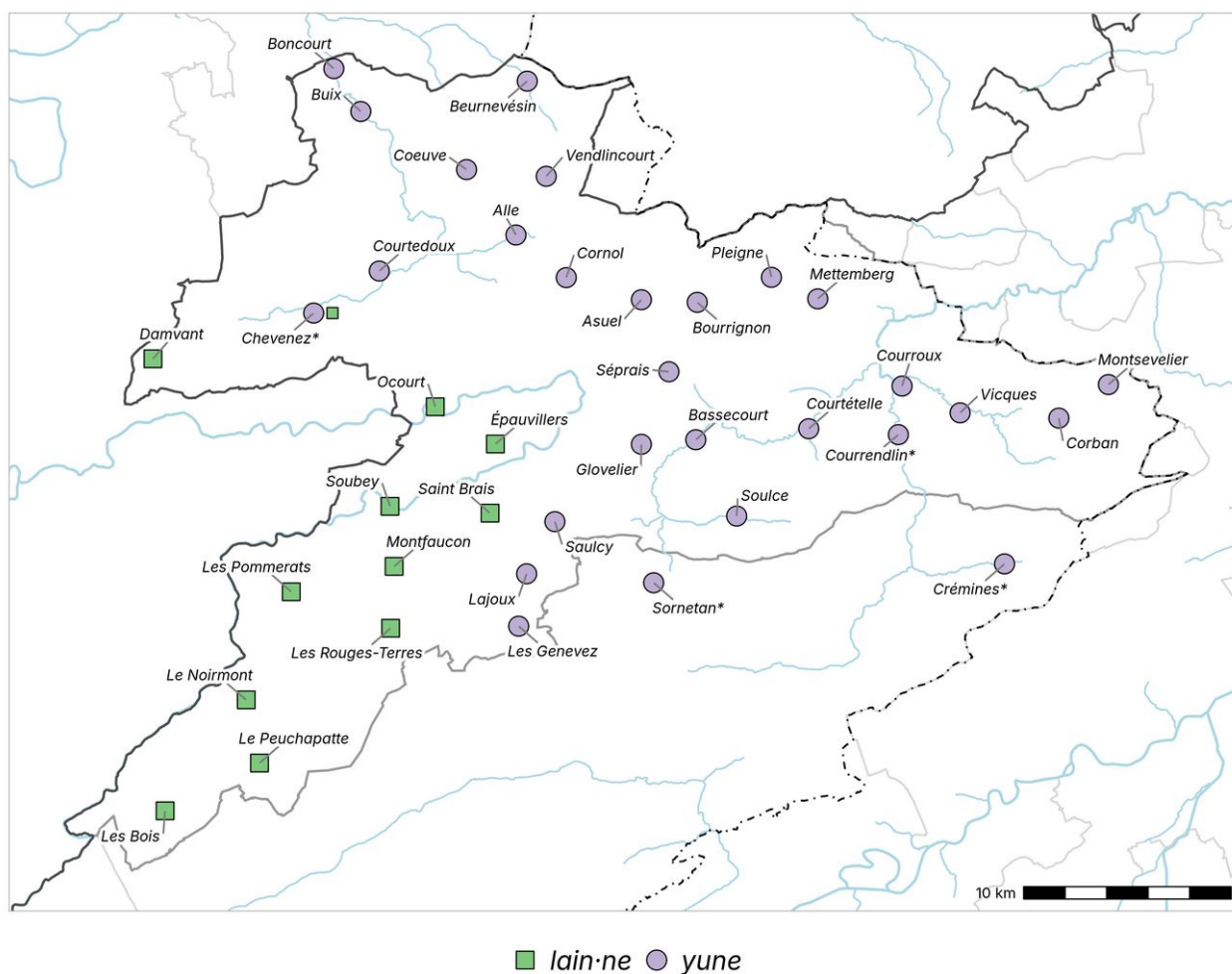


Figure 35: « lune » (TPJ 31).

Le mot *lune* subit un traitement particulier par rapport au type *lit* (fig. 28). Le Clos-du-Doubs, voire une partie de l'Ajoie, d'habitude dans la zone de palatalisation, conservent le *l* initial. Cela est peut-être dû au timbre de la voyelle, qui s'est ouverte sous l'effet de la nasalisation.

Lièvre

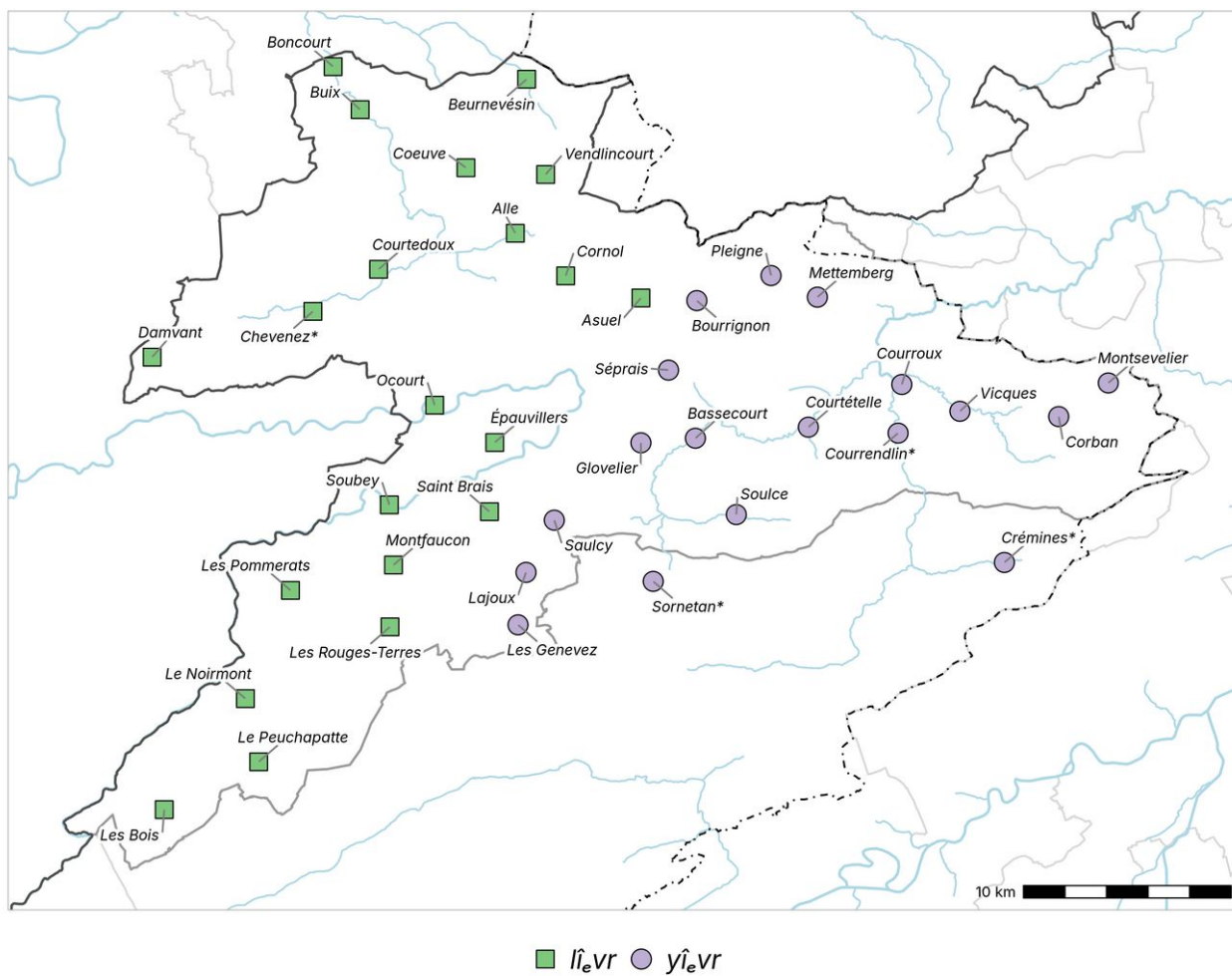


Figure 36: « lièvre » (TPJ 449).

Le mot *lièvre* présente une zone en *y*- encore plus restreinte. Cela est d'autant plus étonnant que la voyelle *i*, très fermée et antérieure, est d'habitude un puissant facteur de palatalisation.

Trois

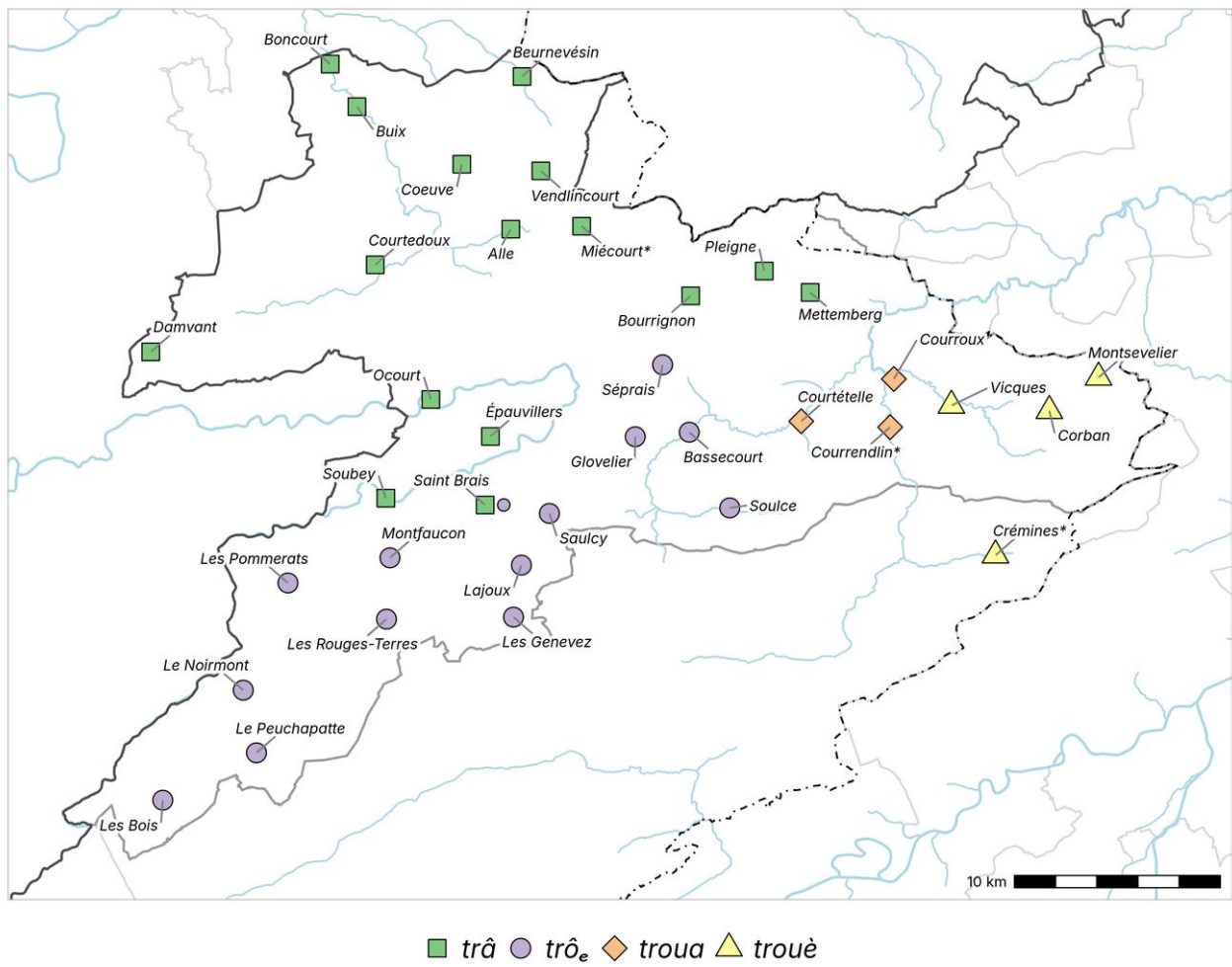


Figure 37: « trois » (TPJ 469).

Clocher

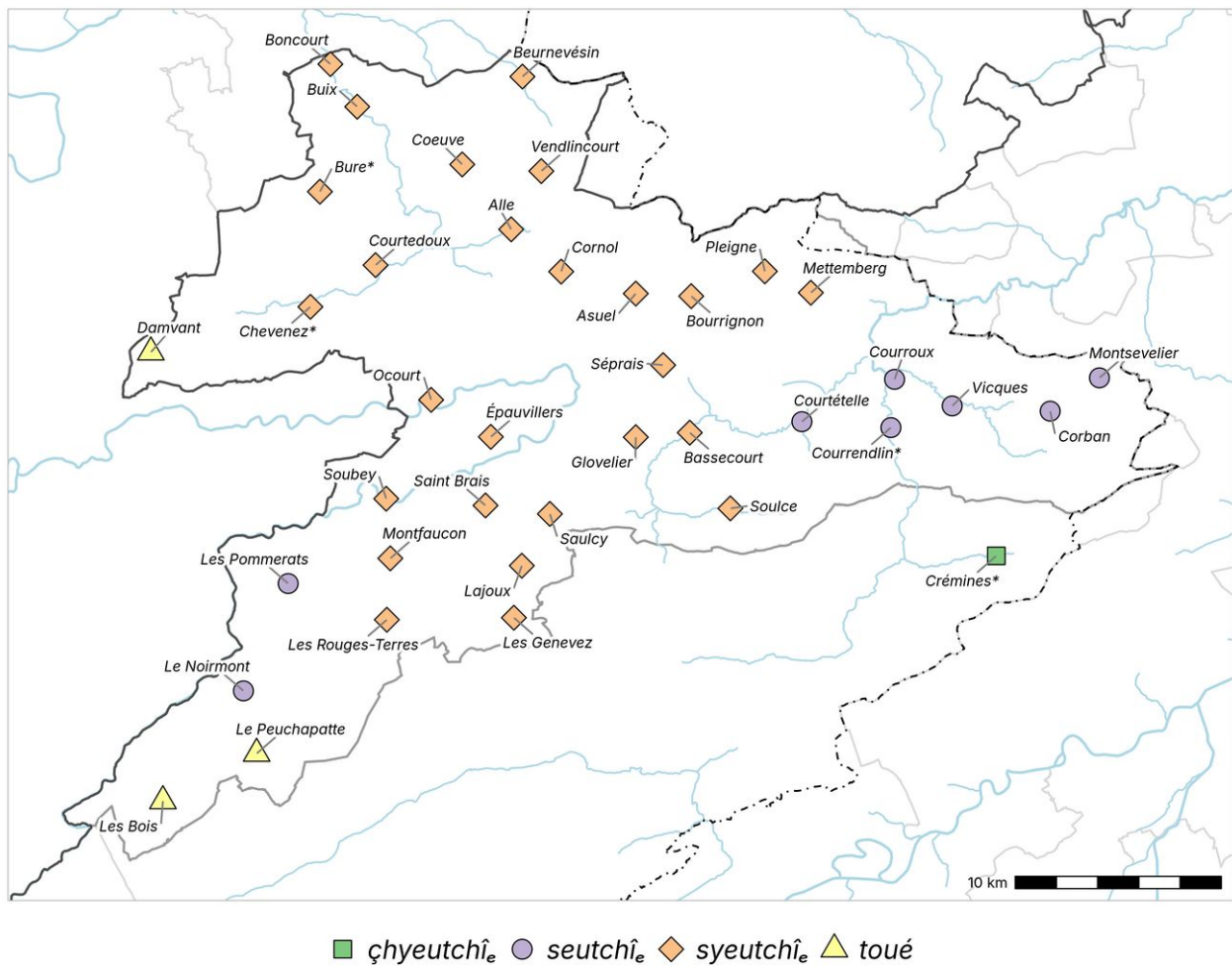


Figure 38: « clocher » (TPJ 104).

Le mot *clocher* diverge du paradigme de *clé* (fig. 19). En effet, à part Crémines (dont la forme est issue d'une source secondaire bien plus ancienne), tous les parlers affichent des formes en *sy-* (habituellement typique du Clos-du-Doubs) ou des formes réduites en *s-*. Cela est probablement dû à la difficulté de prononcer un son *çhy* et un son *tch* au sein du même mot.

D'autres parlers utilisent plutôt un type "tour".

Cœur

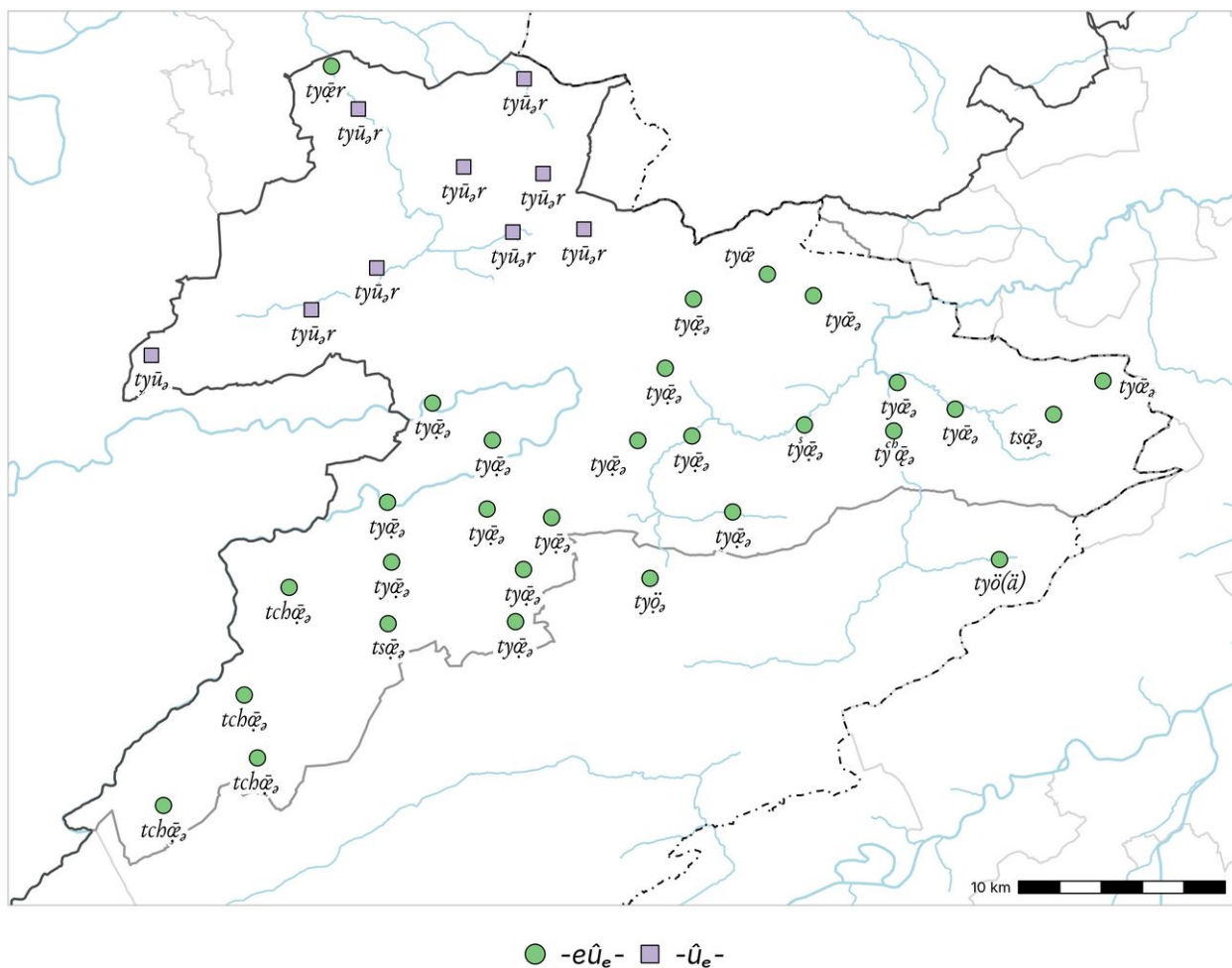


Figure 39: la voyelle du mot « cœur » (TPJ 415).

Dans la plus grande partie de l'Ajoie, la voyelle de “cœur” rejoint celle de “feu” (*fûe*), “bœuf” (*bûe*), ou “lieu” (*yûe*).

Foin

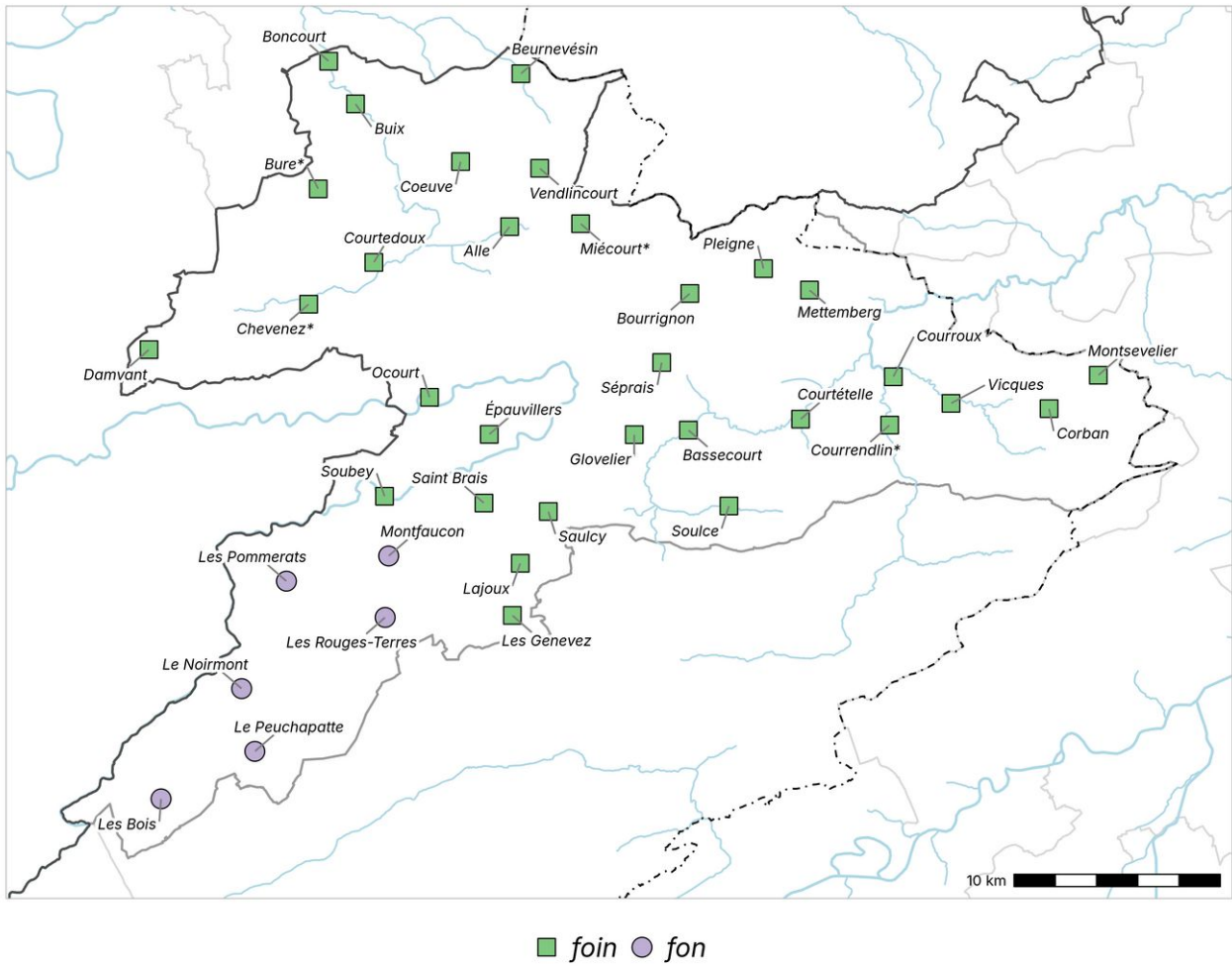


Figure 40: « foin » (TPJ 187).

Prendre

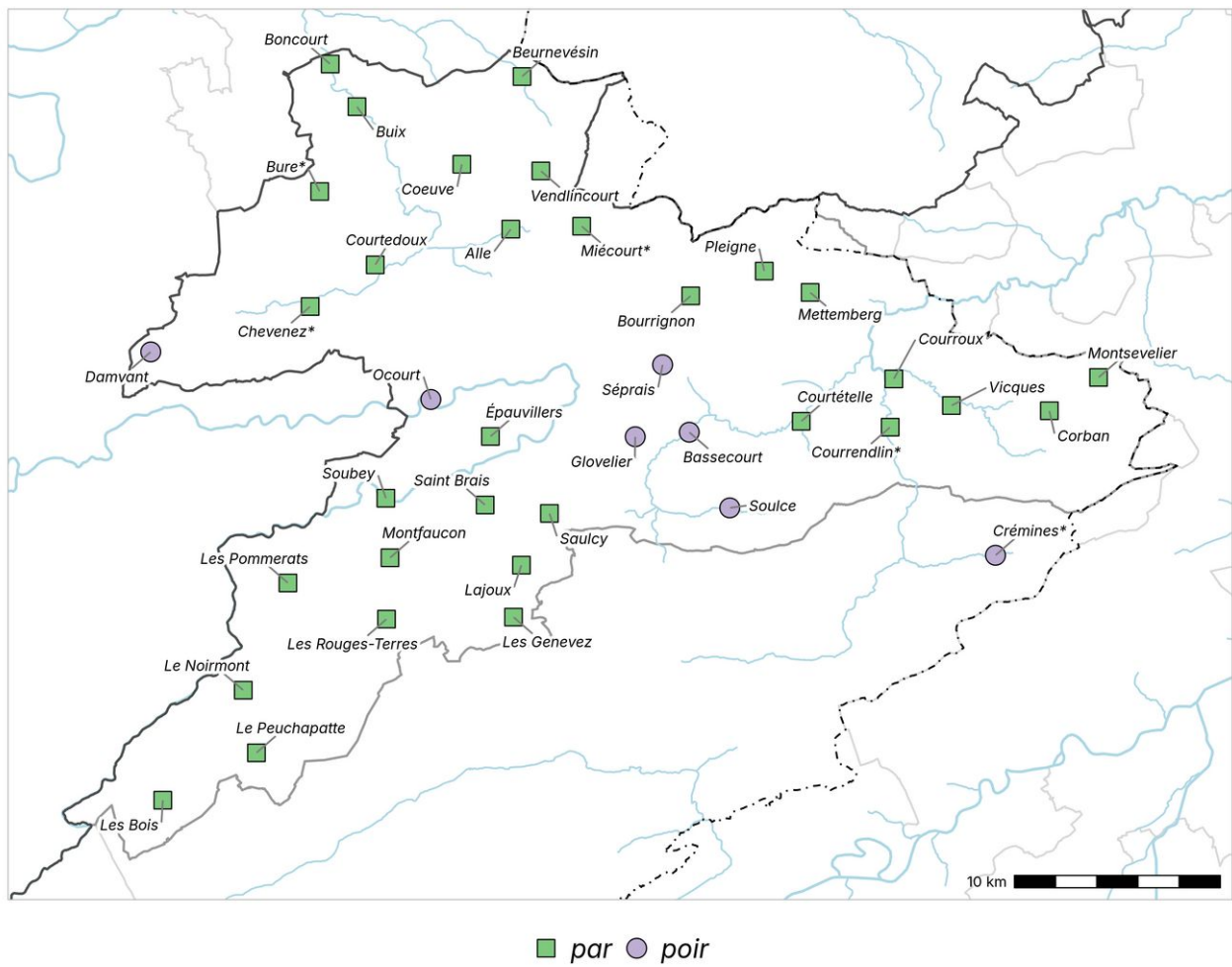


Figure 41: « prendre » (TPJ 279).

Par est une forme dénasalisée de *panr*, attestée de l'autre côté de la frontière. C'est un phénomène parallèle à *vanrdi* > *vardi* (vendredi).

Bonne

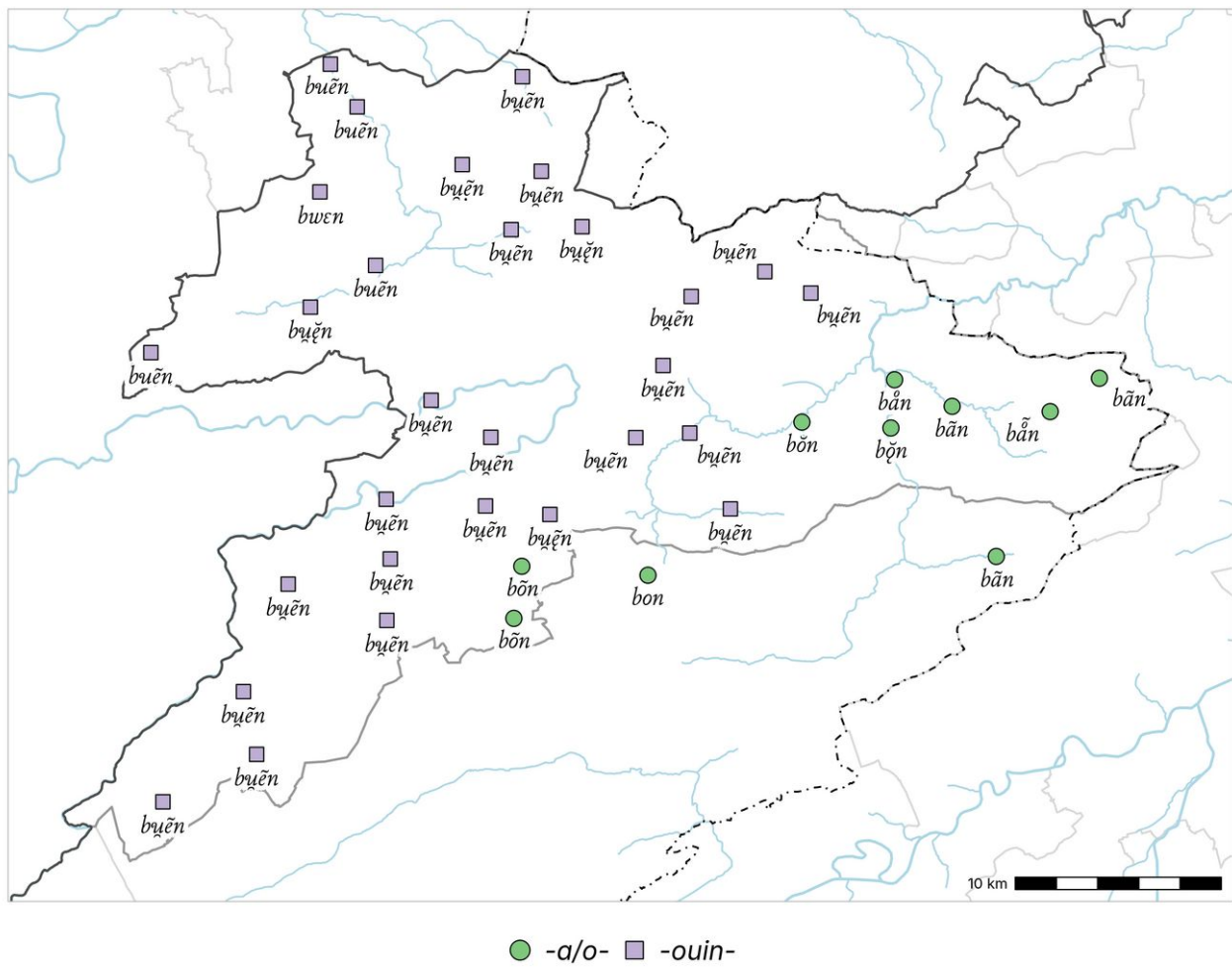


Figure 42: la voyelle du mot « bonne » (TPJ 8).

Lexique

Hêtre

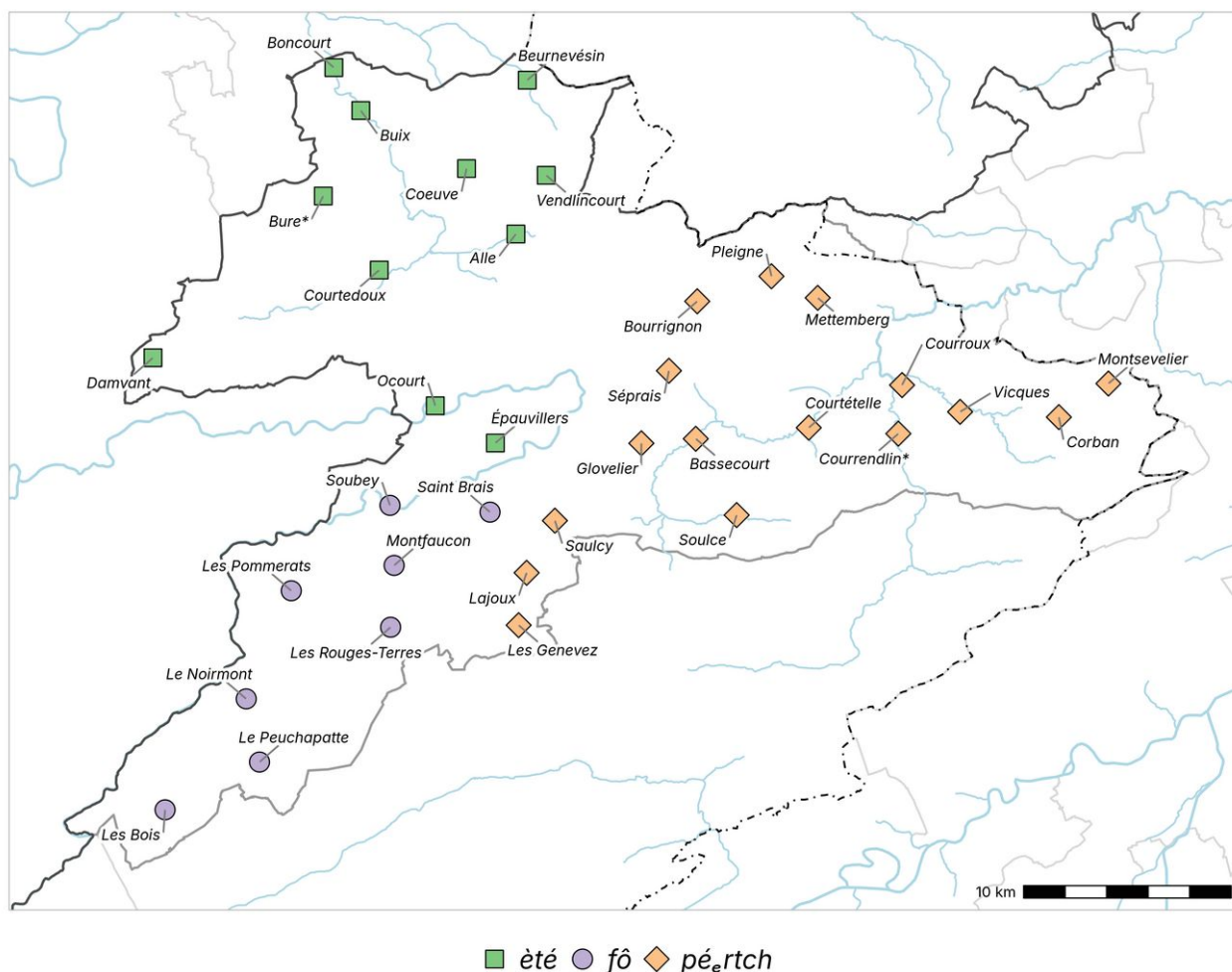


Figure 43: « le hêtre » (TPJ 268).

Quand Jolidon le questionne au sujet de la fiabilité des tableaux (voir p. 14), Jules Surdez répond : « Cela m'étonne que M. Paul Maître, mon ancien élève, ne se soit pas souvenu que le mot *fô*^{s.m.}, si commun dans nos Clos-du-Doubs, désigne le hêtre, de même que ses synonymes *ête*^{s.m.} et *pi,rtš*^{s.f.}. » La répartition extrêmement nette des types lexicaux laisse toutefois penser que, même si plusieurs types cohabitent, l'un d'eux domine toujours largement.

Haricot

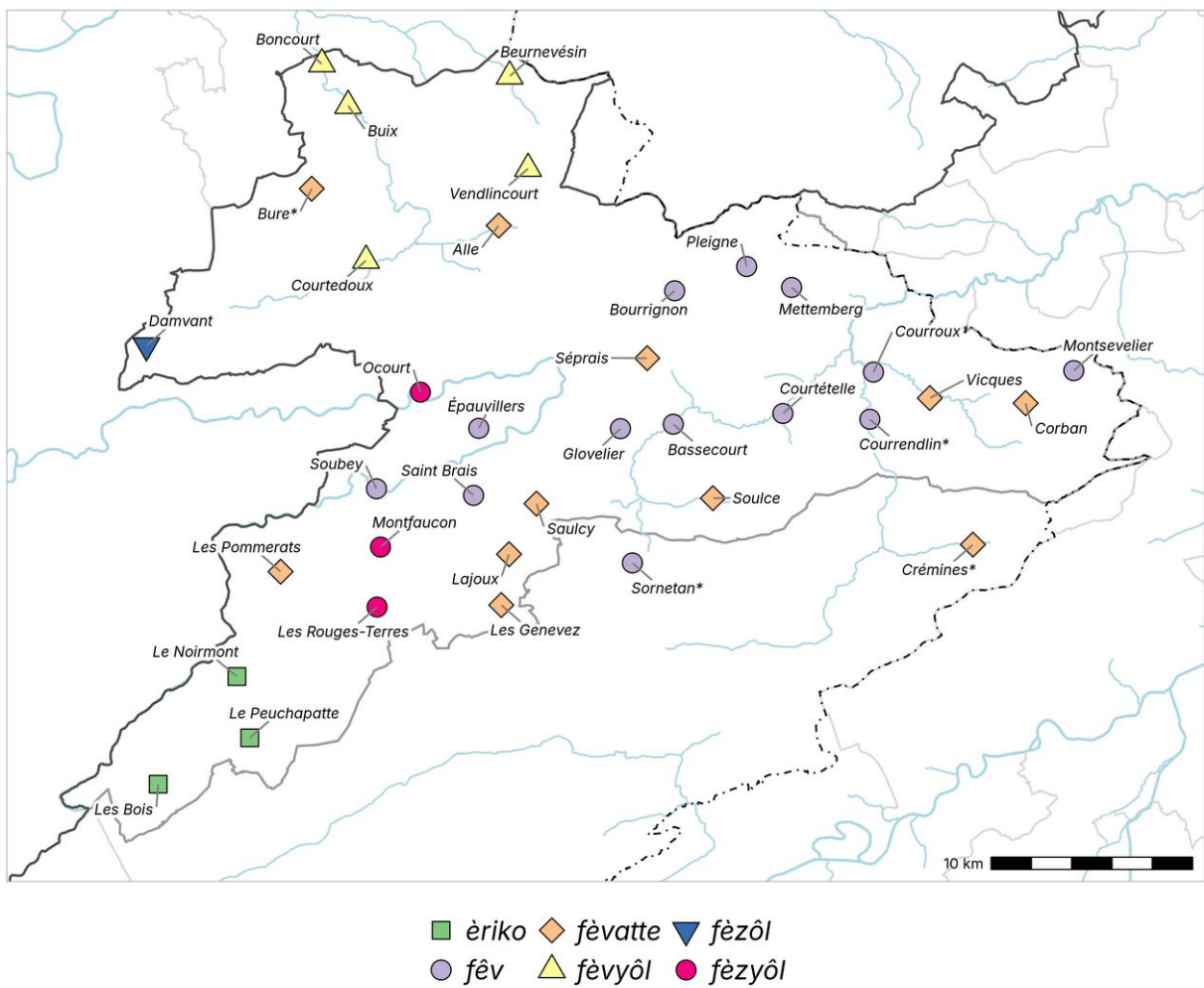


Figure 44: « les haricots/fèves » (TPJ 179).

À l'inverse, voici un exemple de répartition très peu organisée, ce qui suggère soit l'existence de plusieurs mots équivalents, soit que les témoins ont traduit le mot demandé en se référant à des concepts différents.

Aussi

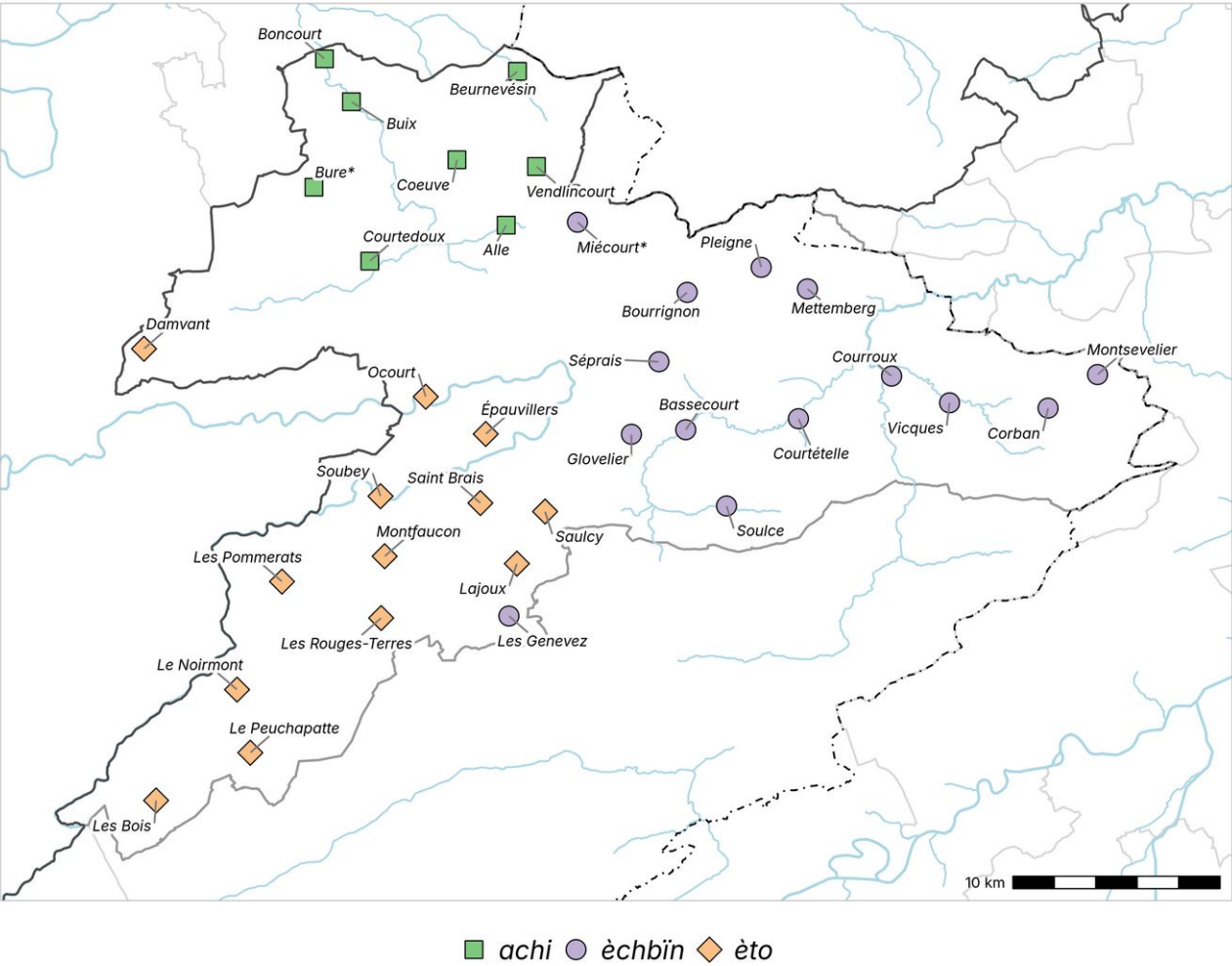


Figure 45: “aussi” dans la phrase « j’achèterai aussi des pantalons » (TPJ 132).

Ensemble

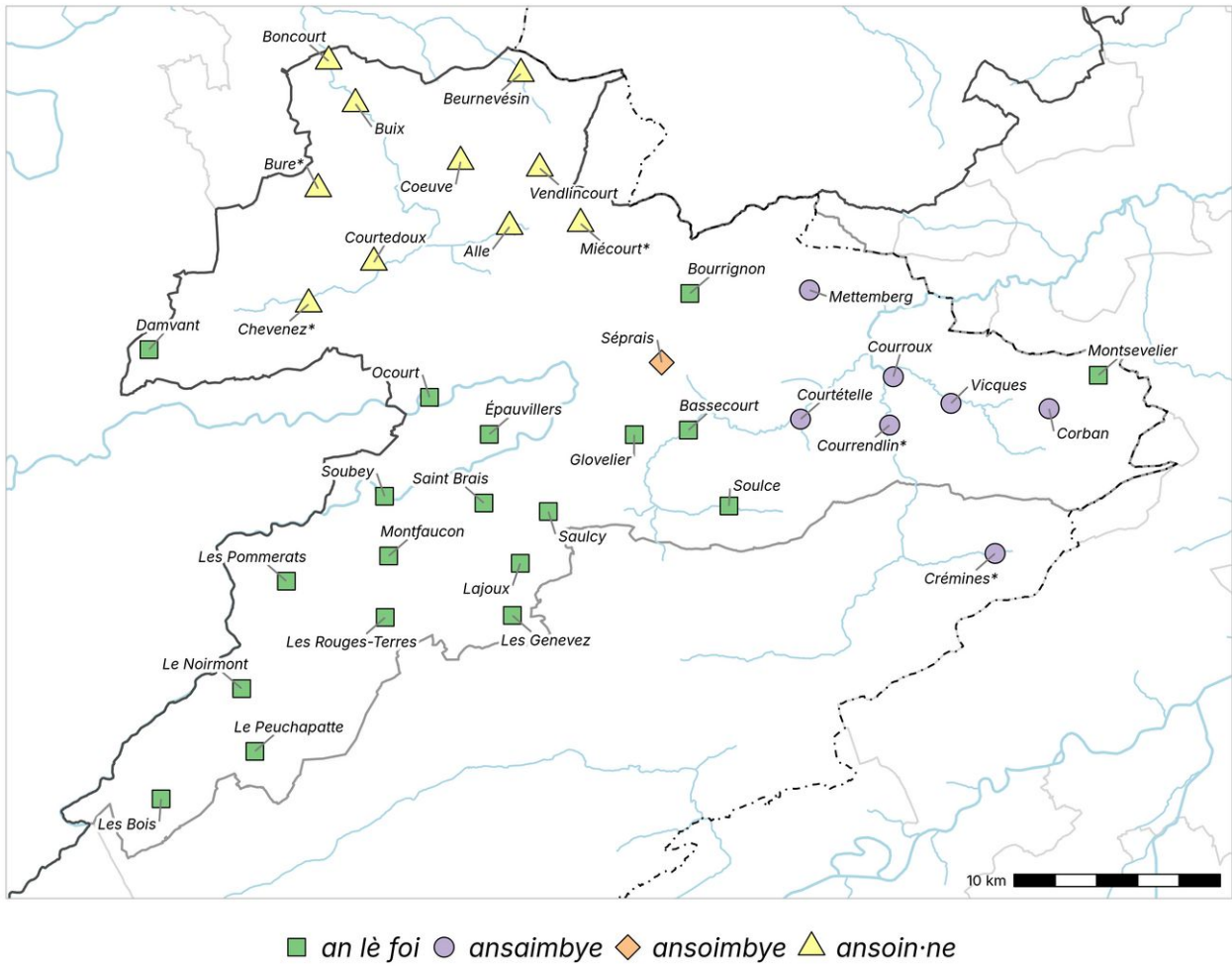


Figure 46: “ensemble” dans la phrase « allons-y ensemble » (TPJ 72).

Autres

Formation des jours de la semaine

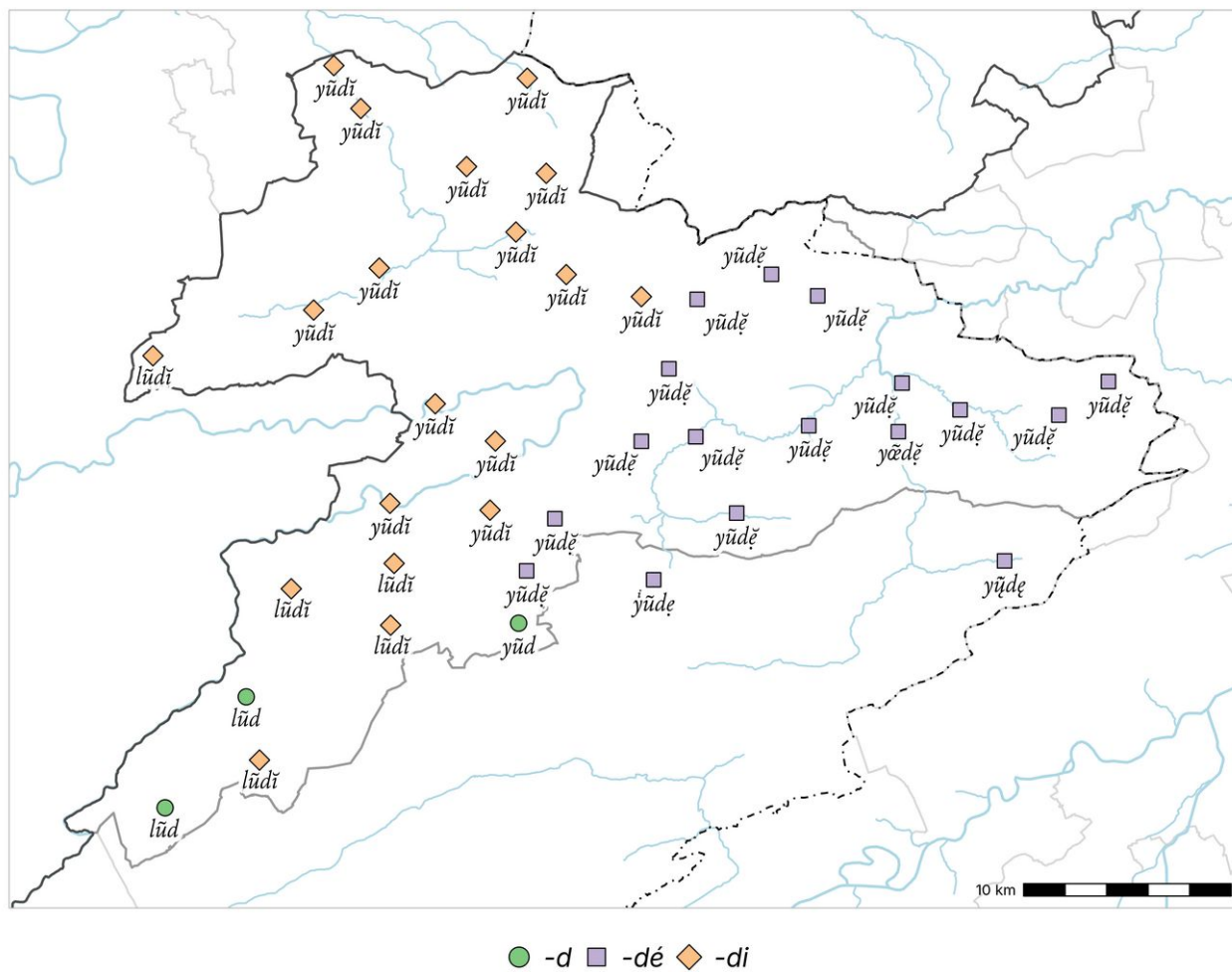


Figure 47: terminaison du mot “lundi” (TPJ 364).

Conclusion

Il est difficile d'entreprendre une démarche comme la mienne sans ressentir le poids du professionnalisme des gens qui m'ont précédé. Le dossier de cartes présenté ici reste en effet peu approfondi et assez inégal : des phénomènes majeurs n'ont été que survolés, tandis que des aspects plus anecdotiques ont été mentionnés. Contrairement à Elzingre (2005), par exemple, je n'ai pas mobilisé d'autres sources pour compléter les cartes et affiner les analyses. Il s'agit davantage d'une exploration des possibilités et des limites de notre matériau que d'un véritable atlas.

Les limites, puisqu'on en parle, sont nombreuses. Faute de mieux, Jolidon a repris le questionnaire des TPSR, pour avoir un point de comparaison avec des données plus anciennes, et s'est lancé sur le terrain sans trop savoir à quoi s'attendre. Il s'est certainement rendu compte que ces phrases – conçues au début du 20^e siècle, à une époque où la linguistique ne s'intéresse qu'à la phonétique historique – étaient inadaptees. Les versions modifiées du questionnaire retrouvées dans ses affaires en témoignent : elles contiennent de nombreuses adaptations et ajouts visant à préciser entre autres la morphosyntaxe. Il a ensuite concentré ses efforts sur ses cartes linguistiques, aux concepts mieux choisis et replacés dans un cadre bien plus large, et sur la description minutieuse du parler de son village.

C'est peut-être le spectre de cette approche ancienne qui m'a poussé à vouloir rationaliser les changements phonétiques, ce qui m'a souvent laissé dans l'embarras face à la complexité des données ou à leur insuffisance, alors qu'il aurait peut-être été plus pertinent de produire des cartes non commentées, se limitant à présenter les faits linguistiques. Car les nuances sont malgré tout nombreuses et permettent de déceler des particularités dans chaque région.

Les Franches-Montagnes forment parfois un ensemble mais, souvent, l'Est se distingue nettement tandis que l'Ouest se rattache au Clos-du-Doubs. La Courtine, généralement tournée vers la vallée de Delémont, se rattache parfois au Val Terbi et à Grandval, trace de l'ancien district de Moutier. La Vallée présente les formes phonétiques les plus conservatrices tout en affichant paradoxalement une assez forte pénétration du français dans le lexique. Le Val Terbi, quant à lui, forme souvent un groupe à part, avec des formes singulières rappelant les parlers disparus du Jura Sud. Les parlers dits du Clos-du-Doubs en débordent pour inclure Saint-Brais, voire Glovelier. L'Ajoie est rarement homogène, soit elle s'intègre dans un groupe plus vaste, soit elle se divise en plusieurs zones : la Haute-Ajoie, la Basse-Ajoie (Allaine, Cœuvatte et Vendline), la Baroche (souvent liée au plateau de Pleigne), et enfin Damvant, qui fait bande à part.

Le déclin très rapide des patois jurassiens s'accompagne d'une montée de purisme. Les locuteurs natifs se font très rares, et les autres s'appuient essentiellement sur les dictionnaires. La norme est alors mise en valeur tandis que la diversité naturelle des patois va jusqu'à être considérée comme de la corruption. Dans ce contexte, la publication de ces données profondément locales revêt une grande importance pour la revalorisation et la réappropriation de ces parlers qui constituaient autrefois une véritable carte d'identité.

La publication en tant que telle reste un défi. À court terme, les tableaux pourront être postés sur le site *Djâsans* sous forme de PDF imprimables, atteignant déjà un premier public intéressé. Mais à plus long terme, il faut réfléchir à la manière de les présenter de façon plus accessible et intuitive, par exemple sous la forme d'un site internet. Le projet d'*Atlas sonore des patois jurassiens* (ASPAJU), dans le cadre duquel seront menées des enquêtes au long de l'année 2025, constitue l'occasion parfaite pour mettre en parallèle données anciennes et actuelles sur une même plateforme.

Bibliographie

Publications

Abbr. TPSR : GAUCHAT Louis, JEANJAQUET Jules et TAPPOLET Ernest. *Tableaux phonétiques de la Suisse romande*. Neuchâtel, 1925. En ligne : <https://tppsr.clld.org/>.

REVAZ Georges. “Nos morts : l’abbé Robert Jolidon” dans *Les Échos de Saint-Maurice*. Abbaye de Saint-Maurice. 1953. En ligne : <https://www.aasm.ch/pages/echos/ESMo51070.pdf>.

DONDAINE Colette. *Les parlers comtois d’ôil*. Paris, 1972.

HENRY Pierre. “Le patois de Saint-Brais et du Clos-du-Doubs” in *Almanach catholique du Jura*, pp. 119-125. 1994. En ligne : https://doc.rero.ch/record/288431/files/acj_1994.pdf.

ELZINGRE Aurélie. *La variation phonétique dans les parlers jurassiens ; un corpus de contes recueillis par Jules Surdez (1878-1964)*. Neuchâtel, 2005. En ligne :

<https://libra.unine.ch/entities/publication/5bcb2505-d808-406f-bb77-93b19b8c03ec/details>

PRONGUÉ Jean-Paul. *Présentation générale du « Fonds Jolidon »*. 2014. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/140409Pub_presentation_generale_fy1.pdf.

PRONGUÉ Jean-Paul. *Inventaire du fonds*. 2014. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/130420Pub_inventaire_du_fonds.pdf.

Archives

Abbr. fonds Jolidon : JOLIDON Robert, *Matériaux de thèse et d’enquête*. Musée jurassien d’art et d’histoire, Delémont. En ligne : <https://image-jura.ch/djasans/spip.php?article1151>.

- Abbr. TPJ ou Étude comparative : JOLIDON Robert, *Tableaux phonétiques*, 1946-1950. Musée jurassien d’art et d’histoire, Delémont. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Jolidon_I_a_Tableaux_phone_tiques-web.pdf.
- Abbr. Étude morphologique : JOLIDON Robert, *Le patois de Saint-Brais : étude morphologique*. Musée jurassien d’art et d’histoire, Delémont. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Etude_morphologique-web.pdf.
- Abbr. Publication avortée : *Correspondance entre André Chèvre, Ernest Schüle (GPSR), André Rais (SJÉ), Ali Rebetez (SJÉ), Isabelle Jolidon et André Cattin (avocat) concernant l’édition des manuscrits de Robert Jolidon*. 1954-1967. Musée jurassien d’art et d’histoire, Delémont. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Publication_avorte_e_14.1.6-web.pdf

- Abbr. Litige : *Correspondance entre André Chèvre, Ernest Schüle (GPSR) et André Cattin (avocat) concernant la restitution des manuscrits de Robert Jolidon*. 1967. Musée jurassien d'art et d'histoire, Delémont. En ligne : https://image-jura.ch/djasans/IMG/pdf/Correspondance_et_litige_14.1.6-web.pdf.

Abbr. Jolidon GPSR : *Correspondance entre Robert Jolidon, Jakob Jud, Jules Surdez, Ernest Schüle, André Desponds et autres, et documents divers en lien avec l'élaboration de la thèse*. 1946-1955. Glossaire des Patois de la Suisse Romande, Neuchâtel.

Géodonnées utilisées pour les fonds de cartes

Frontières politiques : Contributeurs et contributrices d'OpenStreetMap. *OpenStreetMap database*, 2024. Sous licence "Open Database License (ODbL)", <https://www.openstreetmap.org/>.

- Les données ont été obtenues et adaptées via le service tiers *OSM Boundaries* : <https://osm-boundaries.com/>.
- La frontière linguistique a été assemblée manuellement à partir de ces données par Médéric de Pury.

Réseau hydrographique : European Union's Copernicus Land Monitoring Service. *EU-Hydro River Network Database 2006-2012 (vector), Europe - version 1.3*, 2020. Sous licence "Copernicus Data and Information Policy (Regulation (EU) No 1159/2013)". <https://doi.org/10.2909/393359a7-7ebd-4a52-80ac-1a18d5f3db9c>.

- Données issues du programme Copernicus de l'Union européenne, produites avec le soutien financier de l'Union européenne.